



Universiteit  
Leiden  
The Netherlands

## Récits de voyage du XIXe siècle. La promenade de Louise Colet et le voyage de Maxime du Camp en Hollande en 1857

Schouten, Maria

### Citation

Schouten, M. (2021). *Récits de voyage du XIXe siècle.: La promenade de Louise Colet et le voyage de Maxime du Camp en Hollande en 1857.*

Version: Not Applicable (or Unknown)

License: [License to inclusion and publication of a Bachelor or Master thesis in the Leiden University Student Repository](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3212884>

**Note:** To cite this publication please use the final published version (if applicable).

# Récits de voyage du XIX<sup>e</sup> siècle

*La promenade de Louise Colet et le voyage de Maxime du Camp  
en Hollande en 1857*



Maria Schouten

Directeur du Mémoire: dr. M. van Strien-Chardonneau

Second lecteur: prof.dr. P.J. Smith

Juillet 2021

Université de Leiden; MA Literary Studies/French

Illustrations couverture :

Photographie de Maxime du Camp ( $\pm$  1860) par Nadar, BNF, département Estampes et Photographies [en ligne].

[https://nl.m.wikipedia.org/wiki/Bestand:Maxime\\_Ducamp\\_par\\_Nadar.jpg](https://nl.m.wikipedia.org/wiki/Bestand:Maxime_Ducamp_par_Nadar.jpg)

Photographie de Louise Colet (1868) par Grillet, Centre Flaubert CEREdI, université de Rouen, iconographie [en ligne]. [https://flaubert.univ-rouen.fr/iconographie/colet\\_1868.php](https://flaubert.univ-rouen.fr/iconographie/colet_1868.php) (consulté le 16 juillet 2021).

**Récits de voyage du XIXe siècle.**  
***La promenade de Louise Colet et le voyage de Maxime du Camp  
en Hollande en 1857***

**Maria Schouten mémoire MA Literary Studies/ French  
Sous la direction de dr. M. van Strien-Chardonneau**

## Table des matières

<b>Introduction</b>	p. 6
<b>Chapitre 1. L'historique des voyages de Hollande</b>	p. 10
1.1 Les Pays-Bas, pays des merveilles, un paradis terrestre	p. 10
1.2 Voyageur ou touriste, le XIXe siècle	p. 13
1.3 « <i>J'ai cherché à m'initier au pays lui-même, aux mœurs de ses habitants à son histoire et à la vie présente...</i> ». La situation politique, économique et religieuse des Pays-Bas au XIXe siècle	p. 15
<b>Chapitre 2. Les récits de voyage XVIe - XIXe siècle</b>	p. 20
2.1 « <i>Voyager est pour la jeunesse une forme de l'éducation, pour les aînés une forme d'expérience...</i> ». Le récit de voyage et son auteur	p. 20
2.2 « <i>L'art de voyager</i> », d'un genre documentaire vers un genre littéraire	p. 21
2.3 « <i>L'art de voyage est presque la science de la vie</i> ». Les romanciers voyageurs du XIXe siècle	p. 23
2.4 « <i>Les Délices de la Hollande</i> ». Les sources d'information sur les Pays-Bas	p. 26
<b>Chapitre 3. Louise Colet et Maxime du Camp en Hollande. Les voyages respectifs de 1857</b>	p. 29
<b>3.1 Louise Colet</b>	
3.1.a « <i>J'aime la Hollande</i> ». Louise Colet auteure reconnue et méprisée	p. 29
3.1.b « <i>J'avais affaire [...] en Hollande pour un travail littéraire...</i> ». Le voyage concret	p. 31
3.1.c Louise Colet : De la <i>Physionomie de la Hollande à Promenade en Hollande</i> . Le récit de voyage	p. 39
<b>3.2 Maxime du Camp</b>	
3.2.a « <i>Je suis amoureux de la Hollande</i> »	p. 45
3.2.b « <i>Quel pays que cette Hollande, toutes les villes sont charmantes !</i> ». Le voyage concret	p. 47
3.2.c Les lettres de Maxime du Camp : « <i>Je suis vite rentré à l'auberge pour dîner, vous écrire et me coucher</i> »	p. 55

<b>Chapitre 4. Deux thèmes spécifiques du XIXe siècle : la flânerie et la perception ambivalente de la modernité</b>	p. 67
<b>4.1 La flânerie et la promenade</b>	p. 67
<b>4.1.1 Découverte de la ville, de la promenade à la flânerie</b>	p. 67
<b>4.1.2 Découverte de la nature <i>hors les murs</i>, les paysages</b>	p. 73
<b>4.2 Acceptation ou rejet de la modernité et recherche d'un ailleurs dans l'espace et dans le temps</b>	p. 80
<b>4.2.1 La perception de la modernité des Pays-Bas par les yeux de Louise Colet et Maxime du Camp</b>	p. 82
<b>a. Louise Colet et la modernité</b>	p. 82
<b>b. Maxime du Camp et la modernité</b>	p. 83
<b>4.2.2. La recherche d'un ailleurs</b>	p. 86
<b>4.2.2.1 Recherche d'un ailleurs dans l'espace proche ou lointain : primitivisme et exotisme</b>	p. 86
<b>a. Louise Colet</b>	p. 86
<b>b. Maxime du Camp</b>	p. 89
<b>4.2.2.2 Recherche d'un ailleurs dans le temps : l'histoire et la peinture</b>	p. 92
<b>1. Le XIXe siècle, le siècle de l'histoire</b>	p. 92
<b>1.a Louise Colet et l'histoire</b>	p. 94
<b>1.b Maxime du Camp et l'histoire</b>	p. 97
<b>2. « La peinture hollandaise [...] est l'image même, le vivant miroir du pays »</b>	p. 105
<b>2.a Louise Colet et la peinture</b>	p. 106
<b>2.b Maxime du Camp et la peinture</b>	p. 110
<b>Conclusion</b>	p. 116
<b>Annexe</b>	p. 121
<b>Bibliographie</b>	p. 122

## Introduction

J'aime la Hollande ; elle me semble plus forte et plus sensée que la France. Vous exercez vos passions et vos facultés sans en abuser. Vous êtes un peuple sain, à l'esprit droit, aux mœurs pures ; vous êtes une terre de liberté qui repousse la licence et n'a aucune des plaies de la civilisation. (Louise Colet, *Promenade* (éd. 1859), p. 215)

... Je suis amoureux de la Hollande ; il n'y a rien en Europe de plus charmant que ses larges paysages, uniformes peut-être au premier aspect, mais pleins, pour l'observateur, d'une variété sans cesse renouvelée et toujours souriante [...]

Ici, du moins, il n'y a pas de dromadaires aux yeux tristes ni de campements sous les étoiles ; nous sommes dans un pays aussi civilisé que possible... (Maxime du Camp, *En Hollande* (éd. 1868), pp. 110-111)<sup>1</sup>.

L'amour exprimé ci-dessus pour la Hollande par nos deux voyageurs auteurs, étudiés dans ce mémoire, marque en même temps leur vision différente du pays. Si Louise Colet peint une certaine image du pays et ses habitants véhiculée par les nombreux guides et récits de voyage antérieurs, Maxime du Camp brosse les paysages de la Hollande en s'inspirant des tableaux du Siècle d'Or.

Depuis près de trois siècles « le voyage de Hollande » est en vogue et le pays est connu et visité par de nombreux voyageurs pour des raisons différentes. Au XVIIe siècle le voyage de Hollande, qui faisait partie du « Grand Tour » d'Europe, se fait surtout par les jeunes gens dans un but pédagogique. Au XVIIIe siècle le voyage se fait également par intérêt politique et philosophique. La Hollande est le pays de refuge, de tolérance, le pays idéal des Lumières et des libres penseurs. Le pays est visité, admiré et loué par les philosophes tels que Diderot, Montesquieu et Voltaire. Ils admirent cette République éclairée qu'ils comparent à la monarchie absolutiste et peu démocratique de la France. Ce « voyage de Hollande » a suscité de nombreux récits de voyage inédits ou imprimés, qui vont prendre au XIXe siècle un caractère littéraire.

La thèse de Kim Andringa présente en annexe près de cinquante auteurs français du XIXe siècle qui partagent cet intérêt pour les Pays-Bas et parmi lesquels on trouve des auteurs peu connus mais aussi de grands auteurs

---

<sup>1</sup> Pour ce mémoire j'ai utilisé pour *Promenade en Hollande* de Louise Colet l'édition de 1859 et pour *En Hollande, lettres à un ami* de Maxime du Camp l'édition de 1868 en ligne, dont on trouve les url dans la bibliographie.

romantiques<sup>2</sup>. Mais quel est précisément l'attrait et la fascination des voyageurs auteurs du XIXe siècle pour la Hollande ?

Pour répondre à cette question on procèdera à l'analyse de deux récits de voyage, ceux de Maxime du Camp, auteur, voyageur, rédacteur et photographe et de Louise Colet, auteure, poète et journaliste. Les deux auteurs sont très connus à l'époque mais, ils sont quelque peu tombés dans l'oubli, même si la critique contemporaine s'intéresse de nouveau à eux. Si l'on revient sur les deux passages, cités ci-dessus, on constate déjà deux visions intéressantes sur les Pays-Bas qui marquent tous les deux l'auteur voyageur du XIXe siècle. Si Louise Colet trouve la Hollande un pays simple, à peine touché par la modernité, et qui « n'a aucune des plaies de la civilisation », Maxime du Camp, pour sa part, est convaincu qu'il se trouve « dans un pays aussi civilisé que possible ».

Pourquoi ce choix pour deux auteurs peu lus aujourd'hui ? Premièrement parce qu'ils ont fait le voyage dans la même année 1857, Maxime du Camp en février et Louise Colet en septembre et tous les deux y ont séjourné une quinzaine de jours. Ainsi on peut facilement comparer leurs observations car on ne s'attend pas à de grandes différences en ce qui concerne la situation pratique, politique ou économique du pays. De plus il sera intéressant de voir si l'on peut distinguer des différences notoires entre regard masculin et regard féminin, d'autant plus que Louise Colet est l'une des rares femmes à l'époque qui voyage dans un but professionnel en tant que journaliste.

A première vue, les voyageurs auteurs du XIX siècle semblent s'intéresser aux mêmes aspects de la Hollande que les voyageurs des siècles précédents. Dans quelle mesure suivent-ils les mêmes itinéraires et reprennent-ils les schémas et les thèmes véhiculés depuis le XVIe siècle par les guides et les récits de voyage antérieurs ?

A partir des deux récits de voyage de Louise Colet et de Maxime du Camp on va analyser les caractéristiques du voyage aux Pays-Bas du XIXe siècle en les comparant aux voyages des siècles précédents. Quant au récit de voyage lui-même, on se pose la question de savoir quels sont les sujets traités : nos voyageurs abordent-ils seulement les thèmes traditionnels de la « matière » de Hollande ? En quoi leurs relations reflètent-elles l'évolution du genre du récit de voyage ainsi que les goûts du XIXe siècle ? Illustrent-elles la fascination exercée par ce pays à l'époque ?

Enfin on va faire l'analyse comparative des deux textes, centrée autour de deux thèmes caractéristiques et représentatifs des récits du XIXe siècle.

---

<sup>2</sup> K. Andringa, *L'Imaginaire des Pays-Bas dans la littérature française du XIXe siècle*, Thèse de doctorat à la Sorbonne Paris-IV, 2007, Annexe 4, pp. 339-376.



D'abord la promenade et la flânerie : sont-elles des manières différentes pour découvrir la ville et la nature par rapport aux siècles précédents ? Dans quelle mesure leur récit va répondre à la nouvelle esthétique de la promenade où le flâneur n'est pas seulement un observateur mais aussi un personnage littéraire ? Deuxièmement, quelle est l'attitude de nos deux voyageurs envers les effets des progrès techniques et scientifiques qui modifient profondément la société du XIXe siècle ? Vont-ils adhérer à la modernité de l'époque et en particulier aux manifestations de cette modernité en Hollande ou vont-ils la rejeter comme bon nombre de contemporains ? Ou bien vont-ils chercher un ailleurs proche dans une société autre, simple, originelle ou bien lointain, tel que l'Orient, dont les traces sont toujours sensibles aux Pays-Bas ? Ou recherchent-ils un ailleurs dans le temps, dans l'histoire, ou bien les tableaux du Siècle d'Or offrent-ils ce refuge ?

Au XIXe siècle, l'engouement pour les légendes, sagas et romans historiques (Walter Scott) suscite un intérêt grandissant pour l'histoire. Une nouvelle génération d'historiens (Michelet, Villemain, Guizot) rompt avec la tradition historique du XVIIIe siècle et cette nouvelle conception de l'histoire se fait également entendre dans la littérature de voyage où l'intérêt des auteurs voyageurs se porte surtout sur les événements des anciennes Provinces-Unies. Par ailleurs la fascination des voyageurs auteurs s'oriente vers la peinture du Siècle d'Or, c'est-à-dire les tableaux des peintres flamands et hollandais du XVIIe siècle. Ce sont les scènes représentées sur les toiles que les auteurs voyageurs aspirent voir en vrai lors de leur séjour aux Pays-Bas.

D'où vient cette attirance pour l'histoire et la peinture du XVIIe siècle des voyageurs auteurs du XIXe siècle ? Dans quelle mesure ces intérêts se manifestent-ils dans les récits de voyage de Maxime du Camp et de Louise Colet ? Cherchent-ils un ailleurs dans le temps, par le biais de l'histoire ou bien par le truchement des tableaux du Siècle d'Or, refuge contre la modernité ?

Pour répondre à ces questions on va d'abord placer le sujet dans son contexte historique dans le premier chapitre. On rappellera l'histoire des voyages depuis le XVIIe siècle jusqu'au XIXe siècle pour après s'orienter dans le deuxième chapitre sur les récits de voyage et leur évolution dans la même période. Dans le troisième chapitre on présentera nos deux voyageurs, Louise Colet et Maxime du Camp, pour donner ensuite un aperçu de leur voyage concret aux Pays-Bas, de leur itinéraire et des lieux d'intérêt visités. On continuera avec l'analyse du récit de Louise Colet : *Promenade en Hollande* suivie de celle du récit de Maxime du Camp : *En Hollande, lettres à un ami*. Enfin au quatrième chapitre, on étudiera de près les deux thèmes caractéristiques cités plus haut appartenant au courant romantique du XIXe siècle. On les analysera à l'aide de

passages précis dans les récits de Louise Colet et de Maxime du Camp pour voir comment ils abordent ces thèmes chers au XIXe siècle.

## Chapitre 1. L'histoire des voyages de Hollande

### 1.1 Les Pays-Bas, pays des merveilles, un paradis terrestre

À l'aube du 17<sup>e</sup> siècle, le duc de Rohan découvre avec enthousiasme la toute jeune République des Sept Provinces-Unies et note :

Ce petit pays de Hollande m'a apporté autant de merveille que chose que j'ay veu en mon voyage<sup>3</sup>.

Un siècle plus tard Voltaire, lors de l'un de ses premiers séjours en Hollande (en 1722) s'extasie : « On ne voit ici que des prairies, des canaux, des arbres verts ; c'est un paradis terrestre depuis La Haye jusqu'à Amsterdam »<sup>4</sup>. Plus tard, en 1850, Edmond Texier parle d'une « Arcadie »<sup>5</sup> lorsque, pendant son voyage en Hollande, il décrit les grandes routes qui souvent ressemblent à d'immenses jardins. Enfin chez Gautier « le paysage incite à la rêverie, devient grandiose, féerique, inoubliable »<sup>6</sup>. Cet émerveillement a-t-il été partagé par d'autres voyageurs ? Quelles sont les raisons pour lesquelles bon nombre de Français ont entrepris le « voyage de Hollande » ?

Le voyage « moderne » comme nous le définissons encore aujourd'hui est une innovation des humanistes. On se déplaçait pour des raisons d'ordre pédagogique, on voulait ordonner et classer le monde. En second lieu, on se déplaçait pour des raisons d'ordre moral, car « chaque peuple possède en propre des vices que le voyageur apprend à détester, des vertus qu'il s'applique à imiter qu'il attein[t] comme Ulysse la prudence et la sagesse »<sup>7</sup>. En se déplaçant, le voyageur humaniste pouvait développer sa personnalité et se perfectionner intellectuellement.

Depuis la naissance de la République des Provinces-Unies au XVI<sup>e</sup> siècle, les voyageurs français s'intéressent à la Hollande<sup>8</sup>. Le pays exerce pour nombre de

---

<sup>3</sup> *Voyage du Duc de Rohan, fait en l'an 1600, en Italie, Allemagne, Pays-Bas Uni, Angleterre, & Escosse*, Amsterdam, Louys Elzevier, 1646, p. 160.

<sup>4</sup> Voltaire, *Œuvres complètes, Correspondance Voltaire*, L. Moland (éd.), tome 33, Paris, Garnier, 1721-1730, lettre 62, pp. 73-74 [en ligne]. Tous les urls des livres et articles, qui sont indiqués dans les notes par « [en ligne] », se trouve dans la bibliographie à la page 122.

<sup>5</sup> E. Texier, *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique*, Paris, Morizot, [1857], p. 66 [en ligne].

<sup>6</sup> Th. Gautier, cité par M.M.S. Koumans, *La Hollande et les Hollandais au XIX<sup>e</sup> siècle vus par les Français*, Maastricht, E. en Ch. van Aelst, 1930, p. 33 [en ligne].

<sup>7</sup> N. Doiron, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy/Paris, Les Presses de l'Université Laval/Klincksieck, 1995, p. 25.

<sup>8</sup> En ce qui concerne la dénomination du pays, on utilise les termes suivants : les Provinces-Unies, la République des Sept Provinces-Unies ou la République pour la période 1579-1795. Auparavant on parle des Pays-Bas

voyageurs un attrait particulier. Au XVII<sup>e</sup> siècle ce sont les huguenots persécutés qui font l'éloge d'un pays heureux et tolérant où la liberté produit la richesse. Pourtant le pays n'est pas seulement un lieu de refuge car, même avant la révocation de l'Édit de Nantes en 1685, la Hollande accueille d'autres voyageurs, notamment des diplomates, des soldats français, par exemple Descartes en tant qu'ingénieur militaire dans les régiments des États-Généraux. L'université de Leyde attire de nombreux étudiants calvinistes de toute l'Europe. De plus l'université fait appel à de nombreux intellectuels français et francophones calvinistes tels que Charles de l'Écluse (botaniste), Louis Cappel, (théologien)<sup>9</sup> et Hugues Doneau (juriste) qui viennent enseigner à Leyde. De 1628 jusqu'à 1648, Descartes fait son deuxième séjour en Hollande où il cherche la paix et l'isolement propices au travail de l'esprit. Descartes considérait la République comme le refuge de la pensée « indépendante ». En effet jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle la Hollande attire de nombreux étudiants français qui viennent y étudier la théologie, la philosophie, le droit et la médecine, grâce à la qualité des universités et à un enseignement approprié et « moderne »<sup>10</sup>. La Hollande reste aussi un pays de refuge non seulement pour les persécutés, mais également pour ceux qui y cherchent un abri pour des raisons sentimentales (Prévost en 1731), politiques (Voltaire en 1736) ou familiales (Mirabeau en 1776)<sup>11</sup>.

Le voyage de Hollande s'effectue également dans le cadre du « Grand Tour », le voyage pédagogique pour les jeunes gens issus des familles aristocratiques de l'Europe. Outre la Hollande on visitait l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, l'Angleterre et plus tard la Grèce et l'Asie mineure. Les jeunes voyageurs sont incités par leurs gouverneurs, qui les accompagnent, à noter leurs expériences personnelles dans un journal de voyage, ce qui fait également partie de l'éducation par le voyage<sup>12</sup>.

---

septentrionaux. Le terme Hollande qui est le nom de la province, est le plus souvent utilisé par les Français pour désigner le pays tout entier. A partir de 1813, on parle du royaume des Pays-Bas.

<sup>9</sup> « Leidse hoogleraren vanaf 1575 », Portretten van Leidse hoogleraren aan de Universiteit Leiden vanaf 1575 tot heden, Universiteit Leiden, 2015-2018 [en ligne].

<sup>10</sup> F. Lebrun, *Le XVII<sup>e</sup> siècle* (1967), Paris, Armand Colin, 1978, p. 147 : « Cet enseignement, tant à Leyde que dans les autres universités et "écoles illustres", n'est nullement esclave de la tradition médiévale et débouche sur des problèmes techniques et des applications pratiques... ». Pour ce qui est du renom de l'Université de Leiden : Willem Otterspeer, *Groepsportret met dame*, deel 1, *De Leidse universiteit, Het bolwerk van de vrijheid, 1575-1672*, deel 2, *De vesting van de macht (1673-1775)*, Amsterdam, Bert Bakker, deel 1 : 2000 deel 2 : 2002.

<sup>11</sup> Madeleine van Strien-Chardonneau, « *Le voyage de Hollande* ». *Récits de voyageurs français dans les Provinces-Unies (1748-1795)*, Thèse de doctorat, Faculté des Lettres, Rijksuniversiteit Groningen, 23 janvier 1992, pp. 2-5.

<sup>12</sup> G. Bertrand, « La place du voyage dans les sociétés européennes (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 121-3 (2014), p. 12 [en ligne] ; J. Boutier, « Le Grand Tour : une pratique d'éducation

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle la figure du voyageur évolue et laisse place à une plus grande variété. On trouve parmi eux des voyageurs plus aventuriers et cosmopolites qui parcourent l'Europe et visitent la République et ses grandes villes réputées comme Amsterdam, Leyde, Haarlem ou La Haye. Ou bien des fils des négociants français qui, pour leur formation, vont visiter des maisons de commerce néerlandaises quelquefois dirigées par des personnes d'origine française. Ou bien des voyageurs-auteurs qui viennent faire imprimer leurs livres en Hollande pour échapper à la censure dans leur pays. La République garde toujours son éternelle réputation de pays-modèle parmi les pays voisins souvent absolutistes<sup>13</sup>. Enfin la notoriété des peintres hollandais et flamands attire bon nombre de voyageurs-amateurs qui viennent les admirer dans les différents cabinets privés d'Amsterdam, Rotterdam, Leyde et La Haye<sup>14</sup>. Ainsi le cabinet du stathouder Guillaume V à La Haye est ouvert au public trois fois par semaine et préfigure les musées du XIX<sup>e</sup> siècle. Cet intérêt pour les tableaux flamands et hollandais annonce déjà le goût très vif des voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, dont Maxime du Camp, pour la peinture<sup>15</sup>. On reviendra plus loin sur ce point.

Dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, les voyages d'agrément se développent de plus en plus grâce à la paix relative qui règne en Europe après une longue période de guerres, entre autres la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) et la guerre de Sept Ans (1756-1763). En outre, voyager devient une expérience plus agréable grâce à l'amélioration du réseau routier, les nouvelles voies navigables ainsi que l'introduction de la diligence. Tout cela contribue à diminuer le temps du voyage et par suite agrandit la popularité de la Hollande. On séjourne dans les villes balnéaires dans les montagnes comme Spa où les voyageurs, issus de l'élite internationale, vont prendre les eaux et jouent dans les salles de jeu. Pendant l'été ils font souvent escale à Spa à l'aller ou au retour de leur voyage dans les Provinces-Unies<sup>16</sup>. Ou bien ils passent une journée dans les villes balnéaires de la côte, comme Scheveningen, où ils aiment manger du poisson frais, mais aussi pour se promener et contempler la mer et les bateaux des pêcheurs<sup>17</sup>. Ces « petits tours » se distinguent du voyage éducatif des

---

des noblesses européennes (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles). Le voyage à l'époque moderne », *Cahiers de l'Association des Historiens modernistes des Universités* 27 (2004), p. 16 [en ligne].

<sup>13</sup> M. Smeets, « Du côté de chez soi », *Relief - Revue Électronique de Littérature Française*, 7(2), pp.107-117, 2013 [en ligne]. p. 108 ; Van Strien-Chardonneau, « *Le voyage de Hollande* », pp. 4, 5.

<sup>14</sup> V. L. Atwater, « The Netherlandish vogue and print culture in Paris, 1730-1750, *Simolius : Netherlands Quarterly for the History of Art*, 34 : 3-4 (2009-10), pp. 239-250 [en ligne].

<sup>15</sup> Voir Maxime Du Camp, *En Hollande, lettres à un ami, suivies des catalogues des musées de Rotterdam, La Haye et Amsterdam*, Paris, Lévy frères (éd.), 1868, pp. 295-385 [en ligne].

<sup>16</sup> R. Bates, « The Petit Tour to Spa, 1763-1787 » dans : *Beyond the Grand Tour. Northern Metropolises and Early Modern Travel Behaviour*, R. Sweet, G. Verhoeven et S. Goldsmith (éd.), London/New York, Routledge, 2017, pp. 127-146: p. 142.

<sup>17</sup> Van Strien-Chardonneau, « *Le voyage de Hollande* », pp. 25, 147.

jeunes gens, de l'aventurier ou du savant parce que ce type de voyage se fait assez souvent en famille ou avec des amis. Ses centres d'intérêt se concentrent sur le divertissement (salles de jeu, théâtre, opéra), la culture (collections de tableaux) mais aussi la nature (mer, paysages pittoresques) qui préfigure le romantisme et annoncent déjà le tourisme du XIXe siècle. Par ailleurs Verhoeven nous montre dans son article « *Foreshadowing Tourism* » que les *divertissante somertogjes* et voyages d'agrément, qui ont pris de l'ampleur au cours du XVIIIe siècle, n'étaient pas un prototype du tourisme moderne. Ces voyages-là étaient rarement répétitifs, puis les facilités nécessaires pour loger et nourrir des touristes fortunés, comme ceux qu'on va voir au XIXe siècle, n'étaient pas encore suffisamment développées. Cependant il conclut que plusieurs types de voyages touristiques du XIXe siècle, comme le tourisme des bains de mer et le désir de voir des paysages magnifiques et pittoresques, trouvent leurs origines dans les *playsir reisjes* du XVIIIe siècle<sup>18</sup>.

À la fin du XVIIIe siècle ce sont les émigrés français, des voyageurs contre leur gré, qui se mettent en route. Ils fuient les agitations révolutionnaires en France et trouveront, à nouveau, refuge dans les Provinces-Unies qui à cette époque-là perd de plus en plus son rôle-modèle de République idéale<sup>19</sup>. De son côté le voyageur change aussi, s'il est toujours attiré par les principes « républicains », graduellement son attention est attirée vers d'autres objectifs qui changeront sa perception du pays. Par ailleurs sous l'influence du romantisme le voyageur décrit désormais ses impressions personnelles qui ne ressemblent plus à un inventaire imposé de son voyage.

## 1.2 Voyageur ou touriste, le XIXe siècle

Le mot *tourist* vient de l'anglais et désignait l'étudiant qui fait le « Grand Tour ». Au XIXe siècle le mot touriste obtient un e en français et indique plutôt le voyageur curieux qui cherche surtout le loisir. Ainsi le terme perd sa valeur éducative, le touriste du XIXe siècle diffère du voyageur des siècles passés, car il se déplace sans autre but que de se distraire dans d'autres régions de son pays ou à l'étranger<sup>20</sup>.

---

<sup>18</sup> G. Verhoeven, « Foreshadowing tourism. Looking for modern and obsolete features – or some missing link – in early modern travel behavior (1675-1750) », *Annals of Tourism Research*, n° 42 (1), 2013, pp. 277-279.

<sup>19</sup> À la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle la Hollande connaît une période dite « française » et s'appelle d'abord République Batave (1795-1806) puis devient Royaume de Hollande (1806-1810) avec comme roi Louis-Napoléon, enfin le pays est annexé au Premier Empire Français (1810-1813). Depuis 1815 on parle du Royaume des Pays-Bas avec Guillaume Ier d'Orange-Nassau comme premier roi des Pays-Bas (1815-1840).

<sup>20</sup> K. Andringa, *L'Imaginaire des Pays-Bas dans la littérature française du XIXe siècle*, Thèse de doctorat, Sorbonne Paris-IV, 2007, p. 68 [en ligne]. ; Avec ses *Mémoires d'un touriste* (1838) Stendhal (1783-1842) répand l'usage du mot en français dans sa relation très personnelle d'un voyage en France.

Selon Marc Boyer ce « désœuvrement » a provoqué le besoin de loisirs, il signale que l'origine de ce désœuvrement est la révolution industrielle qui a profondément changé la société du XIXe siècle. Grâce à la vapeur, la mécanisation et les nouveaux moyens de transport comme le train, on gagne beaucoup plus de temps. Cependant ce ne sont pas les travailleurs qui en profitent, mais avant tout ceux qui ont le temps et les moyens de se déplacer. Dans un premier temps, c'est l'élite britannique vivante de ses rentes qui pouvait s'offrir ce luxe touristique et selon Boyer le désir de se distinguer est leur grand objectif<sup>21</sup>. Le « touriste » financièrement indépendant, pratique donc un loisir propre à l'élite. Sauf s'il est un auteur connu, car celui-ci reçoit des fonds pour faire son voyage. Ces auteurs voyageurs sont souvent financés par une revue, un journal ou un éditeur qui désirent publier leurs impressions de voyage. Ainsi l'éditeur de Verlaine lui versait 1000 francs pour son récit *Quinze jours passés en Hollande*<sup>22</sup>. Tout comme Louise Colet, déjà connue comme auteure et journaliste, dont la relation de voyage parut d'abord en feuilleton dans le quotidien le *Courrier de Paris* en juillet 1758 avant d'être publiée chez Hachette en 1859 sous le titre *Promenade en Hollande*<sup>23</sup>. On revient sur elle plus tard.

Selon Rémy de Gourmont : « C'est uniquement pour le pittoresque que l'on voyage dorénavant. [...] On arrive, on regarde, et l'on repart. On va voir la cathédrale et le musée... »<sup>24</sup>. Le voyage du touriste est devenu plus visuel que celui du voyageur de la période antérieure qui était plutôt éducatif et philosophique. En ce qui concerne la Hollande, l'attraction exercée par les peintres hollandais du XVIIe siècle est encore beaucoup plus forte qu'au siècle précédent car on a pu voir déjà les tableaux du cabinet du stathouder Guillaume V, confisqués comme « patrimoine libéré »<sup>25</sup> en 1795 par le gouvernement révolutionnaire et qui étaient exposés au Louvre. Les voyageurs ont tendance à regarder Amsterdam ainsi que les paysages, les villages et les maisons pittoresques à travers les yeux des peintres du Siècle d'or hollandais tels qu'Adriaen van de Velde (1636-1672), Jan van der Heyden (1637-1712) et Paulus Potter (1625-1654)<sup>26</sup>.

---

<sup>21</sup> M. Boyer, *Typologies et changements dans le tourisme*. Aix, Centre des Hautes Études Touristiques, coll. Les Cahiers du tourisme, 1987, p.2.

<sup>22</sup> Andringa, *op.cit.*, p. 70.

<sup>23</sup> Van Strien-Chardonneau, « Louise Colet (1810-1876), *Promenade en Hollande* (1859) : voyage et histoire », *Genre & Histoire*, 9 Automne 2011, pp. 1-3 [en ligne].

<sup>24</sup> R. de Gourmont, « Sur les voyages » dans : *Petits Crayons*, Paris, Ed. Crès et Cie, 1921, pp. 62-65 [en ligne].

<sup>25</sup> E. Pommier, *L'Art de la liberté. Doctrines et débats de la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 207-246 ; Le gouvernement révolutionnaire parle de « patrimoine libéré », parce que les œuvres d'art confisquées seront mises à la disposition de tous.

<sup>26</sup> Van Strien-Chardonneau, « Amsterdam gezien door Franse reizigers in de 18<sup>e</sup> en 19<sup>e</sup> eeuw », dans *Rozenberg Quarterly : The Magazine 1* (2014), p. 4 [en ligne].

Pourquoi les touristes du XIXe siècle semblent-ils si nostalgiques et s'intéressent-ils surtout à une époque passée ? Peut-être pour certains, y-a-t-il le refus de la modernité de leur époque et désirent-ils chercher refuge dans un passé idéalisé. Ils cherchent sûrement le pittoresque c'est-à-dire « ce qui mérite d'être peint »<sup>27</sup>, les voyageurs espèrent retrouver en vrai les images des Pays-Bas qu'ils ont vues sur les tableaux au Louvre. Ainsi pour le journaliste et essayiste Emile Montégut la Hollande se résume comme suit :

Si jamais la Hollande, éternellement menacée, disparaissait sous les flots, tant qu'il resterait un Ruysdael et un Rembrandt, les hommes sauraient encore quelle fut l'originalité de cette nature évanouie<sup>28</sup>.

Mais ce sont également les paysages pittoresques réels qui vont attirer l'attention du voyageur qui, avec son regard romantique, savoure ses impressions d'une nature plus irrégulière et sauvage, notamment pendant des excursions le long des rives du Rhin ou dans la vallée de la Meuse<sup>29</sup>. Puis on constate un soudain intérêt pour la partie orientale du pays (Gueldre) avec ses paysages de landes que l'on trouvait affreux au XVIIIe siècle<sup>30</sup>.

On a vu que les voyageurs connaissent bien la peinture hollandaise surtout celle du Siècle d'or. Par le biais des tableaux on peut découvrir les Pays-Bas, ses habitants, ses paysages, ses villes et villages (souvent stéréotypés). Avant le voyage même, les voyageurs avaient déjà une vision qu'ils veulent retrouver, celle de la Hollande du XVIIe siècle, alors qu'ils se déplacent au XIXe siècle. C'est pour cette raison qu'on présente dans les pages qui suivent un aperçu du contexte historique de l'époque à laquelle voyagent les deux auteurs étudiés dans ce mémoire, Du Camp et Louise Colet.

### **1.3 « J'ai cherché à m'initier au pays lui-même, au mœurs de ses habitants, à son histoire et à la vie présente... ». La situation politique, économique et religieuse des Pays-Bas au XIXe siècle**

La citation ci-dessus de William Bürger, pseudonyme de Théophile Thoré (1807-1869), écrivain et critique d'art, qui avait fait un pèlerinage artistique en Hollande en 1858, montre qu'il est encore influencé par la tradition du voyage d'éducation des XVIIe et XVIIIe siècles. En effet, il parle toujours de la géographie, de l'histoire et des mœurs des habitants du pays visité,

---

<sup>27</sup> La notion « pittoresque » dans : *Centre de Ressources Nationales Textuelles et Lexicales (CRNTL)* [en ligne].

<sup>28</sup> E. Montégut, *Les Pays-Bas. Impressions de voyages et d'art*, Paris : Baillière, 1869, p. 284 [en ligne].

<sup>29</sup> Verhoeven, « Foreshadowing Tourism », pp. 275-276.

<sup>30</sup> Du Camp, *op.cit.*, pp. 179-180 ; E. Texier, *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique*, Paris, Morizot, [1857], p. 231 ; Montégut, *op.cit.*, pp. 149, 314-315.



thématiques récurrentes dans les récits de voyage des époques antérieures. Il se distingue ainsi *grosso modo* des autres voyageurs du XIXe siècle. Selon Thoré, on peut mieux comprendre la peinture hollandaise par l'étude du pays et son histoire<sup>31</sup>.

Dans sa thèse *L'imaginaire des Pays-Bas dans la littérature française du XIXe siècle*<sup>32</sup>, Andringa présume que les voyageurs français du XIXe siècle n'avaient qu'une connaissance fragmentaire, souvent anecdotique de l'histoire de la République à cause des sources historiques très diversifiées dont ils se sont servis. Les voyageurs parlent le plus souvent des époques historiques éloignées dans le temps. Quelques événements récurrents sont la résistance courageuse de Kenau Hasselaar pendant le siège d'Haarlem par les Espagnols en 1573, le meurtre de Guillaume le Taciturne par un Français catholique François Guyon (pseudonyme de Balthazar Gérard) en 1584, ou bien le meurtre des frères de Witt par les partisans du stathouder Guillaume III en 1672. Elle constate qu'il y a trois catégories historiques qui reviennent régulièrement dans les récits des voyageurs : la lutte contre les eaux, la tulipomanie et les événements politiques plutôt symboliques qui établissent en même temps un lien avec la société, l'habitat et le caractère des Hollandais. Un thème qui revient souvent est celui de la lutte contre la domination espagnole, la liberté (entre autre religieuse) qui a été conquise par les provinces du nord, la révolte suivie de la création d'une république indépendante. Cet événement est désormais associé au goût pour la liberté qui serait un trait de caractère spécifique des Néerlandais. Ou bien le Siècle d'or, qui a entraîné l'hégémonie du commerce, de l'art, surtout la peinture, et l'évolution de la science dans la République. En effet des *topoi* déjà présents dans les récits de voyage du XVIIIe siècle et même du XVIIe dont les rééditions, peu revues et corrigées, sont utilisées par les voyageurs contemporains, ce qui explique en partie leur intérêt pour le passé<sup>33</sup>. Il est remarquable que les voyageurs du XIXe siècle ne consacrent que peu de mots aux moments où l'histoire des Pays-Bas et l'histoire de la France se confondent. On trouve peu d'informations sur les campagnes de Louis XIV et encore moins sur le règne de Louis Bonaparte<sup>34</sup>.

Qu'en est-il précisément de l'histoire des Pays-Bas pendant la première moitié du XIXe siècle?

---

<sup>31</sup> W. Bürger (Théophile Thoré), *Musées de la Hollande. I. Amsterdam et La Haye. Études sur l'école hollandaise. Paris, Renouard, 1858* et *Musées de la Hollande. II. Musée Van der Hoop, à Amsterdam et musée de Rotterdam. Suite et complément aux Musées d'Amsterdam et de La Haye. Paris : Renouard, 1858, t.1, p.xvi* [en ligne].

<sup>32</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 202-205.

<sup>33</sup> *Ibidem*, pp. 94-95, 204, 275.

<sup>34</sup> *Ibidem, op.cit.*, pp. 27, 47, 48, 90. Cependant M.M. C. Koumans dans, *La Hollande et les Hollandais au XIXe siècle*, met en scène quelques voyageurs qui parlent de Louis Bonaparte, roi de Hollande, pp. 140-141.

Vers la fin du siècle précédent, le pays est en plein mouvement. Un nouveau parti, les Patriotes, est formé par des bourgeois, inspirés par les idées des Lumières et favorables à la Révolution américaine. Ils désirent un gouvernement plus démocratique et se rallient aux régents non-orangistes. En 1787, après avoir été forcé de se retirer à Nimègue, Guillaume V reprend le pouvoir avec l'aide de l'armée prussienne<sup>35</sup>. De ce fait beaucoup de patriotes s'enfuient dans les Pays-Bas autrichiens et en France. En 1794-95, les armées françaises envahissent le pays et Guillaume V s'enfuit pour l'Angleterre, ce qui marquera la fin de « l'ancien régime » et le début de « l'époque française ». Les patriotes proclament alors la République batave (1795-1806), placée sous la tutelle de la France par le traité de La Haye<sup>36</sup>. Napoléon, empereur des Français depuis 1804, impose au peuple néerlandais le statut du Royaume de Hollande (1806-1810) et installe son frère Louis Bonaparte sur le trône. Au goût de « son frère empereur », le nouveau roi prend sa tâche trop au sérieux, de plus Louis se sent plus attaché à ses nouveaux sujets qu'à sa propre patrie. Il en résulte qu'en 1810 Napoléon le destitue et annexe le pays à l'Empire. L'époque française prend fin en 1813, avec la chute de Napoléon. En 1815, le Royaume des Pays-Bas Unis, qui regroupe ce qui correspond aux Pays-Bas actuels et la Belgique, est officiellement reconnu. Son nouveau roi, Guillaume Ier d'Orange (1815-1840), est le fils du dernier stadhouder, Guillaume V. Son règne est un échec sur le plan social, un tiers de la population d'Amsterdam dépend de l'Assistance publique. Cependant le roi soutient une initiative destinée à rééduquer les pauvres des grandes villes dans des colonies agricoles à l'est du pays, mais ce projet est bientôt soumis à la critique<sup>37</sup>. En revanche le roi fait beaucoup mieux dans le domaine économique. Il stimule la mécanisation de l'industrie du textile puis en 1824 il fonde la *Nederlandsche Handel-Maatschappij*, par ailleurs il initie le développement de l'infrastructure des voies navigables. Le nouveau royaume ne restera pas longtemps intact, car en 1830, la Belgique se sépare de ce qui est encore aujourd'hui le Royaume des Pays-Bas. En 1840, Guillaume II succède à son père. Ce roi conservateur, terrifié par les révolutions qui éclatent partout en Europe (1848-1849), se voit contraint de devenir plus modéré. En 1848, il accorde une nouvelle constitution plus libérale, rédigée par Johan Thorbecke, homme d'État néerlandais. Cette constitution, posant la fondation d'une monarchie parlementaire, est toujours en vigueur. Guillaume III, le fils de Guillaume II, succède à son père en 1849 et

---

<sup>35</sup> L'armée de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse (1786-1797), le frère de Wilhelmine de Prusse (1751-1820), l'épouse de Guillaume V (1748-1806).

<sup>36</sup> Signé le 16 mai 1795 : Th. Beaufils, *Histoire des Pays-Bas des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2018, p. 203.

<sup>37</sup> « Het Pauperparadijs. Heropvoeding van armen in de 19<sup>e</sup> eeuw », *IsGeschiedenis, Geschiedenis Magazine* [en ligne]. ; Maxime du Camp exprime de vives critiques sur les colonies agricoles et pénitentiaires d'Ommerschans qu'il a visitées et où, selon lui, les colons vivent trop isolés de la société; Du Camp, *op.cit.*, pp. 214-234.

reste au pouvoir jusqu'en 1890. Ce roi, surnommé « Roi Gorille »<sup>38</sup> était capricieux, impopulaire et très conservateur et n'appréciait guère le régime parlementaire. Pourtant, la courtoisie et la facilité avec laquelle il permet à ses sujets de l'aborder provoquent l'émerveillement chez les voyageurs<sup>39</sup>.

Sur le plan économique les Pays-Bas sont en retard par rapport aux pays voisins comme la France, l'Allemagne, l'Angleterre et la Belgique, dont le développement industriel, après la séparation des Pays-Bas, avait été beaucoup plus rapide. C'est seulement au cours de la seconde moitié du siècle que le pays va rattraper son retard. Le gouvernement investit enfin dans les nouvelles infrastructures comme la construction du canal *Nieuwe Waterweg* (1872), l'accès maritime du port de Rotterdam puis la construction du *Noordzeekanaal* (1876) qui rallie Amsterdam à la mer du Nord. Les investissements facilitent la construction des voies ferrées (la première ligne de chemin de fer reliant Amsterdam à Haarlem fut inaugurée en 1839) et la mise en service de tramways et stimulent le progrès technologique de l'agriculture et la modernisation de l'industrie textile néerlandaise.

Dans les siècles précédents l'image des Provinces Unies, une république surtout protestante, était celle d'un pays tolérant avec un esprit ouvert. Un pays où un multitude de groupes religieux tels que Luthériens, Quakers, Anabaptistes, Moscovites, Catholiques, Juifs etc. cohabitent librement. Cela ressort de la lettre de Voltaire à Mme de Bernières écrite pendant son deuxième voyage en Hollande en 1722:

Nous avons ici un opéra détestable mais en revanche je vois des ministres calvinistes, des arminiens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes qui parlent tous à merveille et qui en vérité ont tous raison<sup>40</sup>.

Cette coexistence des religions était le résultat de l'Union d'Utrecht de 1589<sup>41</sup> qui reconnut à tous la liberté de religion, par contre il n'y avait qu'une seule Église officielle autorisée, L'Église réformée ou « Église publique ». La « Constitution de la République batave » (mai 1798), première constitution démocratique du pays renforce encore cette image de tolérance<sup>42</sup>. Cette constitution ne stipule pas seulement la liberté d'opinion et la liberté de réunion, mais également la laïcité et la liberté de religion, une des valeurs

---

<sup>38</sup> Pamflet « Koning Gorilla », Nationaal Archief Den Haag, Archief Binnenlandse Zaken (1887) [en ligne].

<sup>39</sup> Andringa, *op.cit.*, p. 204.

<sup>40</sup> Voltaire, *Œuvres Complètes, Correspondance, op.cit.*, lettre 62 [en ligne].

<sup>41</sup> Acte de fondation des Provinces-Unies; Isabelle Poutrin, « La tolérance hollandaise. Protestants et catholiques aux 16e-17e siècles », *Conversion/ Pouvoir et religion (hypotheses.org)*, 29 novembre 2014 [en ligne].

<sup>42</sup> *De Nederlandse Grondwet* [en ligne].

essentielles des Lumières<sup>43</sup>. Désormais les protestants, les juifs et les catholiques sont égaux devant la loi. Les catholiques et les juifs ne sont plus exclus des positions publiques, de plus les catholiques ont le droit d'avoir un culte public tout comme les protestants et les juifs. Depuis les XVIIe et XVIIIe siècles les voyageurs s'étonnent de la présence des synagogues où les juifs pratiquent ouvertement leur culte. Pourtant les juifs choisissent souvent de vivre à l'écart de leurs concitoyens, ce qui n'a rien à faire avec l'intolérance des Hollandais. Certains voyageurs ont vu dans cette tolérance hollandaise des motivations surtout financières<sup>44</sup>, stéréotype récurrent du Hollandais avare et averse. La question religieuse reste toujours un vif sujet d'intérêt pour les voyageurs au XIXe siècle, bien que souvent ils en parlent, tout comme les penseurs du XVIIIe siècle<sup>45</sup>, avec indifférence et même avec une certaine ironie<sup>46</sup>.

Enfin depuis le règne de Guillaume II (1840) les voyageurs français montrent qu'ils s'intéressent plus à la religion qu'à la politique des Pays-Bas<sup>47</sup>.

---

<sup>43</sup> N. Bijleveld, *Voor God, Volk en Vaderland*, Delft, Eburon 2007, p. 21.

<sup>44</sup> Koumans, *op.cit.*, pp. 138-139.

<sup>45</sup> Pelckmans suggère que souvent « l'éthos tolérant va [...] de pair, chez beaucoup de penseurs de cette époque, avec un dédain à peine caché pour toute religion » : P. Pelckmans, « Le voyage en Hollande de Diderot » dans : *Neuphilologische Mitteilungen*, LXXXVI, 1985, p. 302 [en ligne].

<sup>46</sup> Certains cultes sont décrits comme un spectacle curieux et pittoresque : « le pasteur est un type curieux et nullement vénérable, un joli monsieur tout de noir habillé... » (H. Taine, 1869), ayant l'air « d'un professeur au collège de France... » (Fournel, 1877), et « important et grotesque » (Petitcolin, 1895), cité par Koumans, *op.cit.*, p. 146.

<sup>47</sup> Koumans, *op.cit.* p. 144 ; *Ibidem* pp. 138-152 ; Beaufiles, *op.cit.*, pp. 192-215.

## Chapitre 2. Les récits de voyage XVIe-XIXe siècle

### 2.1 *Voyager est pour la jeunesse une forme de l'éducation, pour les aînés une forme de l'expérience...*<sup>48</sup>. Le récit de voyage et son auteur

Au cours de l'histoire, l'homme a toujours ressenti le besoin de voyager pour apprendre et mieux connaître les frontières de son univers, en même temps il a un désir d'en mémoriser les moments saillants. Les *Histoires* d'Hérodote (484 à 425 av. J.-C.), en sont probablement l'un des premiers témoignages. Hérodote voulait comprendre le monde et agrandir son savoir au contact d'autres cultures<sup>49</sup>. Comme pour maints voyageurs au fil des siècles après lui, le voyage impliquait la recherche de connaissances et le récit doit garder et restituer ce qu'on a appris pendant le voyage.

Du XVIIe jusqu'au XVIIIe siècle, les jeunes gens, issus de familles aristocratiques ou patriciennes, font leur voyage d'éducation traditionnel, le « Grand Tour », en compagnie d'un gouverneur dans la ligne du principe humaniste de la « civilité », autrement dit le perfectionnement de la personnalité<sup>50</sup>. Les jeunes nobles sont incités à mener une vie, selon le modèle aristocratique diffusé par la cour de France, où règnent l'éloquence, la galanterie, la courtoisie afin de devenir un « honnête homme » selon les règles de la bienséance. Selon la tradition humaniste, ce voyage de formation connaît des thèmes « obligés » : géographie, histoire, politique, religion, mœurs des habitants etc. Les récits qui en résultent sont principalement destinés au voyageur lui-même, qui ainsi veut retenir et relire plus tard ses aventures vécues pour conserver les connaissances acquises pendant le voyage. Par ailleurs il aime partager ses expériences avec sa famille ou ses amis. Enfin le récit de voyage (lettres ou journal) a également pour but de montrer au père qui finance le voyage, que le jeune homme a vraiment cherché à s'instruire.

Aux jeunes gens, issus des élites qui font leur Grand Tour, s'ajoutent d'autres voyageurs tels que le voyageur philosophe, le bibliothécaire, l'antiquaire, le diplomate, le militaire et le commerçant, qui font des voyages pour des raisons purement professionnelles, tout comme les hommes et les femmes de lettres<sup>51</sup>. On tient un journal, on écrit des lettres ou on rédige un récit de voyage, dans lesquels les voyageurs partagent leurs expériences, leurs contacts (diplomatiques ou d'affaires) mais aussi leurs souvenirs des pays et les hauts

---

<sup>48</sup> Francis Bacon (1561-1626), cité par Jean Boutier, *Le voyage à l'époque moderne*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004, p. 47.

<sup>49</sup> F. Hartog, *Le Miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980.

<sup>50</sup> Bertrand, *art. cit.*, §. 5.

<sup>51</sup> *Ibidem*, § 18.

lieux culturels visités. Ces relations tendent à devenir plus personnelles vers la fin du XVIIIe siècle<sup>52</sup>. Une autre pratique de voyage est le voyage mondain, qui se développe dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le voyageur qui entreprend ce type de voyage le fait surtout pour le divertissement et le plaisir et rédige lui-aussi un récit de son voyage « touristique », où il fait part de ses distractions, telles que les visites aux villes (balnéaires), les salles de jeu, les parcs et jardins et d'autres lieux culturels et agréables<sup>53</sup>. Cependant on peut encore retrouver certains des thèmes « obligés » du voyage éducatif dans les récits mondains, car outre le désir de s'amuser, le voyageur aime toujours apprendre (l'architecture, l'art, les langues, l'histoire etc.)<sup>54</sup>.

## **2.2 « L'art de voyager »<sup>55</sup> d'un genre documentaire vers un genre littéraire**

Depuis des siècles le récit de voyage semble un genre « versatile » et « fuyant » sans règles et sans loi qui néanmoins attire un grand nombre de lecteurs<sup>56</sup>. Les récits de voyage paraissent sous maintes formes : guides, itinéraires, notes, lettres, mémoires et observations d'expériences scientifiques. Selon la tradition humaniste, le récit de voyage est un moyen de communication scientifique qui propose entre autres des règles de rédaction. Dans les nombreux « Arts de voyager » ou les « Avis aux voyageurs »<sup>57</sup>, qui paraissent dès la fin du XVIe siècle, on pouvait trouver le conseil de noter au jour le jour ses observations pour après les classer et organiser, mais aussi des instructions pratiques pour l'utilisation des cartes ou guides. Dans *De l'utilité des voyages* (1686), Baudelot de Dairval insiste sur la nécessité des lectures préalables qui ne donnent pas seulement des informations sur le pays à visiter, mais qui offrent en même temps des modèles pour la rédaction des notes de voyage. Ce genre plutôt informatif connaît une organisation structurée et exacte, son style est simple et l'auteur voyageur ne se soucie pas trop du beau langage. Ce type de récit peut renfermer le discours du géographe, du naturaliste, du militaire, de l'amateur d'art etc. et appartient à la catégorie du voyage-description.

Au fil des XVIIe et XVIIIe siècles on voit le passage du genre documentaire vers un genre plus littéraire : le journal, la relation de voyage et les lettres de voyage sont davantage centrés sur l'expérience personnelle du voyageur. Ce récit de

---

<sup>52</sup> Van Strien-Chardonneau, « *Le voyage de Hollande* », p. 7.

<sup>53</sup> G. Verhoeven, « Foreshadowing Tourism », pp. 275-276.

<sup>54</sup> S. Venayre, *Panorama du Voyage (1780-1920), Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 483. Selon Verhoeven, le Grand Tour traditionnel évolue de plus en plus vers un voyage culturel et de loisir, Verhoeven, *art.cit.*, p. 275.

<sup>55</sup> N. Doiron, « L'Art de voyager: pour une définition du récit de voyage à l'époque classique », *Poétique*, 1988, no. 73, pp. 83-108.

<sup>56</sup> R. Le Huenen, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *Études littéraires*, 20(1) [en ligne]. p. 45.

<sup>57</sup> Par exemple *l'instructio peregrinatoris* (1759) de Linné et le « Préliminaire » au *Voyage de Hollande* (1773-1774) de Diderot.

voyage est déterminé par le déplacement du voyageur dans le pays, qui est donc perçu par le lecteur d'après l'expérience personnelle du voyageur, et non d'après un cadre plus abstrait avec des matières organisées méthodiquement (géographie, histoire, politique, mœurs etc.). En outre les deux catégories peuvent être combinées, comme dans le *Voyage de Hollande* de Diderot qui mélange ses observations personnelles avec des fragments d'ouvrages d'autres voyageurs sans mentionner ses sources. En réalité Diderot utilise trois formes ressortissant au récit de voyage : « un art de voyager » (le « Préliminaire » ou « des moyens de voyager utilement »), une description géographique structurée par rubriques et un récit de voyage-itinéraire<sup>58</sup>. Selon Le Huenen, il est difficile, même impossible de décrire les récits de voyage comme un genre autonome avec des marques et des signes spécifiques, vu la variété de leurs pratiques et de leurs formes<sup>59</sup>.

On a vu qu'un récit peut donner des informations sur le voyage-même, notamment sur les moyens de transport, le logement, la nourriture ainsi que sur le pays visité. Les récits sont écrits par divers types de voyageurs dont les voyages sont liés à leur profession: pèlerins, explorateurs, commerçants, marins, militaires, scientifiques, étudiants, philosophes, et romanciers, des voyageurs pour qui le talent pour l'observation est le don le plus important, car le lecteur est fasciné par la lecture de leurs aventures concrètes ainsi que par leurs périple<sup>60</sup>.

Cela vaut aussi pour le récit du voyageur qui ne fait qu'un ou deux voyages dans sa vie et désire garder ses souvenirs dans un journal ou des notes de voyage manuscrites pour son plaisir personnel ou bien pour pouvoir les partager avec sa famille et ses amis. De plus, il y a le voyageur correspondant qui pendant son voyage, écrit régulièrement des lettres à son cercle d'intimes pour leur faire part de ses périple et parfois dans le but de les publier. Finalement tout voyageur ressent le besoin de commémorer des événements importants de son voyage, de faire un bilan de ses expériences utiles et fascinantes et d'en garder une trace dans un journal, une lettre ou toute autre relation de voyage<sup>61</sup>.

---

<sup>58</sup> Van Strien-Chardonneau, « Introduction » : Voyage en Hollande » dans : Diderot, *Œuvres complètes, Réfutations, Idées VI*, H. Dieckmann et J. Varloot, (éd.), Tome XXIV, Paris, Hermann, 2004, p. 20.

<sup>59</sup> Le Huenen, *art. cit.*, p. 46.

<sup>60</sup> Zweder von Martels (éd.), *Travel fact and travel fiction, studies on fiction, literary tradition, scholarly discovery and observation in travel writing*, Leiden/New York/Köln, E.J. Brill, 1994, p.XII.

<sup>61</sup> Van Strien-Chardonneau, « *Le Voyage de Hollande* », pp. 123-124.

### 2.3 « *L'art de voyage est presque la science de la vie* »<sup>62</sup>. Les romanciers voyageurs du XIXe siècle

A propos de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Jean-Claude Berchet fait le point sur le statut du récit de voyage à la fin du XVIIIe siècle : « en réalité le *Voyage* tel qu'il est constitué vers 1800 présente des caractères variés. Il emprunte à la fiction des formes narratives (usage de la première personne, lettres, épisodes picaresques) ou « poétiques » (portrait, description, songe, prosopopée, méditation) qu'il combine à des types de discours issus de la littérature scientifique ou académique »<sup>63</sup>. Dans les paragraphes suivants on examinera comment la relation de voyage s'est développée d'un genre en marge des belles lettres à la fin du XVIIIe siècle vers un genre littéraire au XIXe siècle.

On constate dès le XVIIIe siècle que le récit de voyage veut se distinguer de la « vraie » littérature en affichant son authenticité, alors qu'en même temps l'auteur voyageur veut également plaire aux lecteurs et les distraire. Par conséquent les lecteurs voient à peine la différence entre le récit de voyage réel et le récit de voyage fictionnel. A partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, le nombre de voyageurs augmente et par suite, les récits de voyage authentiques et fictionnels se multiplient si rapidement que le genre entre en concurrence avec le genre romanesque<sup>64</sup>. La majorité du public a une préférence pour les récits sous forme de lettres ou d'un journal de voyage, il préfère leur naturel aux récits de voyage plus construits et organisés. En outre dans ces récits-là l'accent est mis sur l'expérience subjective de l'auteur et est ainsi plus personnel. Déjà en 1691 Misson estimait que le genre épistolaire demande « un style concis, un style libre et familier qui donne au récit le charme de la conversation... »<sup>65</sup>. La simplicité du style fait preuve non seulement de la bonne foi du voyageur mais aussi de la véracité de ses aventures vécues<sup>66</sup>. Un journal de voyage parle des événements et observations au jour le jour, par ailleurs la lettre de voyage suit également l'ordre chronologique et le contenu de la lettre s'adapte aux intérêts des correspondants divers. Le récit de voyage sous forme épistolaire, réel ou fictif,

---

<sup>62</sup> George Sand cité par Venayre, *Panorama*, p. 479.

<sup>63</sup> J.-Cl. Berchet, « Un voyage vers soi », *Poétique* 53, février 1983, Seuil, p. 92.

<sup>64</sup> Zweder von Martels, *op.cit.* p. XI; Wolfzettel, *op.cit.* pp. 231, 231 note 1, 232 ; D. Roche, *Humeurs Vagabondes, de la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2003, pp. 33-34.

<sup>65</sup> F.M. Misson, cité par F. Wolfzettel, *op.cit.*, p. 219.

<sup>66</sup> J. Chupeau, *art. cit.*, pp. 540-541.



reste un genre très en vogue depuis le siècle des Lumières mais connaît son apogée au XIXe siècle grâce à son caractère authentique, subjectif et intime<sup>67</sup>. Sous l'influence du romantisme le récit de voyage va évoluer, il n'est plus le résultat d'un voyage mais on voyage afin de trouver l'inspiration pour un récit ou un roman<sup>68</sup>. Le voyage devient ainsi l'objectif final de la littérature et le personnage du voyageur narrateur se confond facilement avec celui de l'auteur<sup>69</sup>. Chateaubriand lui-même explique dans la préface de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), mentionné par Pierre Larousse dans l'article « Voyage » de son *Grand dictionnaire* comme le premier récit de voyage littéraire, qu'il avait fait ce voyage à la recherche des images pour son épopée en prose *les Martyrs* (1809)<sup>70</sup>. Dans *l'Itinéraire* Chateaubriand se sert en grande partie du discours du voyageur savant. Il n'a absolument pas l'intention de faire des descriptions des choses vues, mais il se positionne au centre du récit et cherche à exprimer en même temps ses sentiments et ses aventures. Selon ses propres mots il fait : « le voyage d'un poète »<sup>71</sup>.

Le développement du récit de voyage, comme celui du roman d'ailleurs, a passé par l'idéal de *l'utile dulci*, c'est-à-dire la combinaison d'un caractère utile (*monere*) et le plaisir littéraire (*delectare*)<sup>72</sup>. Pourtant la différence essentielle entre le récit et le roman est que le récit de voyage, depuis ses origines, est un genre « utilitaire ». Ce sont donc les auteurs renommés du XIXe siècle, tels que Lamartine, Sand, Flaubert, Hugo, qui ont ajouté au récit du voyage, le *dulce* littéraire orienté sur la curiosité et le plaisir du déplacement. Ainsi s'ajoute au récit de voyage, dominé par la rhétorique du spontané, un élément littéraire qui, selon Guentner, crée une nouvelle esthétique, celle de « l'esquisse littéraire »<sup>73</sup>.

On a mentionné que le genre épistolaire, réel ou fictif, est un genre très en vogue dans la littérature du XIXe siècle. A l'origine l'art épistolaire s'inspire de la tradition de l'art oratoire antique, mais il se détache peu à peu des règles pour devenir une « conversation par écrit ». La lettre est considérée comme personnelle et privée, elle parle de la réalité de tous les jours vécue par l'auteur, ensuite la lettre est incomplète et fragmentaire, enfin la lettre suggère « l'intimité partagée »<sup>74</sup>. Des auteurs connus choisissent souvent la forme

---

<sup>67</sup> Guentner, *Ésquisses littéraires: Rhétorique du spontané et récit de voyage au XIXe siècle*, Saint-Genouph, Nizet 1997, p. 110.

<sup>68</sup> Le Huenen, *art. cit.*, p. 45

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 51.

<sup>70</sup> Venayre, *Panorama*, pp. 466, 469.

<sup>71</sup> Chateaubriand cité par Venayre, *Panorama*, p. 469.

<sup>72</sup> La tâche de la littérature selon Horace dans son *Ars Poética* (20 av. J.C.).

<sup>73</sup> W. Guentner, *op.cit.*, pp. 60, 62.

<sup>74</sup> *Ibidem*, p. 105.

épistolaire pour relater leur voyage<sup>75</sup>. Dans les *Lettres sur le nord* (1840) Xavier Marmier affiche l'authenticité, le naturel et la spontanéité de la forme épistolaire<sup>76</sup>. Dans la « Préface » de son récit *Le Rhin, lettres à un ami* (1842)<sup>77</sup> Victor Hugo note son approche du genre : d'abord il rassemble « des idées, des chimères, des incidents, des sensations, des visions, des fables, des raisonnements, des réalités, des souvenirs », et puis retouche à peine pour ainsi garder son authenticité. Selon lui la composition de la lettre est « toute naturelle et toute naïve », son écriture est spontanée et doit montrer la sincérité du voyageur et la véracité de ses impressions, un thème qui remonte d'ailleurs au XVII<sup>e</sup> siècle. Cependant il avoue plus tard avoir retouché quelques détails : « qu'importent les petites coquetteries d'arrangeur et les raffinements de toilette littéraire ! ». Cependant pour Hugo l'essentiel d'un récit épistolaire est que l'auteur puisse dire « Ceci est un livre de bonne foi »<sup>78</sup>.

Le développement des journaux quotidiens à partir de 1820, était largement dû à la popularité du récit de voyage publié en feuilleton. Le public adore lire les récits de voyage en épisodes, car tout épisode se termine sur un moment de suspense, ce qui incite le lecteur à acheter un journal afin de lire la suite du récit. En 1834, George Sand publie dans la *Revue des deux Mondes* quelques-unes de ses *Lettres d'un voyageur*, la relation de son périple de trois ans à travers l'Italie, la France et la Suisse<sup>79</sup>. En 1836, Gautier, poète, romancier et critique d'art, fait carrière en tant que journaliste et publie le récit de son voyage en Espagne avec grand succès dans *La Presse*. De même que des romanciers tels que Nerval et Huysmans qui publient leurs récits en feuilleton dans les journaux et revues avant qu'ils ne paraissent en volume. Enfin *En Hollande* de Maxime du Camp et *Promenade en Hollande* de Louise Colet paraissent respectivement en 1857 et 1858 en feuilleton avant d'être publiés en volume en 1859<sup>80</sup>. Certains journaux et revues financent le voyage ou une partie des frais du voyage, ce qui était un avantage pour les auteurs ayant des difficultés financières, comme George Sand et Louise Colet<sup>81</sup>.

---

<sup>75</sup> Chateaubriand, Mérimée, Hugo, Gautier, Sand, Flaubert etc.

<sup>76</sup> Guentner, *op.cit.* p. 110 .

<sup>77</sup> En réalité les lettres sont écrites pendant trois voyages entre 1838-1840.

<sup>78</sup> R. Duchêne fait une distinction entre « l'épistolier » et l'« auteur épistolier ». Ce dernier se soucie de son public éventuel, comme Hugo l'a fait, et pas d'un seul correspondant. Guentner, *op.cit.*, p. 104 ; citations : Victor Hugo, *Œuvres Complètes*, Ch. Sarolea (éd.), tome I, *Le Rhin, lettres à un ami*, Paris, Nelson, [s.d.] , pp. 12, 14, 19, 20 [en ligne].

<sup>79</sup> Venayre, *Panorama*, pp. 292-293.

<sup>80</sup> Le *Courrier de Paris* a paru du 11-12 avril 1857 jusqu'au 30 juin 1860 : cité par Van Strien, « Louise Colet (1810-1876) *Promenade en Hollande* (1859): voyage et histoire », *Genre & Histoire* 9, automne 2011, Voyageuses et histoire(s) 2/2, p. 3 [en ligne]. ; *En Hollande, lettres à un ami* paraît dans la *Revue de Paris* (1857) : cité par Versendaal, « Le voyage au service d'une peinture de la France et les Français : Maxime du Camp en Hollande », *Relief* 10 (2), 2016, p. 48 [en ligne].

<sup>81</sup> Venayre, *Panorama*, p. 293 ; Van Strien-Chardonneau, « Louise Colet, *Promenade* », p. 3.

Au cours du XIXe siècle, les auteurs voyageurs s'ajoutent aux autres touristes « écrivains », ceux qui ne sont pas des écrivains professionnels mais qui écrivent des lettres ou un récit de voyage. Pour se distinguer de ces touristes, les auteurs se présentent comme voyageur « poète », « artiste » ou « penseur » et pour montrer leur talent ils utilisent tous les moyens artistiques possibles<sup>82</sup>. Leur statut d'auteur exige qu'ils ne voyagent pas pour le seul plaisir de « voir », ce que font les touristes « ordinaires ». «... [E]n vérité l'auteur se propose surtout de faire un voyage autour de lui-même » déclare George Sand dans ses *Lettres d'un voyageur* (1837) où elle insiste surtout sur l'exploration du moi. Dans le *Voyage autour de ma chambre* (1794), Xavier de Maistre avait déjà déclaré que c'est le talent d'un écrivain et pas la réalité de l'espace qui explique le succès du récit, pour lui c'est l'expression artistique qui compte le plus<sup>83</sup>.

En fait, l'auteur du XIXe siècle ne fait plus la description exacte des distances lointaines parcourues et des espaces visités, désormais il les remplace par son art, c'est-à-dire, par un « tableau virtuel » de ce qu'il a observé<sup>84</sup>. Le récit de voyage acquiert ainsi un véritable statut littéraire sans toutefois perdre complètement le caractère encyclopédique que l'on trouve dans le récit de voyage des siècles précédents. A l'époque romantique, c'est le voyageur et ses impressions qui occupent désormais la place centrale et le récit de voyage sous toutes ses formes, évolue vers un genre littéraire plus psychologique et esthétique<sup>85</sup>.

#### **2.4 « Les Délices de la Hollande ». <sup>86</sup> Les sources d'information sur les Pays-Bas.**

« Ayez lu tout ce qu'on aura publié d'intéressant sur le peuple qui vous visiterez. Plus vous saurez, plus vous aurez à vérifier, plus vos résultats seront justes » écrivait Diderot dans son « Préliminaire » au *Voyage de Hollande* (1774). Avant d'entreprendre leur « Grand Tour » les jeunes gens sont incités par leurs gouverneurs à bien se préparer à leur voyage par la lecture des ouvrages sur les pays qu'ils vont visiter. Cela s'applique aussi aux autres

---

<sup>82</sup> Par exemple des figures de style tels que le paradoxe et l'oxymore : Venayre, *Panorama*, p. 473 ; Le Huenen, *art. cit.*, p. 53.

<sup>83</sup> Venayre, *Panorama*, pp. 471-473.

<sup>84</sup> Le Huenen, *art. cit.*, pp. 55-56 ; Y. le Scanff, Les « *Lettres d'un voyageur* » de George Sand. Une poétique romantique du paysage, *Recherches & Travaux*, 70 | 2007, p. 167-168 [En ligne].

<sup>85</sup> Wolfzettel, *Le discours du voyageur*, pp. 231-232.

<sup>86</sup> Titre de la description géographique de Parival sur les Provinces-Unies (1651) qui connaît 15 éditions parues entre 1651 et 1728. Dans son récit *En Hollande, lettres à un ami*, Du Camp note que « C'est l'aimable et pompeux Parival qui me servait encore de guide [...] qui a une jolie reliure en marocain rouge », pp. 29, 30, 105. Autres renvois à Parival : pp. 77, 81, 83; J.-N. de Parival, *Les délices de la Hollande*, Leiden, Charles Gerstsecoren, 1660 [en ligne].

voyageurs du XVIIIe siècle qui trouvent une abondance de sources d'information disponibles sur la Hollande : encyclopédies, relations de voyage, guides, ouvrages historiques et géographiques. Le répertoire *La Bibliothèque universelle des voyages* (1808) de G. Boucher de La Richarderie regroupe environ 78 ouvrages sur les Pays-Bas de 1576 jusqu'à 1803 sous le titre *Description des Pays-Bas et des Provinces Unies, Voyages faits dans ces pays*. Selon Baudelot de Dairval dans *De l'utilité des voyages* (1686), les sources fournissent beaucoup de connaissances sur le pays à visiter et en même temps stimulent l'esprit d'observation. Dans son exposé, *De l'utilité des voyages relativement aux sciences et aux mœurs* (1762), Gros de Besplas, recommande aux voyageurs les lectures préliminaires pour éviter deux dangers, l'ignorance et les préjugés sur les autochtones. Les voyageurs sont bien au courant des guides publiés qui leur servent de sources d'inspiration et d'information. Par suite, ils ne rapportent pas seulement leurs propres expériences, mais ils empruntent largement aux guides et récits de voyage précédemment publiés pour compléter leur propre récit en y incluant souvent les fautes et platitudes sur les pays visités et leurs habitants<sup>87</sup>. Ainsi Diderot se contredit dans *Le Voyage en Hollande* et de temps en temps le texte ne semble pas tout à fait achevé. De plus, on lit un récit hâtif et décousu avec des paragraphes empruntés à d'autres voyageurs<sup>88</sup>. Des anecdotes parfois très anciennes sont reprises d'un siècle à l'autre, par exemple celle de la nymphe (sirène) marine, trouvée dans le Lac de Purmerend, image dangereuse de la navigation maritime ainsi qu'un objet de plaisir pour les marins. Ce conte populaire montre également que le goût du merveilleux, l'un des éléments du récit de voyage, persiste dans bon nombre de récits<sup>89</sup>. Le plus souvent les voyageurs recopient ces anecdotes anciennes plutôt pour dramatiser et embellir leur récit de voyage, ils n'ont pas du tout l'intention de les présenter comme des histoires originales<sup>90</sup>.

Au XIXe siècle, la littérature qui invite au voyage paraît dans des revues spécialisées telles que *Le Tour du Monde* (paru entre 1860-1914) et *le Moniteur Universel* (paru entre 1789-1901). Les voyageurs combinent cette lecture informative avec les renseignements pratiques dans les nombreux guides de voyages contemporains, comme dans le *Guide du voyageur en Hollande*, par

---

<sup>87</sup> Zweder von Martels (éd.), *op.cit.*, p. xii ; R.M. Dekker, « Nederlandse Reisverslagen van de 16<sup>e</sup> tot begin 19<sup>e</sup> eeuw » *Opossum, Tijdschrift voor Historische en Kunstwetenschappen* 4 (1994), p. 1 [en ligne]. ; Van Strien-Chardonneau, « *Le Voyage de Hollande* », p. 109.

<sup>88</sup> Andringa, *op.cit.*, p. 8 ; Paul Pelckmans, « 'Le Voyage en Hollande' de Diderot », pp. 297- 298 [en ligne]. ; Van Strien-Chardonneau, « Introduction » dans : Diderot, *Œuvres Complètes*, pp. 5-6 .

<sup>89</sup> Entre autres dans *La Néerlande et la vie hollandaise* (1859) d'Alphonse d'Esquiros, cité par Andringa, *op.cit.*, pp. 233-234.

<sup>90</sup> Van Strien-Chardonneau, « *Le Voyage de Hollande* », p. 114.

Richard (1844)<sup>91</sup>, ou s'inspirent des récits de précédents voyageurs tels que De Cloet, *Voyage pittoresque dans le Royaume des Pays-Bas* (1825) ; P.M.M. Lepeintre, *Quatre Mois dans les Pays-Bas. Voyage épisodique et critique dans la Belgique et la Hollande* (1829) ou Xavier Marmier, *Lettres sur la Hollande*, Paris (1841) etc. Tout comme les voyageurs des siècles précédents, les auteurs voyageurs contemporains empruntent eux-aussi leurs informations et anecdotes, souvent vieilles, à des guides de voyage. Maxime du Camp cite volontiers, une légende de Parival qui raconte l'accouchement de Mathilde, fille du comte Florent et de l'abbesse Marguerite, de 365 enfants dans la monastère des religieuses au village « Losdun »<sup>92</sup>. Andringa parle de « la 'fossilisation' de l'imaginaire des Pays-Bas, car l'image que donnent les guides sur la Hollande n'évolue que peu ou pas à cause de la forte concurrence qui porte sur le prix, la maniabilité et la mise à jour des guides ; de plus il est trop coûteux de se renouveler<sup>93</sup>. En revanche les informations pratiques sont régulièrement mises à jour pour répondre aux exigences des voyageurs. Après tout le guide de voyage est toujours considéré comme une aide compétente avec des informations pratiques sur le pays et il dicte pour ainsi dire les lieux à visiter et à voir.

En dehors des guides on pouvait quelquefois trouver des informations pratiques dans les relations de voyage elles-mêmes. Ainsi Maxime Du Camp reprend les catalogues des grands musées de La Haye, Amsterdam et Rotterdam dans son récit *En Hollande, lettres à un ami*, et y ajoute ses commentaires. En effet, les tableaux du Siècle d'or sont une source d'incitation au voyage et ils constituent aussi, à côté des sources écrites traditionnelles, un médium important dans la perception des paysages. Pour citer Victor Fournel : « La peinture hollandaise [...] est l'image même, le vivant miroir du pays »<sup>94</sup>. Cette image de la Hollande restituée par le truchement des tableaux du Siècle d'Or, peut-on la retrouver dans les récits de nos deux auteurs voyageurs ? On y reviendra plus en détail dans le chapitre 4.

---

<sup>91</sup> Ou encore dans A.J. Du Pays, *Belgique et Hollande* ; Guides Diamant, coll. des Guides Joanne ; les Guides Chaix, *Nouveau guide en Belgique et en Hollande* ; J.M.V. Audin, *Guide du voyageur en Hollande*, coll. Des Guides Richard.

<sup>92</sup> Loosduinen, village près de La Haye : Du Camp, *op.cit.*, pp. 81-82 ; Parival, *op.cit.*, p. 114.

<sup>93</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 85-87, 94-97.

<sup>94</sup> V. Fournel, *Voyage hors de ma chambre*, Paris, Charpentier, 1878, où le dernier chapitre s'appelle « La Hollande artistique » et dont Fournel parle de la peinture hollandaise, p. 329 [en ligne].

### **Chapitre 3. Louise Colet et Maxime du Camp en Hollande. Les voyages respectifs de 1857**

Dans la période où Louise Colet et Maxime du Camp entreprennent leur voyage en Hollande, ils se connaissent depuis dix ans. Tous les deux faisaient partie du cercle de Flaubert, l'une comme son amante, l'autre comme son ami intime. Maxime et Louise sont d'abord amis, même des alliés<sup>95</sup>, mais après la première rupture entre Louise Colet et Flaubert (1846-1847)<sup>96</sup>, leur relation se détériore. Maxime du Camp a 37 ans lorsqu'il entreprend son voyage en Hollande en février 1857. C'est un voyageur expérimenté et un écrivain et photographe talentueux. Quand Louise Colet part pour la Hollande, début septembre 1857, elle a 47 ans, elle est déjà une écrivaine et journaliste réputée. Leurs deux récits de voyage paraissent d'abord en feuilleton en 1857, ensuite sous forme de livre en 1859.

Dans la première partie de ce chapitre on esquissera d'abord brièvement la biographie des deux romanciers et leur carrière en tant que voyageur et écrivain(e). Ensuite on donne un aperçu global de leurs voyages respectifs et de leur déroulement concret. La seconde partie traitera des récits de voyage : on abordera les conditions de leur publication et leur aspect formel ; on présentera globalement les sujets traités.

#### **3.1. Louise Colet**

##### **3.1.a « J'aime la Hollande... »<sup>97</sup>. Louise Colet auteure reconnue et méprisée**

Lorsqu'on parle de Louise Colet, Flaubert n'est jamais loin. On la connaît principalement comme sa muse, et surtout par leur relation orageuse (1846 à 1855). Pourtant Louise fut aussi journaliste, romancière, historienne et poétesse renommée. De plus elle a entretenu une correspondance avec Flaubert<sup>98</sup>, qui n'était pas seulement un échange amoureux, mais un échange de vues surtout littéraire. Ils y partagent leurs idées sur la poésie, la littérature et le rôle de l'écrivain, et Flaubert lui parle en détail de la rédaction de *Madame Bovary*. Néanmoins, ils s'opposent vivement dans leurs lettres ; pour Flaubert le style est le plus important, seuls le Beau et l'Art comptent. Selon

---

<sup>95</sup> G. de Senneville, *Maxime du Camp Un spectateur engagé du XIXe siècle*, Paris, Stock, 1996, p. 79.

<sup>96</sup> *Dictionnaire Gustave Flaubert*, Paris, Classiques Garnier, 2017, Entrée « Louise Colet », p. 271-273 [en ligne].

<sup>97</sup> Louise Colet, *Promenade en Hollande*, Paris, Hachette, 1859, p. 215 [en ligne].

<sup>98</sup> J. Lecarme, « Louise Colet rabaissée par Flaubert et par les flaubertistes » dans : H. Maurel-Indart, (dir.), *Femmes artistes et écrivaines dans l'ombre des grands hommes*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 88.

Gardes-Tamine les deux amants n'avaient pas seulement une idée toute différente de l'amour, mais aussi de la littérature<sup>99</sup>.

Louise Colet-Révoil est née à Aix-en-Provence le 15 août 1810 dans une famille de notables. Dès son plus jeune âge elle a des ambitions littéraires et fréquente à Nîmes le salon de Julie Candeille qui reconnaît son talent<sup>100</sup>. Après son mariage en 1835 avec Hippolyte Colet, nommé professeur au Conservatoire national, ils partent pour Paris, où Louise espère trouver le succès littéraire. Bien vite elle fréquente les salons les plus en vogue comme ceux de Nodier et de Mme Récamier. Elle publie son premier recueil *Fleurs du Midi* en 1836 et reçoit une pension de l'Etat. Elle côtoie des grands noms littéraires, politiques et artistes influents de l'époque tels que Bouilhet, Béranger, Leconte de Lisle, Victor Hugo et le peintre Courbet. Elle rencontre le jeune et encore inconnu Flaubert, de dix ans son cadet, mais aussi Vigny, Musset, Champfleury et Victor Cousin qui deviennent également ses amants. En 1849 elle tient son propre salon rue de Sèvres, fréquenté par le monde littéraire, artistique et politique de son époque notamment Baudelaire, Gautier, Dumas, Sue et le sculpteur Pradier ainsi que Hugo et Louis Blanc, sympathisants socialistes et libéraux. Louise Colet remporte quatre fois le prix de l'Académie française : en 1839 pour *Le Musée de Versailles*, en 1843 pour *Le Monument de Molière*, en 1852 avec *La Colonie de Mettray* et, en 1854, pour *L'Acropole d'Athènes*<sup>101</sup>. Louise est alors une femme de lettres reconnue qui s'essaie à tous les genres : poésies, (*Fleurs du Midi*, 1836) ; romans, (*Une histoire de soldat*, 1856 et *Lui* 1859) ; (*Contes et nouvelles pour l'adolescence*, 1862) et théâtre (*L'Institutrice*, 1852). Mais son travail et sa personnalité n'échappent pas à de sévères critiques, surtout à propos de son écrasante subjectivité, de sa plume trop sentimentale, mais aussi de sa personnalité exubérante<sup>102</sup>. Dans certains cas, ces critiques sont certainement légitimes, mais cela ne s'applique pas à l'ensemble de son œuvre. Les critiques proviennent le plus souvent d'auteurs misogynes tels que Maxime du Camp et Jules Barbey d'Aurevilly, qui tracent d'elle un portrait « au vitriol » dans respectivement les *Souvenirs littéraires* et les *Bas-Bleus*<sup>103</sup>. Ou enfin le

---

<sup>99</sup> J. Gardes-Tamine, « Louise Colet la méprisée », *RELIEF* 10 (2), 2016, pp. 20-21 [en ligne].

<sup>100</sup> Amélie-Julie Candeille (1767-1834), musicienne, actrice, auteure dramatique et romancière française ; Fr. du Plessix Gray, *Rage & Fire. A life of Louise Colet pioneer feminist literary star, Flaubert's muse*, New York/London, Simon & Schuster, 1994, pp. 36-37.

<sup>101</sup> « Louise Colet », dans : *Dictionnaire Flaubert*, pp. 270-273.

<sup>102</sup> Gardes-Tamine, « Louise Colet la méprisée », 19-21 ; Van Strien-Chardonneau, « Louise Colet, *Promenade* », p. 2.

<sup>103</sup> Van Strien-Chardonneau, « Louise Colet, *Promenade* », p. 2.

critique Sainte-Beuve qui dit d'elle dans la *Revue Suisse* en 1843 : « Sa poésie a un assez beau busc, ou buste si vous voulez »<sup>104</sup>.

Divorcée d'Hippolyte Colet en 1851, dotée d'un esprit d'indépendance caractéristique, Louise gagne sa vie en tant que journaliste et elle publie de nombreux articles dans des journaux et revues. Elle se voue surtout aux articles de mode dans les *Modes Parisiennes*, le *Monde illustré* et la *Revue de la Mode* et plus tard aux reportages politiques et historiques pour le *Siècle*. Ainsi elle part pour l'Égypte pour faire un reportage sur l'inauguration du canal de Suez (novembre 1869). Auparavant elle avait déjà écrit des récits de ses voyages en Angleterre, en Belgique et aux Pays-Bas (1857), en Italie (1862-1864), dans les Pyrénées (1866), et en Orient (1869). Louise Colet meurt le 8 mars 1876 à Paris et est inhumée à Verneuil-sur-Avre en Normandie, domicile de sa fille Henriette<sup>105</sup>. Au cours de sa vie Louise Colet a produit une œuvre abondante et variée qui pourtant est tombée dans l'oubli mais mérite d'être redécouverte<sup>106</sup>.

### **3.1.b « J'avais affaire [...] en Hollande pour un travail littéraire »<sup>107</sup>. Le voyage concret**

#### 1. Motivations

En 1857 Louise Colet est en proie à des problèmes de santé<sup>108</sup> et des soucis d'argent, de plus la parution de *Madame Bovary* dans la *Revue de Paris* en décembre 1856, la blesse car cela lui rappelle sa rupture avec Flaubert (1855), ainsi que la rupture avec Alfred de Vigny en 1857. De plus Musset, son ancien amant et Béranger le plus fidèle de ses amis, meurent cette même année. Début septembre 1857<sup>109</sup>, Louise part pour la Belgique et la Hollande « cherchant au bout du monde un havre de paix et de liberté »<sup>110</sup>. Puis elle écrit le 16 septembre, depuis Paris, à Hugo : « J'avais affaire en Belgique [à Bruxelles] pour des réimpressions d'ouvrages et en Hollande pour un travail littéraire »<sup>111</sup>, ce qui indique que Louise fait ce voyage sans doute pour des

---

<sup>104</sup> Gardes-Tamine, « Louise Colet la méprisée », p. 19 ; J. F. Jackson, *Louise Colet et ses amis littéraires*, Yale University Press, 1937, pp. 70-80.

<sup>105</sup> Pour les informations biographiques : « Louise Colet », *Dictionnaire Flaubert*, pp. 270-273 [en ligne]. ; F. du Plessix Gray, *Rage and Fire. A life of Louise Colet, pioneer feminist, literary star, Flaubert's muse*, New York, Simon & Schuster, 1994 .

<sup>106</sup> Outre ses correspondances (avec Flaubert, Louis Bouilhet, De Vigny e.a.), sa bibliographie comprend plus de 50 œuvres, voir A.A. Stampaccia, *Lettres inédites de Louise Colet à Honoré Clair 1839-1871*, Clermont Ferrand, Université Blaise Pascal, 1999, pp. 321-323.

<sup>107</sup> Jackson, *op.cit.*, p. 244.

<sup>108</sup> J.-P. Clébert, *Louise Colet ou la muse*, Paris, Presses de la Renaissance, 1986, p. 305.

<sup>109</sup> La date exacte est inconnue, au début de sa relation Louise Colet écrit qu'elle est à Bruxelles « C'est par une radieuse journée du commencement de septembre [...] ce début de voyage m'inspire... », Colet, *op.cit.*, p. 3.

<sup>110</sup> J.-P. Clébert, *op.cit.*, p. 305.

<sup>111</sup> « Victor Hugo et Louise Colet, lettres inédites », *La Revue de France*, vol. VI, nr. 10, 15 mai 1926, p. 427 [en ligne]. ; Jackson, *op.cit.*, pp. 243-244.



raisons financières. Louise voyage seule ce qui n'est pas si courant pour une femme à l'époque à part des séjours de santé dans les villes d'eau. Par ailleurs, cette lettre à Hugo révèle également que son séjour fut de courte durée, approximativement quinze jours.

## 2. Trajet et moyens de transport

La plus grande partie du voyage Louise se déplace en train. Au cours du XIXe siècle le développement de l'industrialisation provoque la modernisation de l'infrastructure entre autres l'extension des réseaux ferroviaires et l'apparition du train à vapeur. Par conséquent plus de voyageurs français, qui admirent le confort et la vitesse du train, entreprennent ainsi le voyage aux Pays-Bas bien qu'ils trouvent le trajet monotone.

Sur les traces des voyageurs français d'Ancien Régime, Louise Colet effectue en grande partie le même trajet indiqué dans les guides de voyage disponibles<sup>112</sup> qui, dans le courant du XIXe siècle, deviennent de plus en plus pratiques à consulter et à emporter. Le trajet est à peu de choses près celui des voyageurs de l'Ancien Régime à l'exception de la Rhénanie. De plus les déplacements sont beaucoup plus rapides que ceux faits par le coche d'eau ou les chaises de poste, diligences etc.

Début 1857, Louise Colet part de Paris à Bruxelles en chemin de fer, ligne ouverte depuis 1846<sup>113</sup>. Elle ne s'arrête pas à Bruxelles, car « ... à quoi bon visiter [...] cette petite capitale qui imite Londres et Paris » (*Promenade*, p. 3). Là elle change pour la ligne Malines [Mechelen] – Anvers, ligne inaugurée entre 1835-1836<sup>114</sup>. Le lendemain elle prend le train et passe la frontière néerlandobelge indiquée seulement par la présence des douaniers. Le train la conduit via Roosendaal à Moerdyck, ligne rendue accessible en 1854<sup>115</sup>. Dans son journal Louise note qu'elle arrive en train au bord de la Meuse, mais ne mentionne pas le Moerdyck dont la traversée impressionnait tant les voyageurs du siècle précédent. C'est là qu'un grand paquebot, avec « le confort des *steamers* anglais » (*ibid.*, p. 19), attend les voyageurs qui débarquent à Rotterdam où Louise passe sa première nuit en Hollande.

---

<sup>112</sup> Tels que les Guides Chaix, p.e. *Nouveau guide en Belgique et en Hollande* ; Guides Reichart (en traduction française) : *Le Voyageur en Allemagne et en Suisse, en Hollande et en Belgique* (en 1859, ce guide en est à sa 18e édition) ; Guides Joanne (rédigés pour la plupart par A.-J. Du Pays) : p.ex. *Itinéraire descriptif, historique et artistique de la Hollande* ; Guides Conty (collection des Guides circulaires) : p.ex. *Quinze jours en Belgique, Hollande et Prusse rhénane*. Pour une liste plus complète : Andringa *op.cit.*, pp. 79-80.

<sup>113</sup> Par le chemin de fer du Nord: *La Presse*, Paris, 10<sup>e</sup> année, no. 36, 16 juin 1846 [en ligne].

<sup>114</sup> L. Gillieaux, *Les chemins de fer belges, hier, aujourd'hui, demain*, Tielt, Lannoo, 2017, pp. 8, 12-15 [en ligne].

<sup>115</sup> *L'Indépendance Belge* du 28 juin 1854 [en ligne]. ; La Société anonyme des Chemins de Fer d'Anvers à Rotterdam ouvre cette ligne en 1854.

Aux Pays-Bas Louise fait la plus grande partie de son voyage en train car le réseau ferré est déjà bien développé depuis les années quarante du XIXe siècle<sup>116</sup>. Elle voyage par chemin de fer de Rotterdam à La Haye, à Leyde, à Harlem et à Amsterdam. Les grandes villes de la province de Hollande et d'Utrecht constituent le trajet principal de Louise et ces villes ont été reliées par le chemin de fer progressivement mis en place entre 1839 et 1854. Depuis Amsterdam elle fait une excursion sur un bateau à vapeur qui traverse l'Y [l'IJ] pour Sardam [Zaandam]. Louise doit sauter sa visite à Marken à cause du mauvais temps et une mer trop agitée. Depuis Utrecht elle fait une excursion à Zeyest [Zeist] pour visiter la communauté des frères moraves. Elle quitte la Hollande par chemin de fer et via Arnhem elle voyage en Rhénanie où elle visite Cologne et Aix-la-Chapelle<sup>117</sup>. Finalement Louise poursuit son voyage de retour et prend le train d'Aix-la-Chapelle qui l'emmène en Belgique via Verviers (douane)<sup>118</sup> et Pepinster, à Spa, le jour même de la clôture de la saison des eaux (*ibid.*, p. 271). Elle change de train à Namur pour enfin regagner Paris via Compiègne et Pierrefonds. Pendant tout le voyage Louise ne fait pas de remarques ni sur le confort ni sur la propreté du train, sauf sur le wagon « princier, tendu de velours bleu de ciel et à rideaux de soie » (*ibid.*, pp. 248-249) qui l'amène à Cologne.

### 2a. Transports en ville

Dans les grandes villes on pouvait louer une voiture traînée de chevaux avec ou sans cocher auprès des écuries. Louise ne mentionne nulle part si elle loue les voitures ; une seule fois elle note la présence d'un cocher et parle « [d]es rosses qui traînaient » la voiture (*ibid.*, p. 28). En ville, Louise se sert d'un large éventail de voitures : une vigilante, une calèche, le coupé anglais du docteur A.J. à Rotterdam et la calèche anglaise<sup>119</sup> du professeur à Leyde. Elle fait également des excursions à pied. Elle s'étonne du nom de vigilante qu'on donne aux voitures belges et hollandaises. Selon elle, ces voitures sont toutes sur le modèle des vieux fiacres parisiens : « Le nom [vigilante] est hyperbole de la chose, car jamais je n'ai usé de véhicules d'une plus irritante lenteur... » (*ibid.*, pp. 4-5).

---

<sup>116</sup> Pour les informations sur les réseaux ferroviaires: A.J. Veenendaal, *Spoorwegen in Nederland van 1834 tot nu*, Amsterdam, Boom, 2004 ; Voir la carte ferroviaire des Pays-Bas (1860) à l'Annexe de ce mémoire, p. 121.

<sup>117</sup> Ligne accessible depuis 1841: Veenendaal, *op.cit.*, p. 17.

<sup>118</sup> La ligne Aix-la-Chapelle à la frontière belge Herbesthal (direction Verviers) relié au réseau en 1843 : Veenendaal, *op.cit.*, p. 17.

<sup>119</sup> Respectivement une voiture pour quatre personnes ; une voiture mi-ouverte à deux ou quatre personnes ; une voiture privée à deux personnes ; une voiture, à deux personnes et à deux roues. Pour les informations sur les voitures : J. Jobé, « Koetsen en Karossen », Haarlem, De Haan, 1977 ; <https://www.stalhouderijdezadelhoff.nl/caleche.html>

### 3. Hébergement et repas

Bien que Louise note au début de son journal : « Je refuse un livret et un guide : j'aime à aller à l'aventure et à trouver moi-même le but de mon admiration » (*ibid.*, p. 5), elle a dû consulter des guides de l'époque. Les guides donnent, à côté des centres d'intérêt à visiter, des informations pratiques sur l'itinéraire, les hôtels, auberges et restaurants. Ces informations sont fréquemment accompagnées des recommandations plus ou moins objectives. Souvent les établissements payent pour figurer dans les guides dans le but d'attirer plus de clients<sup>120</sup>. Voici la liste des auberges et hôtels fréquentés par Louise Colet :

Anvers	1 nuit	nom inconnu	--
Rotterdam	1 nuit	nom inconnu	hôtel propre, bruyant
La Haye	2 nuits	de L'Europe	hôtel de luxe renommé
Leyde	2 nuits	de Lion	hôtel simple, bruyant
Haarlem	--		
Amsterdam	4/5 nuits	de l'Etoile	hôtel malpropre et bruyant
Utrecht	3 nuits	Château d'Anvers	hôtel propre et confortable
Cologne	1 nuit	de L'Europe	hôtel/auberge
Aix-la-Chapelle	1 nuit	nom inconnu	--
Spa	1 nuit	Britannique	hôtel touristique

Louise prend le plus souvent ses repas dans les hôtels et auberges où elle séjourne. A Leyde elle mange à l'hôtel de Lion, où le maître de l'hôtel parle français et où les clients sont le plus souvent des étudiants bruyants. A Utrecht elle dîne dans l'hôtel Château d'Anvers, elle est placée à la table d'hôtes et là seulement elle trouve le repas « un spécimen [...] satisfaisant de la cuisine hollandaise » (*ibid.*, p. 242). De plus elle a la chance de dîner dans un restaurant français à Amsterdam (*ibid.*, p. 206). A l'époque la cuisine hollandaise n'a pas bonne réputation, c'est la raison pour laquelle Louise préfère les repas chez des connaissances hollandaises qu'elle rencontre et qui l'invitent. A Rotterdam elle est invitée au déjeuner à l'anglaise (côtelettes et œufs frais) chez le docteur A.J. (*ibid.*, p. 38). Au *Plantage*, le docteur et Louise sont invités à un dîner hollandais (compotes, sucreries, viande, volailles, raisins, ananas et figues) chez Rosée et Marguerite, amies du docteur (*ibid.*, p. 59). Mais c'est surtout la qualité de l'eau dont elle se plaint : ainsi à La Haye, on lui sert à l'hôtel de l'Europe une eau verdâtre dans une carafe de cristal et dont elle se demande « si l'on y infusait des grenouilles » (*ibid.*, pp. 236-237).

---

<sup>120</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 77-79.

#### 4. Les personnes rencontrées, les sites et distractions

Bien que le séjour de Louise Colet soit assez court, elle profite au maximum de son voyage et entretient des relations personnelles souvent grâce aux personnes qui s'offrent comme guide. Ces guides improvisés l'accompagnent dans ses pérégrinations et lui suggèrent également les sites et curiosités dignes d'être visités et qui de plus la mettent en contact avec des Hollandais intéressants et érudits. Par ailleurs Louise a des lettres de recommandation qui lui servent d'introduction auprès des personnes importantes, un des éléments du voyage d'éducation qui se trouve déjà dans les Arts de voyager du XVI<sup>e</sup> siècle.

*Guides* : Au nombre de ces guides se trouve le docteur A.J. de Rotterdam, pour qui elle a une lettre de recommandation du fait de sa santé fragile. Il ne lui sert pas seulement de médecin, mais aussi de guide et c'est lui qui présente Louise à ses amies Rosée et Marguerite. Un ami du docteur A.J., professeur à l'université, sera son guide à Leyde. Enfin A.J. a recommandé son confrère, le docteur H., pour guider Louise à travers Amsterdam et Zaandam.

*Savants* : Dans les guides imprimés des siècles précédents, la fréquentation des savants et les visites de bibliothèques et de cabinets est vivement recommandée et Louise Colet s'inscrit dans cette tradition. En tant qu'écrivaine, Louise s'intéresse aux bibliothèques et archives hollandaises. Elle rencontre M. Holtrop savant-bibliothécaire de La Haye<sup>121</sup> qui lui montre les documents précieux et lui remet une lettre de recommandation pour le secrétaire de la reine afin qu'elle puisse visiter le Palais du Bois. A Amsterdam elle fait la connaissance de l'archiviste de la bibliothèque d'Amsterdam, M. Scheltema un « vrai type de l'érudit du Nord » (*ibid.*, p. 208)<sup>122</sup>. Enfin à Utrecht, c'est M. Ader, sous-bibliothécaire qui lui donne une lettre d'introduction pour visiter le cabinet de M. Suermondt<sup>123</sup>, un riche collectionneur d'art, que Louise ne rencontre pas en personne.

*Le monde royal et diplomatique* : Les grands de ce monde sont aussi un objet de curiosité, Louise ne manque pas de leur consacrer quelques remarques dans sa relation : Louise séjourne à l'Hôtel de l'Europe à La Haye et au même moment la grande-duchesse Marie, veuve du duc de Leuchtenberg y réside également. Lors sa visite au Palais du Bois, Louise voit de loin la princesse Marie et sa sœur Olga de Russie avec son mari le prince de Wurtemberg<sup>124</sup>. Souvent les voyageurs français vont d'abord présenter leurs hommages à l'ambassadeur

---

<sup>121</sup> Johannes Willem Holtrop, directeur-bibliothécaire de la Bibliothèque Royale à La Haye 1838-1868.

<sup>122</sup> Dr. P. Scheltema (1812-1844), archiviste des archives de la ville d'Amsterdam depuis 1844.

<sup>123</sup> Y.D.C. Suermondt 1792-1871, ancien directeur de la Monnaie [Rijksmunt] à Utrecht (1818-1838).

<sup>124</sup> La princesse Marie (1819-1876) veuve du prince Maximilien de Beauharnais, duc de Leuchtenberg (1817-1852), fils aîné d'Eugène de Beauharnais. La princesse Olga (1822-1892), sœur de Marie, et son mari le prince de Wurtemberg, frère de la reine. Marie et Olga sont les filles de l'empereur Nicolas I<sup>er</sup> de Russie.

de France. En l'absence de M. le baron d'André<sup>125</sup>, Louise rencontre M. Farsaal, premier secrétaire de l'ambassade de France qui lui donne une lettre de recommandation pour visiter la Bibliothèque royale au *Lange Voorhout*. M. Weckherlin<sup>126</sup>, secrétaire de la reine, lui donne enfin un laissez-passer pour visiter le Palais du Bois. Louise loue la politesse « exquise et brève » des hommes du Nord (*ibid.*, p. 124).

Autant que les voyageurs du XVIIIe siècle, le voyageur du XIXe siècle s'instruit par les observations et les contacts personnels sur le pays et ses habitants. Mais quels sont les centres d'intérêt qui fascinent Louise Colet, à part les contacts, en sa qualité de voyageuse française dans les Pays-Bas du XIXe siècle ?

#### *4a. Les curiosités intellectuelles et les distractions*

Pendant son voyage Louise s'intéresse surtout aux centres intellectuels et culturels qui figurent en bonne place parmi les visites recommandées dans les guides imprimés. Nous en donnons ici un aperçu :

*Universités* : Elle se rend aux universités de Leyde et d'Utrecht où la bibliothèque fait partie d'un corps de bâtiments tels que l'observatoire astronomique, la chambre botanique, le laboratoire de chimie et le cabinet d'histoire naturelle.

*Musées, cabinets privés, collections* : Les premiers musées ouvrent leurs portes au cours du XIXe siècle. Jusque-là on admirait les œuvres d'art dans des cabinets de tableaux privés des collectionneurs aristocrates ou citoyens riches. On visite aussi volontiers les cabinets de curiosités qui contiennent des collections d'objets divers, coquillages, oiseaux exotiques empaillés, médailles etc. Les collections d'art deviennent parfois tellement étendues qu'on a besoin d'un plus grand espace pour mieux les présenter au public. A Anvers et Rotterdam Louise visite les musées, dont le Musée Boijmans<sup>127</sup>. A La Haye, elle se rend au Cabinet de médailles [*Koninklijk Penningkabinet*] faisant partie de la Bibliothèque royale et admire les tableaux du Siècle d'Or au Cabinet royal des peintures *Mauritshuis*<sup>128</sup>. A Leyde elle visite le Musée d'Histoire Naturelle, le moulin natal de Rembrandt et le musée d'égyptologie. Dans la galerie de l'ancien palais de Louis Bonaparte à Haarlem, elle n'apprécie guère les tableaux

---

<sup>125</sup> Ambassadeur de France à La Haye 1851-1859.

<sup>126</sup> Guillaume Charles Albert, baron de Weckherlin (1807-1872), Wurtembergeois, secrétaire de Sophie de Wurtemberg de 1849-1872.

<sup>127</sup> En 1849 ouvre à Rotterdam le Musée *Boijmans* dans *Het Schielandshuis*, renommé Boijmans van Beuningen en 1958.

<sup>128</sup> Aujourd'hui Mauritshuis, musée depuis 1822, dont le nom officiel était Koninklijk Kabinet van Schilderijen Mauritshuis, construit par Jacob van Campen et Pieter Post. La « Maison de Maurits » fut d'abord la résidence du comte Jean-Maurice de Nassau-Siegen (1604-1679).

modernes : « je ne les décrirai point ». A Amsterdam elle se rend au *Rijksmuseum* qui se trouve depuis 1817 au *Trippenhuis*.

*Architecture* : On retrouve dans le journal de Louise également la diffusion du goût nouveau pour les vestiges architecturaux, tels que les remparts et les anciennes portes qui affirment la mémoire glorieuse des origines des villes<sup>129</sup>. Enfin pendant son séjour en Rhénanie, elle visite l'Hôtel de Ville d'Aix-la-Chapelle, fondé en 1353 sur les ruines du palais de Charlemagne (bâti en 780), conformément au goût des romantiques pour le Moyen Age et les ruines qui en sont le symbole.

*Eglises, lieux de cultes* : On retrouve cet engouement pour le Moyen Age lorsque Louise évoque les cathédrales gothiques qu'elle visite à Anvers, Rotterdam, Utrecht, Cologne et Aix-la-Chapelle. Ce ne sont pas seulement des sites architecturaux intéressants, avec leurs vitraux dans tous les coloris et leurs tableaux, mais aussi des lieux qui évoquent l'histoire médiévale. Au chapitre 4.2.2.2. on étudiera plus en détail le thème du Moyen Age, un aspect qui s'inscrit dans le cadre du voyage romantique.

A Harlem elle admire les orgues de St. Bavo, construites en 1758<sup>130</sup> et qui « exécuta la fameuse pastorale de Beethoven » (*ibid.*, p. 182). A Amsterdam, Louise se rend à la Synagogue des juifs portugais, fondée en 1598, mais s'intéresse surtout à la communauté juive. Elle visite ensuite La Vieille Église [*Oude Kerk*] érigée en 1300 et s'arrête à la Nouvelle Église [*Nieuwe Kerk*], construite en 1408 où se trouve le tombeau (construit en 1681) de Michiel de Ruyter. A Utrecht elle fait l'ascension du *Domtoren* pour admirer le paysage. L'ascension des tours fait également partie des centres d'intérêt des voyageurs qui notent souvent le nombre des marches. En même temps Louise nous fournit des informations historiques, un des sujets qu'on doit traiter traditionnellement dans une relation de voyage érudite.

*Palais royaux*: A la Haye, Louise a obtenu la permission de visiter le Palais du Bois, résidence d'été de la reine Sophie<sup>131</sup>. Déjà au 18<sup>e</sup> siècle, ce palais et l'*Oranjezaal* sont recommandés dans les guides de voyage. Louise visite le Palais Noordeinde, la résidence de l'ancienne cour avec ses beaux jardins et à Harlem l'ancien palais du roi Louis Bonaparte<sup>132</sup>, d'abord maison de campagne construite par le banquier Hope<sup>133</sup>. A Amsterdam elle se rend au Palais Royal sur le *Dam*, construit comme l'Hôtel de ville<sup>134</sup>, mais qui devient en 1808 le palais du roi Louis Bonaparte. Le palais abrite également une collection d'art.

---

<sup>129</sup> Sylvain Venayre, *Panorama*, p. 166.

<sup>130</sup> Bâties par le facteur d'orgues Christian Muller (1690-1763).

<sup>131</sup> La reine Sophie de Wurtemberg (1818-1877), épouse de Willem III, roi des Pays-Bas.

<sup>132</sup> *Landhuis Welgelegen*. Le roi Louis Bonaparte change le nom en *Paviljoen Welgelegen* lorsqu'il s'installe à Haarlem en 1808.

<sup>133</sup> Henri Hope (1755-1811), banquier américain et collectionneur d'art.

<sup>134</sup> Le palais a été construit par Jacob van Campen entre 1648-1664.

*Etablissements pénitentiaires et hospitaliers* : A Amsterdam elle rend visite à l'Institut des jeunes aveugles dans le *Vossiusstraat* ensuite à l'hospice des Orphelins trouvés.

*Les Industries et techniques* des Pays-Bas suscitent l'intérêt de Louise : Les moulins, le dessèchement du Lac de Harlem avec ses nouvelles routes, terres cultivées et villages ; puis les grands ports de Rotterdam, d'Amsterdam et celui de Zaandam, réputé pour ses constructions navales et la cabane de Pierre le Grand.

*Jardins, parcs et ménageries* : Louise se promène dans les jardins du palais Noordeinde à la Haye, le Jardin botanique à Leyde, le Bois ou Jardin public à Harlem. A Amsterdam elle va au Jardin zoologique qu'elle honore d'un poème. A Utrecht, Louise se promène dans les Jardins de l'Université, sur les bords du Rhin et fait enfin une promenade au Maliebaan bordé d'un parc et de belles maisons.

*Distractions (théâtre et achats)* : Mais Louise peut aussi se montrer frivole : elle fait des achats dans les boutiques des différentes villes visitées, comme le faisaient les voyageurs du XVIIIe siècle. Le *shopping* devient vraiment un loisir à partir de la seconde moitié du XIXe siècle<sup>135</sup>. A La Haye, elle se rend au bazar Européen, un passage couvert, où on vend des curiosités, broderies et poteries de l'Europe et de l'Orient. Puis Louise fait des « emplettes » en ville (toiles, livres, porcelaines). A Utrecht, Louise s'amuse sur le *Oude Gracht*, qui lui rappelle le *Regentstreet* à Londres, avec ses beaux magasins d'étoffes, de verreries de Bohême, de poteries et une librairie qui vend tous les romans français. Enfin à Cologne et Spa elle achète des souvenirs qui deviennent ainsi l'incarnation d'un lieu visité<sup>136</sup>. A Amsterdam elle va encore à l'Opéra où elle assiste au *Barbier de Séville* de Rossini<sup>137</sup> pour enfin « quitt[er] le théâtre disposée à voir tout en beau dans un pays où les plaisirs de l'esprit et l'admiration remplissaient [s]es heures » (*ibid.*, p. 215).

On peut facilement conclure que le programme de Louise Colet est vraiment surchargé, pourtant elle soupire à la fin : « Que la Meuse ne peut-elle me ramener au début de mon voyage » (*ibid.*, p. 274). La plupart des lieux d'intérêt visités par Louise Colet, s'inscrivent dans la ligne des voyages des siècles précédents, mais elle n'oublie pas la Hollande contemporaine. Elle s'efforce de se comporter en voyageuse érudite, qui s'intéresse aux arts et aux sciences du pays visité. En effet, son intérêt s'étend bien au-delà de celui du touriste mondain de son époque ce que l'on étudiera dans le paragraphe suivant.

---

<sup>135</sup> C. Chevet, « Une histoire des grands magasins », *Sté des Amis de la Bibliothèque Forney*, Paris, 2012, Bulletin no. 193, « Introduction » [en ligne].

<sup>136</sup> Colet, *op.cit.*, pp. 236, 254, 272.

<sup>137</sup> *Opéra buffa* créé en 1816 d'après une comédie de Beaumarchais (1732-1799).

### 3.1.c Louise Colet : *De la Physionomie de la Hollande à Promenade en Hollande*. Le récit de voyage

De retour à Paris, Louise Colet se met à écrire *Physionomie de La Hollande* destinée au quotidien le *Courier du Paris* qui publie le texte en feuilleton du 5 au 15 juillet 1858. Le texte complet, imprimé chez l'imprimeur du quotidien, est annoncé comme prime aux nouveaux abonnés du *Courier*. Enfin le livre, pour lequel Hachette lui avait offert une petite avance, paraît en 1859 dans la série *Bibliothèques de Chemins de fer* sous le titre *Promenade en Hollande*<sup>138</sup>.

Toutefois Louise Colet ainsi que d'autres voyageuses bien connues à leur époque sont actuellement presque oubliées du public, on ne les retrouve guère dans les manuels de littérature et peu de leurs textes ont été publiés car peu de femmes avaient accès aux cercles littéraires de l'époque fortement dominés par les hommes<sup>139</sup>.

#### a. La pluralité du texte et des voix

On vient de constater que le titre *Physionomie de la Hollande*, paru en 1858 dans le *Courier*, a évolué à *Promenade en Hollande* chez Hachette en 1859. Pourquoi ce glissement d'un titre à un autre ? *Physionomie* et *promenade* réfèrent à deux modalités différentes que l'on peut retrouver d'ailleurs dans un même récit : *physionomie* désigne plutôt les traits distinctifs d'un pays, c'est à dire en quoi la Hollande diffère-t-elle de la France. La *physionomie*, en fait l'exposé documentaire d'un pays, fait partie des sujets traditionnels d'un récit de voyage tels que la description du pays, son histoire, ses mentalités, sa religion, ses coutumes etc. La *Promenade* par contre met au centre du récit l'activité physique du voyageur et non pas le pays que l'on visite<sup>140</sup>. L'écrivain-voyageur emprunte des itinéraires à l'improviste, le but de sa *Promenade* est le moi et le monde :

---

<sup>138</sup> Van Strien-Chardonneau, « Louise Colet, *Promenade* », pp. 3-4.

<sup>139</sup> Sans doute d'autres femmes ont laissé un récit de leur voyage en Hollande comme Mme Léonie d'Aunet, qui accompagne son mari au Spitzberg en 1845. Elle débute son récit, *Voyage d'une femme au Spitzberg* (1854) de son périple en Hollande. Ou bien encore la reine d'Hollande Hortense de Beauharnais qui laisse des mémoires de son séjour aux Pays-Bas de 1806-1810 (1927), ensuite la baronne de Montaran en 1852, Mme de Faria en 1857, la marquise de Laubespain en 1891 et Marie Rattazzi en 1899 qui visitent toutes les Pays-Bas et laissent un récit. Cependant les femmes restent minoritaires. Pour plus d'informations sur les voyageuses : A. Chevalier, *Les voyageuses au XIXe siècle*, Tours, Alfred Mame et Fils, 1889 [en ligne]. ; B. Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1996.

<sup>140</sup> Van Strien-Chardonneau, « Louise Colet, *Promenade* », p. 4.



A pied ! On s'appartient, on est libre on est joyeux [...]. On va et on rêve devant soi. La marche berce la rêverie ; la rêverie voile la fatigue. La beauté du paysage cache la longueur du chemin. On ne voyage pas, on erre ...<sup>141</sup>.

Selon Antoine, la Promenade est un « art de voyager » une manière d'être au monde, d'en jouir et de le voir » et le dialogue, l'entretien ou la conversation sont associés à la Promenade<sup>142</sup>. Louise Colet se sert des deux modalités, d'un côté la subjectivité, l'aventure et la distraction de la promenade, de l'autre, elle fait une relation détaillée de son voyage, c'est à dire elle décrit la « physionomie » de la Hollande. Bien que Louise prétende qu'elle « refuse un livret et un guide car : [elle] aime à aller à l'aventure et à trouver [s]oi-même le but de [s]on admiration », elle emprunte tout de même largement à la « matière » de Hollande notamment dans les nombreux guides et récits parus sur la Hollande<sup>143</sup>.

Louise Colet présente son récit de voyage en six chapitres organisés autour d'une structure spatio-temporelle. Le titre de chaque chapitre nous présente l'itinéraire ainsi que les villes et sites visités qui sont traités plus en détail dans le texte du chapitre. Elle n'a pas tenu un journal au jour le jour et ne donne pas de dates précises, mais elle a certainement pris des notes le soir à son hôtel<sup>144</sup>. C'est seulement au retour à Paris qu'elle rédige son récit de voyage. Le déroulement du temps est plus ou moins indiqué par des circonstanciels de temps tels que : « je devais partir le lendemain matin pour Harlem » (*Promenade*, p. 77), « le jour suivant » (*ibid.*, p. 244), « le lendemain à midi » (*ibid.*, p. 237), « encore un jour et mon excursion en Hollande sera terminée » (*ibid.*, p. 248)<sup>145</sup>, qui permettent de reconstituer un séjour de plus au moins 15 jours en Hollande. Tout comme les dates et l'itinéraire, les moyens de transports sont indiqués ici et là dans le texte.

Souvent le récit prend le ton d'un reportage lorsque Louise consacre une attention particulière aux intérieurs hollandais dont l'ameublement et la décoration sont décrits en détail. Cela vaut également pour la description précise des toilettes des femmes, qui révèle qu'elle est journaliste de mode. D'autre part, Louise montre son intérêt pour l'histoire et fait entendre plusieurs voix du passé telle qu'une lettre inédite de 1583 d'un bourgeois / soldat sur le

---

<sup>141</sup> V. Hugo, *Œuvres Complètes*, Tome 1, *Le Rhin lettres à un ami*, Paris, Nelson éditeurs, (s.d.) lettre XX, pp. 259-260 [en ligne].

<sup>142</sup> Ph. Antoine, « Une rhétorique de la spontanéité: le cas de la Promenade » dans : *Voyager en France au temps du Romantisme, poétique, esthétique, idéologie*, textes réunis et présentés par A. Guyot et Ch. Massol, Grenoble, ELLUG Université Stendhal 2003, pp. 131-133.

<sup>143</sup> Van Strien-Chardonneau, « Louise Colet, *Promenade* » p. 4.

<sup>144</sup> Colet, *op.cit.*, p. 206.

<sup>145</sup> Les citations proviennent de *Promenade en Hollande*, les pages sont indiquées entre crochets.

siège d'Anvers ou un document inédit avec des informations sur les habitants de la région d'Alkmaar, ou quelques pages sur l'île de Marken du journal de voyage d'une de ses amies<sup>146</sup>. On reviendra encore sur ce thème au chapitre 4.2.2.2a.

De temps en temps, elle fait entendre sa propre voix, par exemple lorsqu'aux environs de Rotterdam, elle aperçoit une fille par la fenêtre du train, qui lui inspire un titre de roman : *Un drame dans un moulin à vent*<sup>147</sup> qui illustre aussi sa position d'auteure au travail. Louise Colet se présente avant tout comme femme de lettres, elle décrit non seulement l'histoire de son voyage mais elle y insère également deux historiettes sentimentales qui nous parviennent par les voix des deux docteurs qu'elle fréquente à Rotterdam et à Leyde et pour maintenir le suspense, elle interrompt même plusieurs fois son récit. Ces histoires font penser aux contes sentimentaux et tragiques dans les « *keepsakes* » français que Louise a publiés entre 1835-1848 et dont la thématique, la position défavorisée des femmes, se retrouve dans ses romans *Mme du Châtelet* (1854), *La Servante* (1854) et *Une histoire de soldat* (1856)<sup>148</sup>. De plus par le biais de ces historiettes, Louise avertit indirectement les lecteurs qu'un voyageur pressé, qui parcourt trop vite le pays et qui n'écoute guère les habitants, passe à côté des particularités ainsi que de la vie intime des Hollandais<sup>149</sup>. Ensuite elle entremêle dans son texte ses poésies, des vers composés en fonction de ses rencontres et les choses observées pendant son voyage tel que sur le Bois de La Haye, le jardin zoologique d'Amsterdam, l'Institut des aveugles, une promenade sur le Maliebaan à Utrecht, une vieille femme qu'elle voit depuis la fenêtre du train et enfin un poème sur Charles Quint et sa belle maitresse Barbe Blumberg. Une tradition littéraire que l'on retrouve déjà au XVIIIe siècle chez Madame du Boccage dans ses *lettres sur l'Angleterre* (1762)<sup>150</sup>. A l'instar de Mme du Boccage, Louise Colet veut donner une certaine image d'elle-même, elle veut s'affirmer avant tout en tant que poétesse et écrivaine et elle ne manque pas de souligner sa réputation littéraire. Avidement de reconnaissance, Louise offre au secrétaire de la reine ses poèmes couronnés par l'Académie française. Dans les derniers vers du poème

---

<sup>146</sup> Colet, *op.cit.*, p. 232.

<sup>147</sup> *Ibidem*, p. 107.

<sup>148</sup> Van Strien-Chardonneau, « Louise Colet, *Promenade* », p. 11 ; *Keepsake* veut dire : « objet donné pour être gardé en souvenir ». Souvent des petits livres illustrés, correspondant à l'époque romantique avec des contes sentimentaux, écrits aussi par des écrivains de talent (parmi lesquels Colet, Hugo, Dumas, Nodier etc.) que l'on offrait comme étrennes in *Encyclopédie Universalis* [en ligne]. ; A.A. Stampacchia, *Lettres inédites de Louise Colet à Honoré Clair, 1839-1871*, Cahiers d'études sur les correspondances du XIXe siècle, no. 9, Clermont Ferrand, Université Blaise Pascal, 1999, p. 16.

<sup>149</sup> Colet, *op.cit.*, p. 179.

<sup>150</sup> On peut retrouver les poèmes de Colet dans : *Promenade*, pp. 124-125, 207-208, 212-213, 243-244, 249-250, 260-262. En insérant ses poèmes dans son récit de voyage, Louise renoue avec une vieille tradition du récit de voyage en prose et en vers.

« Jardin zoologique d'Amsterdam », elle se présente assez naïvement comme suit :

Dans l'allée où le monde afflue,  
Je m'avance au bras du docteur ;  
On m'examine, on le salue  
D'un coup d'œil interrogateur.

« C'est une princesse en voyage ! »  
Disent les promeneurs entre eux.  
Au poète en rendant hommage,  
Ah ! Qu'ils me flatteraient bien mieux ! (*ibid.*, p. 208)

Louise Colet ne se présente pas seulement en tant qu'auteure de voyage. Sa relation est un genre hybride combinant journal de voyage, guide touristique, rhétorique romanesque et poétique ainsi que reportage. Elle se profile avant tout comme une auteure qui étale ses ambitions littéraires.

#### **b. La « matière » de Hollande**

On a vu que depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il existe en France une tradition du « Voyage en Hollande » qui réfère au voyage-même ainsi qu'au récit des voyageurs comprenant des *topoi* traditionnels, propres à la « matière » de Hollande. Au XIX<sup>e</sup> siècle il s'y ajoutent deux éléments pour entreprendre ce voyage, d'abord l'intérêt pour les tableaux des peintres hollandais du Siècle d'Or qui évolue vers une vraie vogue artistique<sup>151</sup>. Ensuite le voyage artistique en Hollande inspire maints romanciers connus de l'époque (Chateaubriand, Nodier, Hugo, Taine, Nerval, Michelet, Fromentin, les Goncourt etc.) qui relatent eux-aussi leur voyage, mais qui adaptent le genre à des fins littéraires. Ils prétendent livrer au public leurs observations et impressions spontanées sans embellir leur récit et rendent ainsi leurs relations plus sincères et authentiques<sup>152</sup>. Les titres des récits sont plus variés et spécifiques et changent en *Un Tour en Belgique et en Hollande* de Gautier, *Quinze jours en Hollande* de Verlaine, *La Hollande à Vol d'oiseau* de Havard, *En Hollande. Lettres à un ami* de Maxime du Camp et enfin *Promenade en Hollande* de Louise Colet qui, elle aussi, est inspirée par cette quête artistique et littéraire.

---

<sup>151</sup> Van der Tuin, « Art et littérature comparés. Voyageurs français au Pays-Bas dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, Faculté des Lettres de l'Université de Lille, 15 octobre 1935, pp. 360-384; pp. 365-366 ; 15 janvier 1936, pp. 55-74.

<sup>152</sup> W. Guentner, *op.cit.*, pp. 29, 34-35.

### *L'itinéraire, les sites et curiosités*

En première analyse, on retrouve dans le journal de voyage de Louise Colet l'itinéraire traditionnel des siècles précédents. Dans chaque ville elle visite, comme tout autre voyageur, les plus importants sites et curiosités : églises, monuments, palais, cabinets et musées. Elle donne de minutieuses descriptions des tableaux du Siècle d'Or, à la seule différence qu'elle met l'accent sur les tableaux peints par Rembrandt. Ceci est relativement nouveau par rapport aux voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle qui apprécient la peinture du Siècle d'Or mais ne nomment pas souvent ce peintre. Thoré-Burger ainsi que Baudelaire contribueront à sa popularité<sup>153</sup>.

Elle entrecoupe ses commentaires sur les villes par des scènes observées en route dans le train, le bateau ou à l'auberge. Avec une force stylistique et imaginative, elle sait représenter les différents paysages de la Hollande, la nature presque sauvage et le temps capricieux, sources d'inspiration pour les auteurs romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ressemblent sous sa plume à des tableaux<sup>154</sup>. En effet l'intérêt pour la nature sauvage est une nouveauté par rapport aux voyageurs des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

### *Mœurs, coutumes et caractère*

Dans *Promenade en Hollande* Louise Colet ne renie pas tout à fait le caractère encyclopédique du récit des Lumières. On y retrouve des thèmes tels que les mœurs et le caractère des Hollandais et elle fait maintes références aux stéréotypes sur ce sujet. Elle parle assez souvent de « cette exquis[s]e propreté qui est une des grandeurs de la Hollande » : dans les maisons des villes et villages (*ibid.*, pp. 27, 38, 48, 188, 222, 226), ainsi que sur le *steamer* anglais (*ibid.*, p. 20), puis on trouve « la propreté dans les classes les plus indigentes » (*ibid.*, p. 222) et dans le palais du Bois à La Haye (*ibid.*, p. 129) dans les hôtels (*ibid.*, p. 242) et chez les Moraves (*ibid.*, p. 247). Puis elle peint des Hollandais comme des fumeurs de pipe et buveurs de bière et de genièvre, ils ont des yeux bleus ou gris et ils sont flegmatiques etc.), mais ils ont aussi un « esprit d'ordre et d'économie » (*ibid.*, p. 224). Tout comme les voyageurs des siècles précédents, elle admire l'indépendance de l'esprit et l'attachement à la liberté, qui font également partie du caractère des Hollandais. Seuls les deux médecins de Rotterdam et Leyde nuancent un peu cette vision stéréotypée.

---

<sup>153</sup> Par exemple Théophile Thoré dans son livre *Les musées de la Hollande* (1858) et Baudelaire dans son poème « Les phares » (*Les fleurs du Mal*).

<sup>154</sup> Dès le début de son journal et dès que Louise approche la frontière hollandaise « les blancs nuages deviennent gris, puis noirs [...] à la place du soleil disparu se jouèrent quelques éclairs rapides, la tonnerre gronda... » : Colet, *op.cit.*, pp. 3-4.

### *Religion/tolérance*

Autre thème récurrent du récit traditionnel que Louise Colet n'oublie pas d'aborder, est la religion ainsi que la tolérance des Hollandais<sup>155</sup>. Par ailleurs elle est une voyageuse qui peint une image positive de la communauté juive qui contraste beaucoup avec l'antisémitisme latent que l'on trouve dans d'autres récits de voyage des Français en Hollande<sup>156</sup>.

### *Institutions caritatives*

La charité est une des qualités caractéristiques des Hollandais et les œuvres de bienfaisance bien organisées s'étendent dans tout le pays où on peut trouver des asiles et écoles pour les pauvres, les orphelins ou les aveugles, des hôpitaux et des hospices pour les vieillards ainsi que les colonies ouvrières. Amsterdam surtout compte de nombreux établissements. Louise rend visite à l'Institut des jeunes aveugles et l'Hospice des Orphelins trouvés dont elle a une approche quelque peu idéalisée comme beaucoup de voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle d'ailleurs. C'est le docteur H. qui lui rappelle le côté hypocrite de la pureté des mœurs présumées des Hollandais en signalant la situation des pauvres, les bandes d'orphelins qui errent à travers la ville et le problème de la prostitution de très jeunes filles<sup>157</sup>. Cette observation illustre bien la façon dont la « matière » de Hollande est « ajustée » aux réalités contemporaines.

### *L'histoire*

Finalement les informations historiques sur le pays visité font partie de longue date des thèmes obligés du récit de voyage. On va voir au chapitre 4.2.2.2a que la vision de l'histoire de Louise Colet reflète les conceptions du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'histoire. Ainsi elle n'oublie pas de noter dans son journal des anecdotes sur les événements importants et les grands hommes nationaux qui font partie intégrante de la « matière » de Hollande. Cependant elle le fait d'une autre façon que les voyageurs des siècles précédents qui recopient souvent des passages empruntés aux guides ou à des Dictionnaires, Encyclopédies etc. Louise y ajoute un intérêt plus personnel, consulte notamment des experts et utilise des documents inédits. Elle fait preuve d'un intérêt érudit pour les manuscrits originaux conformément à son époque où l'histoire devient une vraie science humaine et sociale.

---

<sup>155</sup> Par exemple lorsqu'elle se trouve à Rotterdam auprès de la statue d'Erasmus, l'humaniste qui prônait la tolérance entre les religions. Puis lorsqu'elle réfère aux églises catholiques et protestantes qui coexistent harmonieusement dans les villages. Ensuite elle note ses observations lors de sa visite à la synagogue portugaise à Amsterdam qui lui rappelle l'histoire de Spinoza et ses pensées sur la religion et à Zeist, elle admire la communauté des Frères Moraves : Colet, *op.cit.*, pp. 40-43, 118, 199-203, 246-249.

<sup>156</sup> Van Strien-Chardonneau, « Trois voyageuses » dans : N. Bourginat (éd.), *Le voyage au féminin, perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècles)*, Strasbourg, Presses Universitaires, 2008, p. 83.

<sup>157</sup> Colet, *op.cit.*, pp. 216-217.

On pourrait conclure que ce récit de voyage illustre les multiples aspects des activités littéraires de Louise Colet. A côté des thèmes « encyclopédiques », érudits et traditionnels de l'époque des Lumières, on ne retrouve pas seulement des descriptions pittoresques et des anecdotes historiques dans ce récit « ouvert » de Louise, mais elle s'appuie également sur les événements contemporains et met ainsi son texte au goût du jour. De plus elle y insère ses poésies et ses historiettes littéraires, qu'elle alterne avec un récit qui s'apparente au reportage. C'est avec ce travail littéraire sous forme d'un journal de voyage, que Louise Colet affirme son statut d'écrivaine-voyageuse romantique et de journaliste professionnelle, statut qu'elle a, semble-t-il, constamment en tête car elle ne manque pas de surveiller attentivement la traduction de ses œuvres au cours de son voyage en Hollande<sup>158</sup>.

Dans le paragraphe suivant on va examiner le récit du Maxime Du Camp, écrit la même année, pour voir quelles sont les similitudes et les différences avec le récit de Louise Colet.

### 3.2 Maxime du Camp

#### 3.2.a. « *Je suis amoureux de la Hollande* »<sup>159</sup>.

« Je suis bien aise que Max t'ait plu. C'est une bonne, belle et grande nature [...] » écrit Flaubert à Louise Colet le 14 octobre 1846. Dès 1843 Maxime Du Camp et Flaubert sont des amis proches et le resteront toute leur vie. Leur relation est riche et complexe et connaît des hauts et des bas, les « bas » sont surtout provoqués par l'ambition féroce de Du Camp, ambition que Flaubert ne partage pas du tout. Ensemble ils entreprennent deux voyages : en Bretagne en 1847, puis en Orient en 1849. Maxime du Camp a été longtemps considéré comme un romancier non seulement « dans l'ombre de Flaubert », mais aussi dans celle de ses amis Baudelaire et Gautier. Pourtant Du Camp fut célèbre de son vivant, étant à la fois homme de lettres, amateur de voyages, critique d'art, journaliste et auteur de quelques ouvrages sur la vie quotidienne et sociale de Paris, bref un polygraphe distingué et de plus un extraordinaire photographe paysagiste, qui eut, le premier, l'idée d'illustrer ses récits de voyages par des photos.

Maxime du Camp est né à Paris, le 8 février 1822. Il est le fils d'un chirurgien réputé et d'une mère issue d'une famille aristocrate. Orphelin à l'âge de quinze

---

<sup>158</sup> Du Plessix Gray, *op.cit.*, p. 279.

<sup>159</sup> Du Camp, *op.cit.*, p. 110.

ans, Maxime fut élevé par ses grands-parents. Très jeune il s'intéresse à la littérature, il est épris de la nouvelle vague romantique et se passionne pour les romans, drames et poèmes de Victor Hugo, à cette époque très en vogue chez les jeunes. Les *Orientales* lui donnent le goût des voyages vers l'Orient. Cependant, à l'âge de dix-huit ans, Maxime préfère plutôt fréquenter les cénacles littéraires à Paris et s'occuper des « belles-lettres », notamment dans le salon de Valentine Delessert<sup>160</sup>. En 1843, Maxime rencontre Flaubert qui fait ses études de droit à Paris, bien que celui-ci n'ait qu'une seule passion, la littérature, une passion qu'ils partagent tous les deux et dès lors ils entretiennent une abondante correspondance.

Maxime qui a acquis son indépendance grâce à l'héritage de son père, peut faire des voyages. Entre 1844 et 1845 il visite Smyrne, Éphèse, Constantinople et l'Algérie d'où il rapporte ses *Souvenirs et paysages d'Orient*, qui paraîtra en 1848. En 1846, les deux amis entreprennent un voyage en Bretagne, puis ensuite ils partent pour l'Orient (1849-1851). Pour ce voyage Maxime s'initie à la photographie avec Gustave Le Gray<sup>161</sup> et il documente la relation de ce voyage avec 150 calotypes<sup>162</sup> qu'il a ramenés d'Orient. Ainsi la première édition de ce récit illustré devient un chef-d'œuvre qui connaît un immense succès. Grâce à ce succès, Maxime est promu officier de la Légion d'honneur en 1853. Son roman *Le livre posthume* (1853), une œuvre largement biographique, qui connaît maintes rééditions constitue sa réussite suivante. Après le voyage en Orient l'amitié entre Flaubert et Maxime se refroidit quelque peu, mais ils resteront pourtant en contact toute leur vie. En 1855, Du Camp fait paraître *Les Chants modernes*, un recueil de poèmes. Depuis 1851 Du Camp est l'un des rédacteurs avec Gautier et Houssaye de la *Revue de Paris*. Il encourage Flaubert en 1856 à y publier son premier roman *Madame Bovary*.

A partir de 1851 Du Camp publie des récits de voyage dont *En Hollande, lettres à un ami* (1857), des poèmes dont *Les Convictions* (1858)<sup>163</sup>, *l'Expédition des Deux-Siciles* (1861), suite à son engagement dans l'armée de Garibaldi<sup>164</sup> en 1860 et ensuite *Les Convulsions de Paris* (1878-1880), relatant l'histoire de Paris sous la Commune (1871), qui lui vaudra la réception à l'Académie française le 23 décembre 1880<sup>165</sup>. A la fin de sa vie, il publie encore la nouvelle *Une Histoire d'amour* (1889) et une étude sur son ami, le romancier et poète *Théophile*

---

<sup>160</sup> Valentine Joséphine Delessert-de Laborde (1806-1894), salonnière à l'hôtel de Passy à Paris ; Senneville, *Maxime du Camp*, p. 41.

<sup>161</sup> Gustave Le Gray (1820-1884), photographe officiel de Napoléon III.

<sup>162</sup> Une technique de photographie qui permet à Du Camp d'utiliser un appareil relativement simple à porter.

<sup>163</sup> Du Camp, *Les Convictions* (1858)[en ligne].

<sup>164</sup> Garibaldi (1807-1872), homme politique et patriote italien.

<sup>165</sup> Senneville, *Maxime du Camp*, p. 357.

*Gautier* (1890)<sup>166</sup>. Maxime du Camp s'éteignit le 8 février 1894 alors qu'il séjournait à Bade. Il nous lègue ses *Souvenirs littéraires* (1882-1883) qui ne sont pas seulement une source d'informations sur Flaubert, mais aussi sur le monde littéraire du XIXe siècle. Tout comme l'œuvre de Louise Colet, les nombreux écrits littéraires, récits de voyage et études de Maxime du Camp méritent d'être redécouverts. Pour citer Mme Gardes Tamine : « l'un comme l'autre sont injustement tombés dans l'oubli. Il est temps de les en tirer »<sup>167</sup>.

### **3.2.b. « Quel pays que cette Hollande, toutes ses villes sont charmantes ! »<sup>168</sup>. Le voyage concret**

#### 1. Motivations

Le gouvernement autoritaire et conservateur du Second Empire sous Napoléon III, qui s'appuie sur la religion et sur l'ordre, fut déçu d'avoir perdu le procès contre la publication en feuilleton en 1856 de *Madame Bovary* dans la *Revue de Paris*. La *Revue*, sous la direction de Maxime du Camp, était un journal libéral, donc d'opposition. Le gouvernement impérial, agacé du résultat de la procédure, voit une nouvelle opportunité lorsque en janvier 1857, l'ambassadeur de Prusse se plaint à la suite d'un article trop critique sur le roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse. La *Revue de Paris* est de nouveau attaquée et cette fois l'arrêt du tribunal stipule qu'elle doit subir une suspension d'un mois<sup>169</sup>. Par conséquent, Maxime du Camp utilise ce congé forcé et début février il part pour la Hollande.

#### 2. Trajet et moyens de transport

Du Camp effectue en grande partie le même trajet que beaucoup d'autres voyageurs français. Aux Pays-Bas, l'itinéraire le plus emprunté passe par les villes principales de la province de Hollande et d'Utrecht car elles sont les plus connues en France à cette époque-là. De plus elles sont bien reliées par une ligne ferroviaire. Cependant l'itinéraire de Du Camp comprend également les

---

<sup>166</sup> Pour une bibliographie plus complète de Maxime du Camp voir [en ligne].

[https://fr.wikisource.org/wiki/Auteur:Maxime\\_Du\\_Camp](https://fr.wikisource.org/wiki/Auteur:Maxime_Du_Camp) (consulté le 9 septembre 2020) ainsi que : <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/maxime-du-camp> ; Pour des biographies : Senneville, *Maxime du Camp* et <http://salon-litteraire.linternaute.com/fr/biographie-auteur/content/1919387-maxime-du-camp-biographie>; *Dictionnaire Flaubert*, 380-382 ; l'article Th. Poyet « L'autre romancier », pp. 176-177 [en ligne]. <https://journals.openedition.org/studifrancesi/545> : (urls consultés 21 juin 2020).

<sup>167</sup> J. Gardes Tamine, « Dans la grande ombre de Flaubert. Louise et Maxime », *Maxime Du Camp polygraphe*, 2019 – 4, p. 294 ; Après la biographie de Senneville (1996) sont parus : une thèse de doctorat : Frédérique Asklund, *Maxime Du Camp et Gustave Flaubert, Deux écrivains au miroir de leur amitié (1840-1893)*, Université d'Orléans, 2006 ; Une étude de Th. Poyet, *Maxime Du Camp. L'Autre romancier*, Paris, Éditions Kimé, 2013 et un recueil d'articles sur Du Camp : *Maxime Du Camp polygraphe*, Th. Poyet (éd.), La Revue des lettres modernes, Minores XIX-XX, Paris, Classiques Garnier, 2019-4.

<sup>168</sup> Du Camp, *op.cit.*, p. 88.

<sup>169</sup> Senneville, *Maxime du Camp*, pp. 251-252.



provinces dans le nord et l'est des Pays-Bas : la Frise (Leeuwarden), Groningue (Groningen), Drenthe (Assen) et Overijssel (Zwolle). En général, ces provinces sont moins attrayantes car elles n'ont guère d'attractions touristiques, d'activités commerciales ou de musées d'art<sup>170</sup>. De plus les provinces du nord et de l'est ne sont pas encore reliées par le chemin de fer. Les voyageurs dépendent toujours des voitures moins confortables et des coches d'eau très lents pour les traverser. Cependant Du Camp a pu visiter les Pays-Bas en quinze jours (du 13 février au 1<sup>er</sup> mars 1857, voici son itinéraire lors de cette quinzaine passée en Hollande : Paris, Bruxelles, Anvers, Roosendaal, Moerdijk, Willemsdorp, Dordrecht, Rotterdam, Delft, Rijswijk, La Haye (Scheveningen et Loosduinen), Leiden (Valkenburg et Katwijk aan Zee), Haarlem, Amsterdam (Zaandam et Broek), Harlingen, traversée du Zuiderzee, Enkhuizen, Leeuwarden, Franeker, Groningen, Assen, Meppel, (Ommerschans), Zwolle, Hasselt, traversée du Zuiderzee, Amsterdam, et enfin Utrecht (Zeist). Le 28 février il passe sa dernière journée en Hollande où il écrit sa dernière lettre à son ami. Le lendemain, le premier mars<sup>171</sup>, Du Camp part pour Anvers et de là il rentre à Paris.

On retrouve dans cet itinéraire, celui traditionnel des grandes villes de la province de Hollande et Utrecht, pourtant Du Camp est un des rares voyageurs qui explore une partie des Pays-Bas moins connue, ignorée par la plupart des voyageurs français qui préfèrent la route sûre et balisée par les guides.

Comme Louise Colet, Maxime du Camp voyage en train depuis Paris mais à la différence de cette dernière, il doit avoir recours à des moyens de transport plus diversifiés, à cause de la saison (il gèle en février). On peut classer ces moyens de transport en deux grandes catégories : ceux par voie de terre (le train, la diligence, des voitures, des carrioles) et ceux par voie d'eau (un vieux paquebot à la place du *steamer*, barques, canot pour traverser les rivières, bac à vapeur et *trekschuit*).

Comme la plupart des voyageurs Du Camp trouve le voyage en train très confortable, rapide et « sans façon » (*En Hollande*, p. 2)<sup>172</sup>. Du Camp voyage depuis Anvers à Rotterdam, seulement interrompu par la traversée du *Hollands Diep* en paquebot qu'il doit prendre, au lieu du *steamer* plus confortable, pour éviter les « *ice-bergs* lilliputiens » qui flottent sur l'eau (*ibid.*, p. 5). Ensuite il continue le voyage en train de Rotterdam à La Haye. Là il prend une carriole pour aller à Leyde via Kattvick-an-Sée [Katwijk aan Zee], où il franchit les

---

<sup>170</sup> Versendaal, « Le voyage au service d'une peinture de la France et des Français : Maxime du Camp en Hollande », *RELIEF* 10 (2), 2016 – ISSN: 1873-5045, p. 49 [en ligne].

<sup>171</sup> 1857 n'était pas une année bissextile [en ligne]. <https://kalender-365.de/kalender-nl.php?yy=1857> (consulté 9 septembre 2020).

<sup>172</sup> Voir la carte ferroviaire des Pays-Bas (1860) à l'Annexe de ce mémoire à la page 121.

bouches du Rhin en bateau pour arriver à Leyde. A Leyde il reprend le train pour aller à Haarlem et ensuite à Amsterdam. À partir d'Amsterdam, Du Camp poursuit son voyage dans les provinces du nord et de l'est en utilisant d'autres moyens de transport bien moins confortables que les précédents. De plus Du Camp n'est pas toujours content du confort des voitures hollandaises. Lors de son voyage de Harlingen à Leeuwarden, la carriole n'est pas seulement « bourrée de créatures humaines [mais aussi] surchargée de paquets » et elle est à grande peine tirée de deux « pauvres rosses ». En outre le trajet prend plus de temps car il faut s'arrêter régulièrement pour nourrir et faire boire les chevaux (*ibid.*, pp. 183-184). A Leeuwarden, Du Camp monte dans une voiture « primitive » et quelque peu « sauvage » (*ibid.*, p. 194). Enfin las des voitures hollandaises, Du Camp part pour Meppel en « *tre[k]schuit*, [...] abritant deux chambres bien chauffées », un moyen de transport plus ancien et lent, mais qu'il trouve plus confortable et agréable que ces « cahotantes machines [et] boîtes incommodes » (*ibid.*, pp. 203-204) qui traversent les routes sablonneuses du nord et de l'est du pays.

Pour le chemin de retour, Du Camp ne note pas quel moyen de transport il utilise d'Utrecht à Anvers. Mais il est fort possible qu'il prenne à Anvers « directement » le chemin de fer à Paris (*ibid.*, pp. 248-249, 257, 277).

On observe qu'en plein milieu du XIXe siècle il y a un mélange de modes de transport modernes (le train, bateau à vapeur) et de transports plus simples et anciens (canot, barque, *trekschuit*).

### 2a. Les moyens de transport en ville

Comme on l'a déjà vu, on peut louer des voitures avec ou sans cocher pour visiter les grandes villes de la Hollande. Du Camp ne tient pas précisément au jour le jour la façon dont il se déplace. Souvent il note qu'il sort pour visiter la ville, mais il ne dit pas toujours s'il va à pied ou s'il prend une voiture. Ici et là il s'exprime à ce sujet, il note par exemple qu'il s'est promené à Rotterdam, Amsterdam et à Zaandam (*ibid.*, pp. 16, 123, 170), qu'il a pris une voiture avec guide à La Haye pour faire une excursion à Scheveningen et qu'il a parcouru Amsterdam en voiture pour se rendre à son hôtel (*ibid.*, pp. 55, 122).

### 3. Hébergement et repas

Maxime Du Camp s'est sans doute servi d'un guide muni d'informations pratiques sur les auberges, hôtels, restaurants etc. mais il ne fait que très peu de remarques sur ce sujet. Il note, et encore pas toujours, quelques hôtels et auberges, sans toujours préciser leur nom, dans les villes qu'il traverse (La Haye, Leyde, Amsterdam, Leeuwarden, Groningue, Zwolle), et avec fort peu de commentaires, à l'exception de l'hôtel Phénix à Leeuwarden qu'il qualifie

d'excellent. Quant aux auberges, elles ne l'ont pas spécialement séduit par la qualité de leur cuisine. Comme beaucoup de voyageurs français, Du Camp n'apprécie guère la cuisine hollandaise qui selon lui est « exécration, [...] moitié saxonne et moitié germanique » (*ibid.*, pp. 246-247). En général les voyageurs français trouvent les Hollandais de gros mangeurs de viande bouillie et puisque l'eau n'est pas potable, ils sont de gros buveurs de bière et de genièvre (les hommes) et les femmes boivent beaucoup de thé<sup>173</sup>. La simplicité de la cuisine hollandaise est un cliché ancien, Du Camp se plaît à citer Parival qui, deux siècles auparavant, présentait le Hollandais comme « un grand consommateur de lait, de pain et de fromage » (*ibid.*, pp. 195, 235)<sup>174</sup>. En bref, il est évident que Du Camp ne trouve pas important de noter tous les détails pratiques de son voyage.

#### 4. Les contacts personnels, les sites et les distractions

Du Camp ne fait pas de référence à des guides contemporains mais seulement aux *Délices de la Hollande* de Jean de Parival (1651) qui lui sert de guide pendant son voyage. Pourtant Du Camp se réfère une fois, notamment dans la lettre IV du 16 février, aux *Fêtes de Mai en Hollande*, de Nerval, un récit de voyage surtout littéraire, que celui-ci a entamé en 1844 et que Du Camp a sûrement lu avant ou pendant son voyage<sup>175</sup>. Le « Parival » l'a certes incité à rencontrer des personnes intéressantes, à aller voir certains quartiers, monuments, vestiges et autres curiosités dans les villes principales de la Hollande dont on présente ci-dessous un aperçu.

##### 4a. Les contacts personnels

Du Camp fait un séjour d'une quinzaine de jours en Hollande et vu son emploi du temps surchargé, il ne lui reste probablement pas beaucoup de temps ou d'envie d'investir dans les relations personnelles. On constate qu'il n'est pas venu en priorité pour rencontrer des personnalités éminentes hollandaises. Lors de son périple il a surtout affaire à des guides qui l'accompagnent à travers les villes telles que Rotterdam, La Haye et Leeuwarden. Là, il fait également connaissance avec le conservateur de la bibliothèque qui parle un bon français et lui montre la bibliothèque et un musée d'antiquités frisonnes. Enfin un guide l'accompagne à travers la colonie d'Ommerschans où il a une brève rencontre avec le directeur de la colonie (*ibid.*, pp. 17, 36, 55, 190, 226, 256). On pourrait conclure que Du Camp s'écarte des rubriques imposées par les guides traditionnels qui conseillent entre autres la fréquentation des savants et

---

<sup>173</sup> Andringa, *op.cit.*, p. 55.

<sup>174</sup> Parival, *op.cit.*, pp. 12, 23, 34, 112.

<sup>175</sup> Du Camp, *op.cit.* : sur Parival : pp. 30, 77, 81-83, 165 ; sur Nerval : p. 77 ; Gérard de Nerval (1808-1855), « les Fêtes de Mai en Hollande », *Revue des deux mondes*, vol. 13, Paris, 15 juin 1852 [en ligne].

érudits. Cependant n'oublions pas sa rencontre avec un « érudit » tel que le conservateur à Leeuwarden (*ibid.*, p. 191).

#### 4b. Musées, cabinets privés, collections

Comme Du Camp a un grand intérêt pour les sciences, il visite le musée de l'Histoire naturelle à Leyde, où il note, sur un ton assez ironique, qu'il :

...comptai[t] y voir les sirènes, les vraies sirènes, les seules sirènes qu'on ait jamais aperçues et qui descendaient en ligne directe, par généalogie prouvée, de celles qui chantaient si bien pour le fils de Laërte assourdi par la cire molle ; mais hélas ! Il se trouve que l'ancien directeur a été remplacé, et que son successeur, un esprit fort, voulant faire du zèle et prouver qu'il n'était pas de ces âmes naïves qui croient aveuglément aux fables de l'antiquité, a donné ordre d'enlever les susdits monstres composés, sans doute, de baudruche rembourrée de vieux foin et peinturlurée de goudron (*ibid.*, p. 93).

La sirène, image aquatique de la Hollande est un *topos* récurrent qui intrigue toujours maints voyageurs français jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>176</sup>. Malheureusement les sirènes sont devenues victimes du progrès car le nouveau directeur, apparemment plus moderne, les a retirées de la collection. Mais il y a toujours la belle collection de fossiles et reptiles ainsi que le département de conchyliologie<sup>177</sup> et d'ornithologie qui lui fait penser aux oiseaux d'Égypte et Nubie » (*ibid.*, pp. 93-97)<sup>178</sup>, pour enfin s'approfondir à « l'étude *in anima vili*<sup>179</sup> de cette magnifique machine qui est le corps humain » au musée d'Anatomie. Attiré par l'art oriental, Du Camp admire la belle collection japonaise du médecin et collectionneur Von Sieboldt<sup>180</sup>, ainsi que la belle collection japonaise « la plus riche du monde » au musée *Mauritshuis* à La Haye, qui contient des cadeaux de l'empereur offerts au gouvernement des Pays-Bas (*ibid.*, pp. 73-74). C'est dans ce musée qu'il trouve ses tableaux favoris des grands peintres du siècle d'Or tels que Van Ostade, Van der Meer, Dou et Metsu, mais tout comme ses prédécesseurs<sup>181</sup>, ce sont les tableaux de Rembrandt qui l'émerveillent le plus. Avec des attentes élevées, Du Camp visite le musée Boymans à Rotterdam, qui selon lui, est une collection médiocre. C'est encore pire au musée d'art moderne à Haarlem dans l'ancien palais du roi Louis Bonaparte : il déteste fortement les tableaux « modernes » d'entre autres

---

<sup>176</sup> Andringa, *op.cit.*, p. 234.

<sup>177</sup> Étude des mollusques sans et avec coquille.

<sup>178</sup> Cette visite au musée d'histoire naturelle de Leyde lui rappelle ses voyages en Orient en 1844-1845 et 1849-1851. L'intérêt pour les oiseaux qu'il a vu pendant ses voyages en Orient se manifeste aussi dans *En Hollande*.

<sup>179</sup> L'étude sur un 'être sans valeur' (expérimentations animales).

<sup>180</sup> Philipp Franz von Sieboldt (1796-1866), botaniste, médecin et naturaliste bavarois.

<sup>181</sup> Entre autres les voyages de Théophile Gautier, *Un Tour en Belgique et en Hollande* (en 1846 et 1856); Gérard de Nerval, « Les Fêtes de Mai en Hollande » (en 1844).

Navez, Paelinck et Pienemann. Du Camp estime que la collection de ce musée « est presque aussi mauvaise que [le] musée du Luxembourg » à Paris. La peinture contemporaine néerlandaise est peu estimée par les voyageurs français et joue à peine un rôle dans leurs récits<sup>182</sup>.

Avant d'arriver en Hollande beaucoup de voyageurs avaient déjà en tête les tableaux du Siècle d'Or vus sur des reproductions ou dans les musées et cabinets en France et qui leur donnent un avant-goût des Pays-Bas. Outre la collection du Siècle d'Or au *Rijksmuseum*, Du Camp va voir celle du palais royal sur la place du Dam. Toutefois il se plaint de la mauvaise lumière et de l'aménagement des salles, problème qu'il retrouve d'ailleurs dans d'autres musées car parfois il a dû demander aux gardiens de décrocher les tableaux (!) pour mieux les regarder. Selon lui les musées doivent se rendre compte que « chaque tableau a [...] son tempérament particulier qui exige des soins particuliers aussi »<sup>183</sup>.

#### 4c. Architecture

Outre son intérêt pour la peinture du Grand Siècle, Du Camp montre un goût pour les vestiges du passé surtout celles du Moyen Age, qui sera un des thèmes qu'on abordera plus en détail au chapitre 4.2.2.2b.

En revanche Du Camp admire l'architecture urbaine des Pays-Bas avec ses maisons caractéristiques, comme les grandes maisons au bord des canaux des grandes villes, les petites maisons des villages, souvent peintes de toutes les couleurs, ainsi que les « cottages » à la campagne, qui rappellent les tableaux du Siècle d'Or d'Ostade, de Rembrandt ou de Téniers (*ibid.*, pp. 110, 114), thème récurrent dans les récits du XIXe siècle.

#### 4d. Eglises, lieux de cultes

Comme les voyageurs du siècle précédent, Du Camp remarque la variété des cultes (protestant, catholique, juif, morave etc.) qui vivent en harmonie : cette variété confirme ainsi l'image de la tolérance religieuse des Hollandais.

Cependant pour Du Camp, l'intérêt pour les églises et cathédrales est purement culturel, il ne s'intéresse guère au culte lui-même, sauf en ce qui concerne l'ordre des frères moraves à Zeist dont il raconte l'histoire après avoir fait des études sur leur origine (*ibid.*, pp. 257-277).

Dans la plupart des villes qu'il traverse il en visite les églises et les cathédrales : par exemple, le Saint Martin à Utrecht dont le clocher (le *Dom*) est séparé de l'église par une rue qui fait penser à un *campanile italien*. Il retrouve cette

---

<sup>182</sup> Du Camp, *op.cit.*, p. 116. Depuis 1818 le musée d'art contemporain [en ligne].

<https://en.museeduluxembourg.fr/museum> (consulté 19 juillet 2020) ; Andringa, *op.cit.*, p. 112.

<sup>183</sup> On trouve les citations de ce paragraphe dans : Du Camp, *En Hollande*, pp. 1, 21, 24, 45, 71-73, 89, 148.

ambiance italienne à Leeuwarden lorsqu'il admire les vestiges de l'église gothique dont il ne reste que la tour qui s'incline telle que la tour penchée de Pise. Du Camp aime entendre « chanter » les carillons et monte les tours pour profiter de la vue sur les villes et ses environs. L'intérêt pour la vue panoramique est déjà très présent dans les récits de voyageurs aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. Puis il admire les orgues de l'église St Laurent à Rotterdam et de l'église St. Bavo à Haarlem. Il est impressionné par les tombeaux des grands héros hollandais tels que celui de l'amiral De Ruyter et de Guillaume le Taciturne à Delft et à l'église Saint-Pierre à Leyde, le tombeau de Jean Kerchove (1594-1660), *rector magnificus*, dont la statue, avec « la tête à longs cheveux, fortement modelée, et bien accentuée » ressemble à Molière. (*ibid.*, p. 109). Enfin il visite la Synagogue portugaise à Amsterdam, connue par sa beauté et son architecture unique, qui depuis des siècles est admirée par la plupart des voyageurs de partout. Mais Du Camp déteste son style architectural austère classique<sup>184</sup>.

#### 4e. Palais royaux:

Du Camp se rend au *Binnenhof*, « berceau de la ville de La Haye » d'abord l'ancien palais des comtes de Hollande, plus tard le palais des stadhouders et actuellement le palais où les Etats-Généraux et la première Chambre se réunissent (*ibid.*, pp. 69-70). Ainsi que Louise, il se rend au bois de La Haye, où il veut visiter le palais du Bois avec la fameuse *Oranjezaal*. Mais pour la description du bois et du palais il reprend mot pour mot une partie des *Délices* de « Parival »<sup>185</sup>, afin de fournir aux lecteurs ce qu'il n'a pas vu de ses propres yeux (*ibid.*, p. 77). Il est fort probable qu'il n'était pas muni d'une permission ou d'une lettre de recommandation pour visiter le palais comme Louise Colet. Enfin il visite encore l'ancien palais du roi Louis Bonaparte à Haarlem et le palais royal au *Dam* à Amsterdam qui ne le séduisent guère car celui « qui a parcouru un palais les connaît tous » (*ibid.*, p. 126).

#### 4f. Industries et techniques

Du Camp, promoteur du progrès technique admire la modernisation des infrastructures surtout grâce à la machine à vapeur. La construction et l'amélioration des voies navigables (*ibid.*, pp. 164, 205-206) ainsi que le réseau ferroviaire par lequel il parcourt presque tous les Pays-Bas. Il est impressionné par les travaux du dessèchement des polders (*ibid.*, pp. 87, 120-121). Puis le long du *Smildervaart*, il passe encore une fabrique de tourbe, transportée sur ce canal (*ibid.*, p. 206). Même si la puissance maritime et coloniale du pays est

---

<sup>184</sup> On trouve les citations de ce paragraphe dans Du Camp *op.cit.*, pp. 15, 131-133, 141, 181, 185-186, 196-198, 252-254.

<sup>185</sup> Parival, *op.cit.*, p. 127.

affaiblie, les ports de Rotterdam et d'Amsterdam sont pour lui, des ports magnifiques.

#### *4g. Etablissements pénitentiaires et hospitaliers :*

Au XIXe siècle, les causes de la pauvreté en Europe sont surtout liées à l'industrialisation, le capitalisme, l'urbanisation et l'exode rural. La pauvreté grandissante, surtout dans les faubourgs des grandes villes où les ouvriers, souvent sans travail, ainsi que maints paysans venus des zones rurales se sont installés, est le plus grand problème social de l'époque. La lutte contre la pauvreté est surtout organisée par les institutions religieuses, mais aussi par des initiatives privées. Enfin en 1854, L'*Armenwet* (la loi sur les pauvres) fut adoptée, mais le gouvernement laisse la mise en œuvre de la politique caritative aux institutions religieuses et privées<sup>186</sup>.

Ainsi Du Camp va visiter dans le vieux quartier d'Haarlem les maisons des pauvres qui habitent les *hofjes* ou des petites maisons, fondées par l'église et grâce aux legs des gens charitables. À Amsterdam il se rend à l'ancienne léproserie fondée en 1402 qui loge maintenant les très pauvres et ceux qui restent en marge de la société. Ensuite Du Camp, curieux de savoir quelles initiatives le gouvernement a pris pour régler le problème de la pauvreté, entreprend un voyage à l'est du pays pour visiter les colonies agricoles et pénitentiaires d'Ommerschans, une entreprise récente dans la province d'Overijssel. Mais sa visite résulte en une grande déception car la réalité diffère fortement de l'image idéale.

#### *4h. Distractions*

Pour se détendre, Du Camp aime se promener dans les parcs et le long des promenades des villes telles que Rotterdam, La Haye, Leyde et Amsterdam, puis il se divertit « comme un vrai badaud » au Jardin zoologique de cette dernière ville (*ibid.*, p. 134).

Du Camp visite Scheveningen qu'il trouve « coquet [et] fourbi ». Au XIXe siècle, les stations balnéaires répondent à la nouvelle vogue pour les bains de mer. La mer, le ciel, la plage, les dunes de Scheveningen l'émerveillent. Les dunes lui rappellent une nouvelle fois son voyage en Bretagne avec Flaubert.

A la fin de son séjour, il écrit à son ami avoir eu « l'intention » d'aller une soirée au théâtre soit à La Haye soit à Amsterdam où on joue actuellement *Les pauvres de Paris* et *Le fils de la nuit*, deux mélodrames très en vogue à

---

<sup>186</sup> « Verenigingen voor armenzorg en armoedepreventie in de 19e eeuw » dans: *Historici.nl*, projet numérique de l'Institut de l'Histoire néerlandaise, Den Haag (s.d.) [en ligne]. ; K. Braamhorst, *Nederland in de Negentiende eeuw*, *Lexicon*, Terra-Lannoo, Amsterdam, 2006, p. 28.

l'époque<sup>187</sup>. Mais Du Camp poursuit en disant qu'il n'est pas venu en Hollande pour se distraire, mais qu'il éprouve plutôt « le soin de [lui] écrire l'historique de la journée » (*ibid.*, pp. 247-248), c'est-à-dire de lui faire part de ses aventures quotidiennes. Pourtant il avoue à la fin qu'au fond il n'avait pas vraiment envie d'aller au théâtre.

On peut conclure d'après les lettres de voyage de Maxime du Camp qu'il est plutôt un voyageur qu'un touriste mondain. Il a eu un programme surchargé en voyageant en quinze jours à travers sept provinces des Pays-Bas. Ses lettres témoignent d'un large intérêt pour la culture, l'art et les mœurs hollandaises, mais elles affichent également clairement ses réflexions et son opinion sur la politique sociale des Pays-Bas.

### **3.2.c. Les lettres de Maxime du Camp : « Je suis vite rentré à l'auberge pour dîner, vous écrire et me coucher »<sup>188</sup>**

A son retour à Paris début mars 1857, Maxime du Camp (comme Louise Colet), publie ses lettres de voyage en feuilleton dans la *Revue de Paris* d'octobre 1857<sup>189</sup>, juste à temps car début 1858 tous les journaux et périodiques « libres dans l'art » comme la *Revue de Paris*, sont définitivement supprimés par le gouvernement après un attentat contre Napoléon III<sup>190</sup>. Ainsi finit pour Du Camp, fondateur de la *Revue de Paris*, un travail de sept ans et pour les écrivains débutants, tels que Baudelaire, Bouilhet, Fromentin Flaubert etc., la possibilité d'y publier leurs romans. De ce fait, Du Camp décide de se détendre pour quelques mois en Italie où il se met à remanier le récit de son voyage aux Pays-Bas<sup>191</sup>. En 1859 paraît une première édition d' *En Hollande, lettres à un ami*, le livre connaît une deuxième édition en 1868<sup>192</sup>.

Maxime du Camp présente son voyage en Hollande d'une quinzaine de jours sous forme de lettres à un ami. Du Camp écrit au total seize lettres qui sont toutes datées, ainsi on peut suivre au jour le jour et en détail son périple à travers le pays. Compte tenu des datations des lettres, Du Camp écrit pratiquement chaque soir une lettre à l'auberge :

---

<sup>187</sup> Brisebarre et Nus, *Les pauvres de Paris* (1856) ; O. Krakovitch, « Paris sur scène au XIXe siècle. Mythe ou décor? » dans *Sociétés & Représentations*, 2004/1, no. 17, pp 195-210, p. 208 [en ligne]. ; Dumas père et Nerval, *Le fils de la nuit ou le pirate* (1856).

<sup>188</sup> Du Camp, *op.cit.*, p. 238.

<sup>189</sup> La *Revue de Paris*, tome 34, septembre 1857 [en ligne].

<sup>190</sup> Attentat commis le 14 janvier 1858 par Félice Orsini, révolutionnaire italien.

<sup>191</sup> Senneville, *Maxime du Camp*, p. 253.

<sup>192</sup> On l'a consultée aux fins de ce mémoire.



J'ai parcouru la ville, j'ai admiré ses quais, ses promenades, ses canaux et ses jolies maisons en briques [...] puis, je suis rentré à mon auberge, et [...] j'allais me mettre à vous écrire ces notes rapides (*ibid.*, p. 109)<sup>193</sup>.

Dès la fin du 16<sup>e</sup> siècle Juste Lipse préconise le genre épistolaire pour la relation de voyage à cause de sa souplesse permettant d'adapter les sujets aux intérêts des correspondants<sup>194</sup>. On a vu qu'à partir de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle les lecteurs préfèrent le récit épistolaire et le journal plus personnel, plus naturel et authentique à un récit de voyage plus formel et centré autour des rubriques précises<sup>195</sup>. Le genre épistolaire atteint son apogée au XIX<sup>e</sup> siècle grâce à son écriture subjective et spontanée « d'après nature ». Les écrivains connus, attirés par le style libre et informel de la lettre, se saisissent du genre épistolaire<sup>196</sup>. La lettre de voyage est une écriture fragmentaire, n'ayant pas de code spécifique ni de forme fixe, et peut combiner diverses informations : des aspects pratiques du voyage et des descriptions des curiosités jusqu'aux réflexions philosophiques, poétiques et sentiments personnels. Elle peut aussi mélanger un témoignage documentaire et engagé avec une écriture de divertissement<sup>197</sup>. Enfin la lettre suggère « l'intimité partagée » et la sincérité de l'auteur.

Dans le paragraphe suivant on examinera de près la rédaction de la lettre de voyage et puis de quelle manière cette « conversation par écrit »<sup>198</sup> entre Du Camp et son ami se déroule dans *En Hollande*.

Le titre des seize *Lettres*, toutes datées, nous présentent l'itinéraire journalier ainsi que les villes et curiosités visitées que Du Camp décrit plus en détail dans les lettres mêmes<sup>199</sup>. Aucune lettre ne commence par une appellation tel que « cher ami » ou « mon ami », il utilise ces formules seulement ici et là dans le texte et crée ainsi une atmosphère intime entre lui, le locuteur, et son destinataire, l'ami. Cette intimité est encore renforcée par des phrases telles que « Vous qui me connaissez mon ami... » ou « vous qui connaissez mon admiration pour la musique de Meyerbeer, vous me croirez... ». Ou bien l'emploi fréquent du verbe avouer dans une phrase telle que « je vous avoue

---

<sup>193</sup> Voir aussi Du Camp, *op.cit.*, pp. 238, 243.

<sup>194</sup> F.-D. Liechtenhan « Entre l'érudition et la poétique : Réflexions sur le récit de voyage au Grand Siècle », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte. Cahiers d'histoire des littératures romanes*, 13 (1989), p. 259-274.

<sup>195</sup> Van Strien-Chardonneau, « *Le Voyage de Hollande* », p. 118.

<sup>196</sup> Guentner, *op.cit.*, pp. 28-29, 106.

<sup>197</sup> P.-J. Dufief, « Présentation » dans : *La lettre de voyage : Actes du colloque de Brest novembre 2004*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, pp. 3, 7-9 [en ligne].

<sup>198</sup> Guentner, *op.cit.*, p. 106.

<sup>199</sup> Il est possible que l'éditeur ait choisi ces titres. Du Camp peut aussi avoir modifié la présentation de son texte pour l'édition sous forme de livre car on ne les retrouve pas dans la *Revue de Paris* [en ligne].

que le cœur me battait un peu ...» qui souligne encore plus cette intimité et confiance entre Du Camp et son ami<sup>200</sup> (*ibid.*, pp. 29, 35, 90).

Dans les siècles précédents les récits laissent peu de place à la subjectivité et à l'intériorité. Par contre le voyageur romantique du XIXe siècle a « le malheur de sentir » et le moi est désormais omniprésent dans son récit qui évolue vers un genre plus autobiographique et intime<sup>201</sup>.

Enfin Du Camp ne met pas non plus de formule de politesse finale ni de signature, un phénomène très fréquent à l'époque. Ainsi son récit épistolaire glisse plutôt vers des chapitres d'un journal de voyage. C'est aussi le cas du récit de Xavier Marmier, *Lettres sur la Hollande* (1840), qui ne contient aucune lettre et qui a pris la forme d'un journal de voyage. Dans *Quinze jours en Hollande* (1892) de Verlaine, seule la première lettre débute par l'appellation « Mon cher » et aucune des lettres porte de formule finale<sup>202</sup>.

On peut se demander qui en fait est cet ami auquel Du Camp s'adresse ? Est-ce un ami réel ou un ami fictif ? A plusieurs reprises Du Camp s'adresse directement à son ami et lui rappelle des souvenirs communs ou lui pose des questions. Il évoque, dès les premières lignes de sa première lettre leur visite à la galerie de Westminster à Londres, où ils ont admiré un paysage de Paulus Potter. Puis dans les tout derniers mots de sa dernière lettre (XVI) il invite son « cher ami » à faire le voyage en Hollande pour savourer « [l]es merveilles d'art, un peuple intelligemment ingénieux et de beaux paysages » (*ibid.*, pp. 1, 277). Dans son article « Pourrait-on identifier l'ami d'en Hollande... », Versendaal fait un effort pour identifier cet ami en examinant s'il est une personne réelle ou un personnage fictif. Ou bien est-ce nous les lecteurs qui sommes cet « ami » anonyme auquel Du Camp s'adresse pour partager non seulement son amour pour l'histoire néerlandaise et la peinture du Siècle d'Or, mais aussi ses considérations politiques et philosophiques sur le pays<sup>203</sup> ?

## a. La pluralité du texte et des voix

### *Textes insérés et autres voix*

Ainsi que Louise Colet, Du Camp inclut d'autres textes et fait entendre d'autres voix dans son récit et fait ainsi revivre des personnages et des épisodes du passé. Il fait la recherche de documents originaux et pièces authentiques. Il

---

<sup>200</sup> Versendaal, « Pourrait-on identifier l'ami d'En Hollande, lettres à un ami (1859)? dans: Th. Poyet (éd.), *art. cit.*, p. 256.

<sup>201</sup> Ph. Antoine, V. Pârlea, « Introduction » dans : *Voyage et intimité*, Paris, Classiques Garnier, 2018, pp. 7-15 [en ligne].

<sup>202</sup> X. Marmier, *Lettres sur la Hollande*, Paris, Delloye, 1841 [en ligne]. ; Paul Verlaine, *Quinze jours en Hollande, lettres à un ami*, La Haye, Blok, 1893 [en ligne].

<sup>203</sup> Versendaal, « Pourrait-on identifier l'ami ? », pp. 247-263.

intercale une citation du livre de l'historien français Michelet qui raconte l'invasion de la République, dirigée par le grand-pensionnaire Johan de Witt, par l'armée française et ses alliés (l'Angleterre, Suède et les évêchés de Münster et de Cologne), qui aboutira aux événements tragiques de 1672<sup>204</sup>. Pour rendre l'histoire plus tangible Du Camp donne ensuite la parole à un auteur du temps qui témoigne en détail du lynchage des frères de Witt le 20 août 1672 (*ibid.*, pp. 59-69). Afin de se consoler du fait de l'impossibilité d'admirer les chefs-d'œuvre typographiques de l'imprimerie Elzevier, disparue du Rapenburg après l'explosion de 1807, Du Camp insère une lettre érudite de remerciement ainsi qu'une plainte de Jean-Louis-Guez de Balzac aux éditeurs de la « dynastie » de la Maison des Elzevier (*ibid.*, pp. 106-108). Du Camp avait également l'intention d'insérer le règlement de l'ancienne léproserie d'Amsterdam, mais à défaut de ce règlement, il introduit une brochure française sur la léproserie de Troyes de 1849, décrivant la procédure selon laquelle on éloigne les lépreux de la société (*ibid.*, pp. 143-146). Puis Du Camp publie une notice du docteur W.C. Haring sur la *Société de Bienfaisance*<sup>205</sup>, de 1849 et la fondation des colonies agricoles à Ommerschans (*ibid.*, pp. 212-234). Par ailleurs Du Camp inclut dans la lettre XVI du 28 février 1857, l'histoire des frères Moraves qu'il extrait du livre de A. Bost (*ibid.*, pp. 257-276). Du Camp cite une partie de cet extrait, notamment une lettre datant de 1079 du pape Grégoire VII au duc de Bohême, Wratislas<sup>206</sup>, qui est en faveur du droit de culte libre chez les Moraves qui s'étaient réfugiés en Bohême, ce à quoi le pape s'oppose avec virulence dans sa lettre<sup>207</sup>. Finalement, après avoir été témoin des « répugnantes et dures besognes » des femmes travailleuses hollandaises qui traînent seules les bateaux chargés de tourbes, Du Camp compare leur situation à celles des femmes hindoues. A cette fin, il insère quelques règles de la *Loi de Manu*<sup>208</sup>, qui ne laisse aucun droit aux femmes hindoues dépendant complètement de l'homme. Du Camp, convaincu de cette injustice, conclut que les Hollandaises, tout comme les Hindoues, ne sont égales aux hommes que devant « le travail et la pénalité » (*ibid.*, pp. 239-241)

---

<sup>204</sup> Dans l'histoire néerlandaise l'année 1672 est désignée comme « het Rampjaar » en français « l'année désastreuse ».

<sup>205</sup> Voir la note de Du Camp dans *En Hollande*, p. 214 ; La Société a été fondée sous la direction de Johannes van de Bosch, ancien général aux Indes hollandaises et pas par le prince Frédéric comme l'écrit Du Camp dans sa lettre XIV, p. 215.

<sup>206</sup> Grégoire VII (1015 ? -1085), pape depuis 1073, Wratislas II (1061-1092), duc puis roi de Bohême en 1086, Jean-Louis-Guez de Balzac (1597-1654), écrivain français in *Encyclopédie Larousse* [en ligne].

<sup>207</sup> A. Bost, *L'histoire ancienne et moderne de l'Eglise des frères de Bohême et de Moravie depuis son origine jusqu'à nos jours* (1844) [en ligne] ; le duc Wratislas avait défendu leur cause e.a. la permission de célébrer le service en langue vulgaire.

<sup>208</sup> Il s'agit d'un texte en vers le plus important et le plus ancien de la tradition hindoue du dharma qui probablement date du II<sup>e</sup> siècle environ. Le texte a été traduit en anglais en 1794 par Sir William Jones (1746-1794).

et il est ainsi l'un des rares voyageurs qui plaide la cause des femmes dans son récit.

En somme, la structure ouverte du récit de voyage laisse place aux voix des acteurs ainsi qu'aux documents de l'épisode en question. En citant des lettres comme celle de Guez de Balzac ou du pape Grégoire VII, Du Camp donne une voix aux personnages historiques et fait ainsi revivre le passé. Cela garantit l'authenticité et le sérieux du récit et montre en même temps, non seulement son érudition, mais aussi son engagement social et politique.

### *Les appendices*

Les *Lettres à un ami* sont suivies d'un *Appendice* de quinze pages intitulé : « La taillerie de diamants à l'exposition universelle » qui complète le récit. Pourtant cet appendice ne se trouve pas dans la première édition de 1859<sup>209</sup>. Du Camp a rédigé ce texte après avoir visité l'exposition à Paris en 1855, où il a admiré un modèle minuscule de la taillerie de diamants d'Amsterdam « la plus imposante [...] qui existe au monde » du propriétaire M. Martin Coster. Il a rédigé cette étude plutôt professionnelle et objective dans le but d'informer et enthousiasmer les futurs voyageurs sur les opérations variées de la taille du diamant qu'ils peuvent observer lors de leur visite à la taillerie à Amsterdam. Pendant son voyage en Hollande, deux ans après, Du Camp a visité cette taillerie à Amsterdam, dont il fait part dans la lettre VII du 19 février 1857, qui donne un caractère plus personnel à la description de la diamanterie que l'information dans l'*Appendice*. Il y évoque l'entretien qu'il a eu avec un ouvrier, « un vieux juif, le plus habile qui soit dans son métier », qui lui explique minutieusement toute la procédure de la taillerie et lui raconte avec fierté que c'était lui qui avait taillé le fameux « Koynor »<sup>210</sup>, ce qui lui a valu entre autres un cadeau de la reine d'Angleterre et une médaille d'honneur (*ibid.*, pp. 137-140, 279-294).

Pour compléter son récit, Du Camp reprend les *Catalogues des musées de Rotterdam, La Haye et Amsterdam* auxquels il ajoute ses propres commentaires (*ibid.*, pp. 295-385). Cela montre qu' *En Hollande*, ironiquement qualifié par Du Camp, d'une « espèce de catalogue descriptif » (*ibid.*, p. 89), voudrait aussi être un guide artistique pour les amateurs des tableaux du Siècle d'Or.

### *Les voix d'autres auteurs voyageurs*

Par ailleurs, Du Camp n'oublie pas non plus les voix d'autres voyageurs français, attirés eux-aussi par le voyage en Hollande et dont Du Camp s'est inspiré tels

---

<sup>209</sup> Voir l'édition de 1859 de Du Camp, *En Hollande, lettres à un ami* [en ligne].

<sup>210</sup> Le Koh-i-Noor est un diamant indien connu depuis 1520. En 1849 le diamant est confisqué par les forces britanniques et offert à la reine Victoria. Pour cette raison le diamant a été retaillé chez Coster à Amsterdam ( *J. de Langlade, 'La reine Victoria'*, Editions Perrin, collection Tempus, 2017, pp. 145-147).

que *Les Fêtes de mai en Hollande* (1844, 1846, 1852) de Nerval. Ensuite il s'est fait inspirer par les *Délices de la Hollande* (1651), une description géographique du pays de Parival, un Français installé depuis longtemps en Hollande. Lorsque Du Camp décrit sa visite à La Haye, il le fait par la voix enthousiaste de Parival en empruntant tout un passage aux *Délices* qui fait l'éloge de la ville et du Bois de La Haye. En revanche, en paraphrasant Nerval, qui prétend que le Bois de la Haye est planté sur des pilotis, Du Camp constate que c'est une fausseté (*ibid.*, pp. 30, 77). Puis lors de sa visite à Leyde, il emprunte à Parival le passage sur le Rapenburg, « la plus belle rue [...] de tout le pays »<sup>211</sup>. A sa grande surprise, Du Camp ne trouve sur place que « la Ruine », vestige de ce qui a été avant la Maison des Elzevier (*ibid.*, pp. 105, 106). Le lecteur apprend également toute la légende du monastère de Loosduinen par la voix de Parival auquel Du Camp « laisse tout responsabilité », mais qui, comme Parival lui-même d'ailleurs, doute de toute cette histoire (*ibid.*, pp. 81-83). Pourtant ce guide ancien que sont les *Délices* reste encore une source consultée par les voyageurs du XIXe siècle, bien qu'il ne soit plus adapté à la réalité contemporaine<sup>212</sup>. On a pu le constater chez Du Camp, lorsqu'il va visiter l'imprimerie Elzevier et ne trouve que ses vestiges<sup>213</sup>.

## b. La « matière » de Hollande

....les Villes de Hollande sont si belles ; l'industrie de ses Habitans est si extraordinaire ; la douceur, l'équité et la sagesse de son Gouvernement sont si admirables, qu'un Livre, qui traitoit de toutes ces choses, ne pouvoit manquer de recevoir un favorable accueil<sup>214</sup>.

Les mots enthousiastes ci-dessus des *Délices de la Hollande* de Parival rappellent quelques-unes des motivations des voyageurs français des siècles précédents pour aller visiter La Hollande, une destination de prédilection qui atteint son apogée au XIXe siècle. Cet engouement va de pair avec la parution de nombreux récits, lettres, poèmes, essais historiques et articles sur La Hollande dans lesquels on trouve à côté du récit plus spontané et subjectif contemporain, toujours quelques-uns des thèmes traditionnels des siècles précédents. Du Camp montre dans ses lettres que lui aussi se rattache à cette tradition.

---

<sup>211</sup> Parival a écrit largement sur Leiden dans ses *Délices*, voir Van Strien-Chardonneau, « Leiden, metropool der muzen en tuin van Holland. Leiden in Jean Nicolas Parivals *Les délices de la Hollande, De Zeventiende Eeuw*, jaargang 22, Verloren, 2006 dans : *DBNL* [en ligne].

<sup>212</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 16-19.

<sup>213</sup> *Ibidem*, pp. 95, 199, 202.

<sup>214</sup> J.N. Parival, *Les délices de la Hollande*, La Haye : Vve de Meyndert Uytwere, 1710, f.3 , « Avertissement », p. 8 [en ligne].

### *L'itinéraire, les sites et curiosités, la peinture*

Comme les voyageurs précédents, Du Camp s'intéresse aux grandes villes des Pays-Bas qui sont facilement accessibles. On constate qu'il consacre environ cent pages, soit plus d'un tiers de son récit, à sa visite à Rotterdam La Haye et Amsterdam. Pourtant il a un regard différent de celui des voyageurs qui, un guide à la main, parcourent les villes pour aller voir les curiosités conseillées. Du Camp, par contre, traverse les villes le plus souvent en se promenant et « au hasard » dans les rues des grandes villes. Quelque fois il est accompagné par un domestique qui lui sert de guide. De plus il est un des rares voyageurs qui découvre les villes des provinces du nord et de l'est du pays<sup>215</sup> (*ibid.*, pp. 15, 77, 243). Du Camp explore donc une Hollande moins connue et peu visitée et souvent il en fait une description subjective et ironique. Il montre son appréciation pour Leeuwarden, la capitale de la province de Friesland, qu'il trouve « agréable et curieuse » car elle a conservé :

...la bonne et joyeuse habitude de peindre ses maisons. Depuis le brun rouge jusqu'au vert clair, en passant par les nuances du lilas, du rose et du gris, toutes les couleurs s'étalent gaiement sur les vieilles murailles qu'elles rajeunissent. C'est un peu papillotant à l'œil, mais qu'importe, cela donne aux villes un air de santé et d'allégresse... (*ibid.*, p. 187).

Si son appréciation pour Leeuwarden est positive, il n'en est pas de même pour la ville de Groningen qui se situe dans la province du même nom. La ville n'a rien de curieux et lui semble même déplaisante car :

...ça n'a pas de cachet original des petites villes oubliées par la civilisation, et ça n'a pas non plus l'animation des vastes cités populeuses et industrielles (*ibid.*, p. 196).

Il trouve que les villes provinciales Assen et Meppel manquent d'allure, mais que Zwolle est « une belle ville plaisante ». Enfin il souligne qu'il « aime » fortement le paysage à perte de vue, plat et uniforme, sablonneux et couvert de bruyère, ce qui est étonnant car la plupart des voyageurs trouvent ce plat pays sans intérêt et monotone. (*ibid.*, pp. 191-212).

On a vu que les voyageurs français s'intéressent déjà depuis le début du XVIIIe siècle aux peintres du Siècle d'Or et visitent les cabinets des collectionneurs. En général le voyageur français des siècles précédents ne fait que noter son admiration pour ces tableaux, bien que certains soient capables de les commenter, expliquer et analyser comme Marc-Antoine Laugier (1713-1769),

---

<sup>215</sup> Andringa, *op.cit.*, p. 31.

en voyage en Hollande en 1766 en tant que secrétaire d'ambassade, historien et critique d'art<sup>216</sup>, ou bien Diderot visite la Hollande en 1773 et en 1774 et écrit un chapitre dans son *Voyage en Hollande* (1780-1782) sur l'éducation des sciences, des belles lettres et des arts. Enfin Jean-Baptiste Lebrun (1748-1813), peintre, marchand de tableaux et critique d'art qui fait un voyage en Hollande en 1782<sup>217</sup>.

Mais la critique d'art connaît un grand essor au XIXe entre autres par l'intérêt grandissant des auteurs voyageurs romantiques, tels que Hugo, Gautier, de Nerval, de Musset, pour les peintres flamands et hollandais qui trouvent une place dans leurs œuvres littéraires. De plus, avant le voyage aux Pays-Bas, les tableaux ont pu être étudiés au Louvre, et sont par conséquent plus accessibles que dans les siècles précédents. Dans le chapitre 4.2.2.2 on reviendra sur les critiques d'art du XIXe siècle qui ont mis en lumière l'importance artistique des tableaux des peintres du Siècle d'Or.

### *Mœurs, coutumes et caractère*

Bien que les lecteurs et les auteurs voyageurs de l'époque considèrent *En Hollande* comme un récit de voyage surtout artistique, il est évident que Du Camp ne manque pas de faire des commentaires sur plusieurs aspects du pays qui font partie du récit traditionnel, tels que les mœurs, les coutumes et le caractère des Hollandais. Beaucoup de ces aspects sont devenus des stéréotypes notamment la froideur des Hollandais, due au climat froid et aquatique et le tempérament flegmatique qui rend les Hollandais paresseux et lents. Le caractère national se caractérise par la simplicité, le goût pour le travail, le Hollandais se distingue par son « profond sentiment religieux et moral » et son « amour exclusif de la patrie », caractéristiques que l'on trouve toujours dans les guides du XIXe siècle<sup>218</sup>. Du Camp, s'appuyant lui-aussi sur ces stéréotypes, décrit le Hollandais comme « doux, réservé, d'apparence triste » et lent (*ibid.*, pp. 109, 242). On trouve aussi le stéréotype de la propreté et dès lors les lettres prennent un ton ironique : à Rotterdam cette propreté est « un vertige, une folie », (*ibid.*, p. 6) à Leeuwarden il s'exclame que la vieille Hollande est nettoyée si souvent qu'elle paraît neuve (*ibid.*, p. 185). Harlingen est tellement propre qu'on ne sent même pas le poisson (*ibid.*, p. 182) et à Broeck « c'est une manie furieuse, c'est de l'hystérie » (*ibid.*, p.173) et il constate que « si la salle de la loterie à La Haye est le paradis des araignées,

---

<sup>216</sup> M.-A. Laugier qui publie quelques œuvres sur l'architecture et la peinture ; Van Strien-Chardonneau, « *Le Voyage de Hollande* », pp. 239-264.

<sup>217</sup> Que Diderot emprunte d'ailleurs aux *Lettres hollandaises ou les mœurs des Hollandais* d'Aubert La Chesnaye des Bois (1747) ; Van Strien-Chardonneau, « *Le Voyage de Hollande* », pp. 13, 57, 131, 240-241.

<sup>218</sup> Entre autres dans les *Guides classiques du voyageur en Europe* (1852) et le *Guide du voyageur en Hollande* (1844) de Richard, cité par Andringa, *op.cit.*, pp. 59, 90, 101-102, 105, 211, 225.

Broeck en est l'enfer » (*ibid.*, p. 174). Cependant cette propreté semble en contradiction avec la saleté dans le ghetto « boueux, pouilleux et lépreux » des juifs pauvres à Amsterdam, à l'exception de la taillerie des diamants qui est fort propre car entretenue par les Hollandais. Mais cette saleté du ghetto fait aussi partie des stéréotypes anciens. Au XVIII<sup>e</sup> siècle les voyageurs font la différence entre la communauté juive séfarade (issue de l'émigration portugaise et espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle) en général riche et cultivée et la communauté des Juifs allemands (qui ont fui l'Europe ravagée par la Guerre de trente Ans) beaucoup plus pauvre et qui habite ce « ghetto boueux ». Vu la description du quartier, Du Camp n'est peut-être pas en soi antisémite, mais il ne semble pas avoir de sympathie particulière pour ses habitants juifs, quoique le personnage du vieil ouvrier juif dans la diamanterie d'Amsterdam soit présenté de manière positive. Il s'avère que Du Camp est l'un des rares voyageurs qui brosse un tableau assez détaillé du quartier juif, souvent repris par d'autres récits entre autres dans le *Guide Diamant* (1875) d'A.J. Du Pays<sup>219</sup>.

Mais après avoir vu la situation des pauvres dans les colonies de l'est du pays, Du Camp reformule son opinion sur le caractère des Hollandais et conclut : « un des caractères du Hollandais est de ne faire que ce qu'il faut faire, avec bonté, sans rigidité inutile, sans excès de zèle, honnêtement et toujours avec une commisération naturelle et de bon aloi » (p. 232), formulation qui résume en quelques mots l'opinion de la plupart des voyageurs des siècles précédents. On pourrait dire que sur le sujet du caractère national Du Camp n'innove pas par rapport à ces prédécesseurs. Cependant dès le début de son voyage, Du Camp est charmé par la politesse et l'amabilité des employés dans les hôtels et restaurants, à la poste et aux musées et donne en exemple le comportement des douaniers hollandais qu'il compare avec l'attitude dure et agressive des douaniers français (*ibid.*, p. 4, 112-113).

### *Religion/tolérance*

La tolérance religieuse est l'un des traits caractéristiques des Pays-Bas que Du Camp développe peu dans ses lettres car il ne semble pas trop s'intéresser aux cultes et à la religion. Sauf dans la lettre XVI où il relate l'histoire des frères Moraves qui se sont établis à Zeist et où il intercale ses observations qui sont pour la plupart positives. Du Camp admire leur simplicité extérieure, leur austérité, leur charité, leur goût de travail et la pureté de leurs mœurs. Cependant lors de sa visite il nuance cette opinion car il constate qu'ils n'ont aucun besoin de se développer librement, mais qu'ils préfèrent suivre les règles religieuses et qu'ils n'adorent Dieu que par « des formules méticuleuses ». Ils semblent ainsi dépouillés de toute volonté. Selon Du Camp leur « cerveau [est]

---

<sup>219</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 92-93.



taillé comme un jardin à la française » et l'homme est devenu ainsi « un automate ». Du Camp, en premier lieu enthousiaste vis-à-vis de la religion des Moraves, conclut à la fin de cette dernière lettre que « de toutes les tyrannies, la tyrannie religieuse est la plus absolue ». Il souligne encore que la tolérance religieuse pratiquée dans les Pays-Bas, reste en France un point d'actualité au milieu du XIX siècle où la religion catholique semble toujours réprimer les autres cultes. On ne peut que conclure que Du Camp manifeste une certaine hostilité à la religion dans ses lettres (*ibid.*, pp. 14-15, 33, 257-276)<sup>220</sup>.

### *Institutions caritatives*

La visite aux établissements pour les pauvres, les orphelinats, maisons de vieillards ainsi qu'aux centres hospitaliers et établissements pénitentiaires, fait partie de longue date du programme des voyageurs<sup>221</sup>.

Au XIXe siècle, Du Camp est un des rares visiteurs qui s'intéresse à la lutte contre la pauvreté et le paupérisme entreprise par le gouvernement des Pays-Bas, c'est une question également abordée en France. Il en témoigne en décrivant sa visite à l'ancienne léproserie à Amsterdam, maintenant un hospice des indigents (*ibid.*, p. 142) et aux petites maisons construites pour les pauvres à Haarlem (*ibid.*, p. 113). Ensuite il décrit d'un ton réaliste le sort déplorable des filles qui comme « des Èves [...] tourneraient auprès du paradis » et du matelot qui « entré riche, sort ruiné, dépouillé » des *musicos* à Rotterdam (*ibid.*, pp. 18-20). Mais Du Camp expose surtout son engagement dans la lettre XIV où il consacre vingt pages aux colonies dans laquelle il fait part, d'un ton beaucoup moins enthousiaste et plus critique, du sort des « maisons pénitentiaires » situées dans les provinces de Drenthe et d'Overijssel (*ibid.*, pp. 214-234). La création des colonies était une initiative privée de Johan van den Bosch (1780-1844), ancien général aux Indes hollandaises et de la Société Néerlandaise de bienfaisance qu'il avait fondée. Puis le projet a été repris avec enthousiasme par le gouvernement des Pays-Bas. L'idée était d'y installer les (familles) pauvres des grandes villes pour qu'elles y suivent un programme de rééducation. Du Camp estime que la situation des pauvres est des plus misérables surtout à cause du mauvais logement et du manque de nourriture. Il est favorablement impressionné par le concept de la rééducation, mais il a un jugement mitigé sur les colonies car, dans ces conditions-là, les pauvres vivent trop isolés de la société et cela ne favorise guère leur réinsertion<sup>222</sup>.

Bien que Du Camp s'intéresse vivement à la société hollandaise, sa mentalité, sa religion et sa vie culturelle, il ose cependant la critiquer ouvertement quant à sa politique sociale car « ... une société qui n'ose remédier à la misère que par

---

<sup>220</sup> Versendaal, « Le voyage au service d'une peinture de la France.. », p. 52.

<sup>221</sup> Van Strien-Chardonneau, « *Le Voyage de Hollande* », pp. 45-50.

<sup>222</sup> *Ibidem*, pp. 226-232 ; Versendaal « 'Ces gens-là sont incorrigibles...' », pp. 282-284.

des dépôts de mendicité, des colonies agricoles et autres mesures répressives, est-elle une société viable ? (*ibid.*, p. 234).

En général la question de la pauvreté aux Pays-Bas n'intéresse que peu de voyageurs qui, selon Andringa, pour la plupart, ne cherchent que « l'altérité dont histoire et tableaux leur ont donné un avant-goût »<sup>223</sup>.

### *L'histoire*

Du Camp n'oublie pas non plus de prêter attention au sujet « Histoire » qui fait également partie des thèmes obligés du voyage d'éducation. Tout comme Louise Colet l'histoire des Pays-Bas prend une part considérable dans son récit. Ce thème sera analysé plus profondément au chapitre 4.2.2.2 de ce mémoire à côté des deux autres thèmes caractéristiques, la « Flânerie » et la « Modernité ».

Pour conclure, en dehors de ses impressions personnelles de voyageur, Maxime du Camp se présente avant tout comme un écrivain et critique d'art en voyage. Non seulement les catalogues des trois musées en témoignent, mais aussi les maintes descriptions des tableaux du Siècle d'Or dont il s'est inspiré pour décrire les Pays-Bas<sup>224</sup>. Le récit de Du Camp prend le ton tantôt d'un journal intime, lorsqu'il s'adresse directement à son ami et confident, tantôt le ton d'un reportage comme dans la lettre XVI où il informe ses lecteurs de sa visite aux colonies agricoles. En tant que historien de son temps et journaliste professionnel, Du Camp s'appuie sur la littérature scientifique qui traitent de l'histoire et de l'art ainsi que des ouvrages de référence, articles etc. Cela ne souligne pas seulement l'authenticité de ses sources<sup>225</sup>, mais affiche aussi son érudition. On ne peut que souscrire à la critique parue dans la *Gazette des beaux-arts* de 1859 que les *Lettres à un ami* du voyageur Maxime du Camp :

...touche à tous les sujets; la relation de son voyage en Hollande contient de tout : de l'histoire, de la philosophie, de la politique, des peintures de mœurs, des choses d'art, [...]. Il se promène, il décrit, il regarde, il réfléchit, il songe<sup>226</sup>.

Bien reçu par la critique et les lecteurs, *En Hollande, lettres à un ami* est un récit fascinant et unique qui donne une réflexion totale sur les Pays-Bas du XIXe siècle et qui n'hésite pas à faire l'éloge et la critique du pays. Le livre se distingue par sa richesse de style et de sujets et montre en même temps la

---

<sup>223</sup> Andringa, *op.cit.*, p. 47.

<sup>224</sup> H. van der Tuin, *Les vieux peintres des Pays-Bas et la littérature en France dans la première moitié du siècle*, Paris, Nizet, 1953, pp. 54, 56.

<sup>225</sup> Par exemple, Du Camp puise dans l'ouvrage de A. Bost, *Histoire ancienne et moderne de l'Eglise des frères de Bohême et de Moravie, depuis son origine jusqu'à nos jours*, 2<sup>e</sup> édition, 2 vol. Paris, Delay, 1844.

<sup>226</sup> *Gazette des beaux-arts ; courrier européen de l'art et des curiosités*, Paris, septembre 1859 [en ligne].

sensibilité personnelle, le professionnalisme journalistique et le talent littéraire de son auteur.

Après avoir étudié le voyage concret de Louise Colet et Maxime du Camp, la forme de leur récit de voyage et les sujets qu'ils abordent, on a pu constater que les deux récits s'inscrivent dans la « matière de Hollande » traditionnelle, mais connaissent également des variations dues à l'évolution du voyage et aux changements que connaît la société du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans le chapitre suivant, nous ferons l'analyse comparative des textes des deux auteurs, centrée autour de quelques thèmes spécifiques, représentatifs des récits de voyage de leur époque.

## Chapitre 4. Deux thèmes spécifiques du récit du XIXe siècle : la flânerie et la perception ambivalente de la modernité

### 4.1 La flânerie et la promenade

Dans ce chapitre, nous centrons notre analyse des récits de voyage de Louise Colet et Maxime Du Camp autour de deux thèmes caractéristiques appartenant au courant romantique du XIXe siècle. On se penche d'abord sur la promenade et la flânerie ; dans quelle mesure la flânerie est-elle différente de la promenade ? La promenade et la flânerie, sont-elles des manières différentes de découvrir la ville et les paysages par rapport aux siècles précédents ? Ensuite on passera à la remise en question des changements apportés par la modernisation de la société contemporaine, qui s'exprime parfois par un rejet de cette société. Bien que Louise Colet et surtout Maxime Du Camp fassent l'éloge de certains aspects de la modernité, ils sont aussi, comme nombre de leurs contemporains à la recherche d'un ailleurs dans l'espace ou dans le temps.

Dans les paragraphes qui suivent on va développer ces deux aspects spécifiques en tenant compte d'une part des études sur le sujet et d'autre part en analysant des passages précis des textes de Louise Colet et Maxime du Camp.

#### 4.1.1 Découverte de la ville ; de la promenade à la flânerie

Au XVIIIe siècle, la promenade est un loisir surtout aristocratique qui se pratique dans l'espace urbain sur les « cours »<sup>227</sup> et dans les jardins, des espaces spéciaux pour les rendez-vous du beau monde. La France, surtout Paris, donne le ton avec ses grands jardins et parcs tels que les Tuileries, le jardin du Luxembourg et le Palais Royal<sup>228</sup>, où il s'agissait surtout d'aller voir, se faire voir et être vu. Le verbe se promener connaît bien des synonymes tels que déambuler, se déplacer, marcher, errer, circuler et flâner pour désigner une pratique qui se développe de plus en plus dès le milieu du XVIIIe siècle. Dans *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert l'article « Promenade » du chevalier de Jaucourt, présente la promenade comme un « exercice modéré, composé du mouvement alternatif des jambes & des piés, par lequel on se transporte

---

<sup>227</sup> Tel que le Cours-la-Reine, que la reine de France, Marie de Médicis (1575-1642), a fait aménager en 1616.

<sup>228</sup> Pierre Deshusses, Préface : « Promenade au pays de l'utopie » dans : K.G. Schelle, *L'Art de se promener*, Paris, Payot & Rivages (Poche), 1996, pp. 10-11.

doucement & par récréation d'un lieu à un autre »<sup>229</sup>. Le mot promenade connaît deux définitions : la manière dont on se promène et le lieu où l'on se promène : Jaucourt y ajoute une fonction hygiénique et récréative qui diffère de la promenade du XVIIIe siècle qui avait une fonction surtout sociale<sup>230</sup>. La promenade devient une activité récréative et saine, notamment pour la bourgeoisie qui se promène en famille pour le plaisir et la santé : « pour avoir un peu de mouvement à l'air libre »<sup>231</sup>.

La promenade se fait sur les promenades, les boulevards, les passages et dans les jardins publics des villes, lieux de rencontre et de sociabilité. Outre sa fonction sociale, la promenade sous forme mondaine, familiale, festive etc., est un des loisirs les plus appréciés à côté du théâtre<sup>232</sup>. De plus l'aménagement des promenades et jardins publics vont offrir à une population grandissante une meilleure circulation d'air qui en assure l'agrément. Pourtant à la fin du XVIIIe siècle les promenades constituent pour la plupart des lieux de distinction sociale destinés à « la bonne société » qui inclut aussi bien l'aristocratie que la bourgeoisie et qui s'opposent à ceux des classes populaires. Au cours du XIXe siècle, on retrouve ces dernières sur les boulevards et dans les jardins de plaisir dans la ville, auparavant réservés au « beau monde », mais graduellement « conquis » par le « peuple » et devenus lieux de divertissement et d'attraction. Puis une seconde forme « populaire », appréciée par le peuple est la promenade à la périphérie de la ville, où l'on cherche le plaisir dans « un cadre bucolique ». Là, se manifeste également le promeneur qui aime élargir son horizon et qui se dirige vers la campagne pour y trouver la grandeur et la liberté de la nature en dehors des portes de la ville<sup>233</sup>. Finalement on verra que le promeneur urbain, qui cherche avant tout le contact social, peut encore se transformer en « flâneur ». Si le promeneur est plutôt une personne qui s'associe en partie au Siècle des Lumières, le flâneur est un personnage typique du XIXe siècle<sup>234</sup>.

---

<sup>229</sup> Louis de Jaucourt (1704-1779), cité par L. Turcot et Chr. Loire, « La promenade : un objet de recherche en plein essor » dans : *La promenade au tournant des XVIIIe et XIXe siècles (Belgique - France - Angleterre)*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, coll. "Études sur le XVIIIe siècle", 2011, p. 8 [en ligne].

<sup>230</sup> R. Beck, « La promenade urbaine au XIXe siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 116-2 / 2009, § 3 [en ligne]. ; Loir et Turcot, « La promenade : un objet de recherche » p. 8 [en ligne].

<sup>231</sup> F.C. Krieger cité in Beck, « La promenade urbaine », § 26 [en ligne].

<sup>232</sup> Beck, *art. cit.*, § 3.

<sup>233</sup> *Ibidem*, § 36-40 ; A. Montandon, « Le paysage du promeneur », *Revue germanique internationale*, 7 | 1997, pp. 193-203 : § 2 [en ligne].

<sup>234</sup> Turcot et Loir, « La promenade : un objet de recherche », p. 9 ; Dans *L'art de se promener* Schelle utilise le verbe « flâner » comme synonyme de « se promener », p.e. pp. 24, 46, 61, 72.

D'après Walter Benjamin<sup>235</sup>, la figure littéraire du flâneur est un personnage oisif qui s'épanouit dans la société industrielle du XIXe siècle. Il vagabonde au hasard dans les labyrinthes de la ville (Paris), qui représente pour lui un immense champ d'observation, mais lui sert également de refuge comme pour le flâneur de Baudelaire des *Fleurs du mal* (1857). Le flâneur fait partie des « physiologies » sociales<sup>236</sup>, qui jouent un rôle important dans les romans réalistes de Balzac, Dumas et Sue qui visent à y représenter la société contemporaine dans sa totalité. Vers la fin du XIXe siècle la notion du flâneur est utilisée pour désigner l'intellectuel, l'artiste et le poète, qui observent dans le détail l'espace urbain et le comportement de l'individu en se promenant dans la ville<sup>237</sup>. Libre, le flâneur sait observer, interpréter et raconter la ville. Auguste Lacroix constate que le flâneur est le frère, voire l'exemple de l'écrivain : « C'est surtout la littérature qui possède l'élite de la flânerie (...) littérateurs parce que flâneurs »<sup>238</sup>. Pour se préparer, le flâneur peut utiliser des renseignements imprimés sur la ville. Par conséquent sa promenade dans la ville n'est pas toujours faite « au hasard ». Il peut également laisser une trace de sa visite par l'écriture d'une relation dans laquelle il raconte la ville, les choses vues et vécues pendant son séjour. Son but essentiel est de promener pour écrire et pas par simple récréation, il choisit d'écrire un texte poétique, subjectif et sensible dans lequel il est le personnage principal. Il revendique le désordre et l'improvisation du voyage mais agence soigneusement ces éléments soi-disant « spontanés » qui garantissent la sincérité et le naturel<sup>239</sup>.

Au chapitre trois on a constaté que nos deux voyageurs se sont inspirés d'autres récits de voyage et s'inscrivent ainsi – en partie – dans la tradition du voyage en Hollande. Dans quelle mesure peut-on dire que la promenade de Louise Colet et Du Camp est « au hasard » et spontanée, dans quelle mesure leur récit répond à cette nouvelle esthétique de la promenade ?

---

<sup>235</sup> W. Benjamin, cité par P.-B. Bonnaud, « Le flâneur, personnage époque », *ResearchGate*, avril 2013, p. 1 [en ligne].

<sup>236</sup> Au XIXe siècle le terme physiologie a été aussi utilisé pour qualifier de petites études de mœurs de personnages typiques tels qu'étudiants, grisettes, employés, curés etc., comme les personnages de *la Comédie humaine* de Balzac [en ligne]. <http://www.balzac-etudes.paris-sorbonne.fr/balzac2/problematique-du-personnage.html> (consulté le 23 mai 2021).

<sup>237</sup> Bonnaud, *art. cit.*, pp. 1-2, 8 ; G. Nuvolati, « Le flâneur dans l'espace urbain », *Géographie et cultures*, 70 | 2009, § 1, 22 [en ligne].

<sup>238</sup> Auguste de Lacroix, « Le Flâneur », *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Curmer, 1840, p. 115/ § 12 [en ligne].

<sup>239</sup> Ph. Antoine, *Quand le voyage devient promenade. Ecritures du voyage au temps du romantisme*, PUPS, Paris, 2011, pp. 9, 23, 29, 63.

### *Promenade et flânerie urbaines chez Louise Colet et Maxime du Camp*

On a vu que le décor du flâneur est le décor architectural de la ville et que le terme flâneur est surtout lié à un personnage de caractère social et littéraire du XIXe siècle. C'est seulement depuis 1808 que l'on trouve l'entrée « flâneur » dans les dictionnaires français<sup>240</sup>. Pourtant dans *l'Art de se promener* (1805) Schelle utilise le mot « flâneur » en tant que synonyme de promeneur<sup>241</sup>. Bien que maints chercheurs aient essayé de marquer une distinction entre le promeneur, le flâneur de Baudelaire et le flâneur d'aujourd'hui, on n'a pas encore réussi à trouver des interprétations du mot pour une période précise. Mais peu à peu le mot flâneur s'emploie pour le promeneur qui parcourt la ville sans hâte, « au hasard » sans direction précise<sup>242</sup>.

Pour le flâneur du XIXe siècle, la promenade n'est pas forcément une promenade sociale, c'est-à-dire, destinée à voir des gens et à être vu, mais plutôt une activité individualiste. La promenade est un moyen de découvrir la ville qu'il observe avec une grande curiosité. Il se promène pour mieux voir la ville, ses habitants, ses bâtiments, ses maisons, ses jardins, ses voitures, ainsi que ses passages/galeries, construits dans la première moitié du XIXe siècle abritant des commerces qui protègent ainsi la clientèle aisée des intempéries, mais qui servent aussi de refuge au flâneur<sup>243</sup>. Néanmoins le flâneur aime s'aventurer dans les rues où la circulation est plus dense que dans les jardins et promenades. Il se mêle à la foule anonyme dans le but de mieux l'observer. Selon Turcot l'observation est toujours la mesure de l'appréciation de la ville. Le but du flâneur est de raconter la ville et ses habitants telle qu'il l'a vue et vécue, et finalement il veut retrouver son individualité et son rôle d'observateur<sup>244</sup>.

Ce sont les grandes villes de l'ouest des Pays-Bas qui servent de « décor » pour les promenades de Louise Colet et Du Camp. Le titre du récit de Louise comporte le terme « Promenade », qui évoque l'activité individuelle de l'auteure, tandis que le titre originel qu'elle avait donné au feuilleton, était « *Physionomie de la Hollande* », qui met l'accent sur le pays visité. Elle nous a fait savoir qu'elle n'utilise pas de guide, par conséquent elle se déplace « au hasard », sans plan déterminé dans les villes. Notamment à Utrecht, où elle a

---

<sup>240</sup> Entrée « Flâneur » dans *Le Petit Robert I alphabétique & analogique de la langue française*, P. Robert (éd.), Paris, 1979.

<sup>241</sup> Schelle, *op.cit.*, par exemple pp. 24, 46.

<sup>242</sup> Turcot, « Le corps de la ville, le corps du promeneur (XVIIe-XVIIIe siècles) », *Géographie et cultures*, 70 | 2009, pp. 1-2 [en ligne]. ; CNRTL, entrée flâneur/flâneuse [en ligne].

<sup>243</sup> Bonaud, *art. cit.*, pp. 7, 9 ; P. de Moncan, *Les passages couverts de Paris. Plans, Promenades, Histoire*, Littérature, Paris, Éds. Du Mécène, 2003, pp. 49-54.

<sup>244</sup> Turcot, « La fonction de la promenade », pp. 539-541 ; Turcot et Loir, « La promenade objet de recherche en plein essor » p. 16 ; Nuvolati, *art. cit.*, p. § 6.

déjà parcouru la ville pendant la journée, mais ajoute : « Je dîne rapidement et je profite de la beauté du soir pour recommencer ma promenade à travers la ville. Je marche seule et à l'aventure... » (*Promenade*, p. 242).

Apparemment Louise Colet aime se promener le soir, surtout lorsqu'il fait beau. Ainsi, lors d'une flânerie nocturne à La Haye, elle est surtout sensible à la luminosité particulière de cette vue nocturne et romantique sur la ville :

La soirée est superbe : une pleine lune projette sur les monuments cette lueur laiteuse qui double leur beauté. J'admire longtemps les vieux palais des Etats-Généraux, dont une des façades se reflète dans une vaste pièce d'eau appelée le Vivier [*Hofvijver*] ; je m'accoude au bord de ce profond bassin dont l'onde est lumineuse ; la lune y trace de clairs sillages, et détache sur le fond du ciel les arbres, les arbustes et les fleurs du frais flot qui s'élève du sein des eaux comme une immense corbeille (*ibid.*, pp. 119-120).

La lune, élément sublime de la nature qui entraîne le poète romantique dans la rêverie où cet astre a un rôle consolateur ou bien mélancolique, est aussi le symbole de l'être aimé, mais le mystère de la lune peut évoquer également le maléfique et la mort<sup>245</sup>. Louise Colet est sensible au pouvoir romanesque de la nuit et du clair de lune. Ainsi à Leyde, elle admire le perron à double escalier de l'hôtel-de-ville « au clair de lune » (*ibid.*, p. 144), mais elle ne manque pas de lucidité sur le pouvoir romanesque du clair de lune car elle note aussi : « Au grand jour, la façade de l'hôtel de ville de Leyde me parut moins belle qu'à la clarté de la lune qui agrandit tout » (*ibid.*, p. 146).

De son côté, Maxime du Camp, qui se promène pendant la journée à La Haye, donne son impression du même endroit, qui contraste avec celle de Louise Colet :

...le *Binnenhof* (cour intérieure) [...] est le berceau de la ville de La Haye, comme la Cité est celui de Paris. Ce fut là que s'éleva jadis la demeure des stathouders. Voici, d'un côté, le palais des Etats-Généraux, et, de l'autre, celui de la première chambre : ils n'ont rien de remarquable... (*En Hollande*, p. 70).

On observe que Du Camp se comporte en voyageur traditionnel, qui, peut-être le guide à la main, mentionne les bâtiments pour leur intérêt historique. Louise Colet se pose davantage en voyageuse romantique sensible au clair de lune.

---

<sup>245</sup> « Clair de Lune : Etude comparée de la lune dans le Romantisme littéraire et musical », <https://complit.uchicago.edu/node/1255> (consulté le 1er mai 2021).



Pourtant Maxime du Camp flâne « au hasard » dans la ville de Rotterdam et met ses impressions sur papier : « [je] passe devant « des servantes en sabots blancs et bonnets volants [...] qui fourbissaient les escaliers et frottaient les carreaux » (*ibid.*, p. 16). Puis il passe devant le fronton de l'hôtel de ville, qui semble être « sculpté dans les îles Sandwich par quelque artiste tatoué ». Du Camp est le « voyeur » qui ne semble pas se mêler aux gens qu'il rencontre alors que Louise Colet, elle, rapporte ses différentes rencontres. Du Camp aime lui aussi se promener le soir, mais il choisit d'aller à la *Zandstraat*, rue des *Musicos*, rue où s'est établie la prostitution. Une rue animée qui donne une impression triste le soir lorsque de trop jeunes filles déjetées et trop fardées s'amuse sans joie avec les matelots en dansant sur la musique d'un petit orchestre (*ibid.*, pp. 15-20). A la différence de Louise Colet, Maxime du Camp brosse souvent une image plus réaliste et moins romantique de la ville et de ses habitants.

La première impression de Du Camp d'Amsterdam, est que la ville du peintre *Metsu*<sup>246</sup> est une ville très animée, « populeuse et pleine, une vraie capitale commerciale, en un mot ». Il se promène jusqu'au palais royal « à travers des rues animées, bruyantes et parcourues par une foule rapide ». Puis à la fin de son séjour à Amsterdam Du Camp note : « ...je me suis forcément contenté [...] de me promener au hasard par les rues et les quais de la ville » (*ibid.*, pp. 123, 125, 243). En observant la foule, sans jamais s'adresser à qui que ce soit, et en traversant la ville animée et bruyante d'Amsterdam, Du Camp ressent et exprime des impressions qui pourraient bien être celles du flâneur baudelairien à Paris.

Un dimanche, Louise Colet va se promener dans l'immense Jardin zoologique, le théâtre pour « les riches oisifs d'Amsterdam ». Louise flâne dans de belles avenues bordées de fleurs qui sont peuplées de toutes sortes de oiseaux qui donnent au jardin une « animation joyeuse ». Il y a même un labyrinthe anglais, le plus recherché par les promeneurs aristocratiques où flânent « les élégantes d'Amsterdam [qui] aiment à montrer là leurs toilettes françaises ; la mienne fait événement parmi toute cette société, qui se connaît, se cherche et se salue...» (*Promenade*, pp. 203-205). Dans ce passage Louise Colet s'étale, sans aucun embarras, comme la flâneuse la plus élégante parmi les flâneuses de la haute société d'Amsterdam. La flânerie à laquelle se livre Louise Colet dans la ville, rappelle la dimension sociale, évoquée plus haut, de la promenade dans les jardins et sur les boulevards où on va voir et on se fait voir.

---

<sup>246</sup> Gabriel Metsu (1629-1667), *Le marché aux herbes* (1660-1661), Du Camp, *op.cit.*, p. 122.

En somme Du Camp nous montre que sa passion n'est pas la ville en soi, ce sont plutôt les peintres du Siècle d'Or qui l'intéressent, car il « ne pensai[t] qu'aux tableaux » qu'il a vus dans les musées des grandes villes des Pays-Bas (*En Hollande*, pp. 35, 55). Pour lui, la promenade dans la ville est surtout un « pèlerinage artistique ». Il cherche à retrouver des vues et des scènes pittoresques découvertes auparavant dans les tableaux des peintres du Siècle d'Or. Son récit est un compte rendu réaliste du pays ainsi qu'une recherche esthétique fréquente chez l'auteur voyageur de l'époque.

Par contre, Louise Colet exprime sa sensibilité esthétique autrement, par exemple dans le passage sur La Haye cité ci-dessus où l'on voit qu'elle est très sensible aux effets de la lumière de la lune sur l'eau, les bâtiments, la végétation etc. On constate également qu'elle a tendance à se mettre au centre des tableaux qu'elle dépeint.

#### **4.1.2 Découverte de la nature *hors les murs*, les paysages**

Au début du XIXe siècle, l'aménagement des promenades se déplace vers la périphérie de la ville sur les remparts démolis, qui sont naturellement aménagés et plantés d'arbres, de fleurs et d'arbustes et qui constituent l'ouverture de la ville vers la campagne. Les promenades sont maintenant accessibles à toutes les classes sociales qui cherchent le plaisir dans la nature<sup>247</sup>. Le promeneur peut profiter des horizons, des vues pittoresques et panoramiques et des paysages plus naturels et sauvages plus loin en dehors de la ville tels que forêts, collines, prés, rivières etc. La promenade sociale vers les portes de la ville, le fait de voir et d'être vu, réunit ainsi société et nature et devient le passage vers la promenade dans la nature. La vogue de la promenade au XIXe siècle va de pair avec le progrès économique et scientifique qui entraîne le développement des moyens de transport et l'amélioration des routes qui facilitent les voyages à la campagne, à la découverte des paysages naturels, et aussi des paysages côtiers et de la mer. Selon l'historien A. Corbin, le voyage en Hollande, et en particulier la visite à Scheveningen, a contribué dès le milieu du XVIIIe siècle, à développer l'admiration pour le spectacle de la mer et l'attrait des promenades sur ses rivages<sup>248</sup>. Dans la seconde moitié du XIXe siècle l'émergence de la culture des bains de mer va changer considérablement le rivage.

Le sentiment de la nature commence à se manifester dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et va se développer au XIXe siècle. On trouve ce thème dans *Les*

---

<sup>247</sup> Montandon, « Le paysage du promeneur », § 1-5.

<sup>248</sup> A. Corbin, *Le Territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, Paris, Aubier, Collection historique, 1988, p. 45.

*Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau (1782). Le philosophe Karl Gottlieb Schelle, auteur de *l'Art de se promener* (1802), estime que la promenade est un équilibre entre espace social (la ville) et espace de la nature ; nature et société vont ensemble. Pour lui la promenade n'est pas seulement le simple mouvement du corps, elle est aussi une activité de l'esprit, un « art de vivre ». Schelle estime que les promenades près des portes de la ville, aménagées par l'homme, combinent le mieux la nature et la ville. Pourtant il est d'avis que la solitude de la promenade dans la nature est l'expérience de la liberté absolue<sup>249</sup>. Les thèmes de la contemplation et de la solitude dans la nature, propagés par Rousseau, fascinent l'écrivain-voyageur romantique du XIXe siècle qui cherche la paix et la liberté dans la promenade solitaire dans la nature avec laquelle il se sent uni. Il préfère les paysages vierges et sauvages, sans trace d'activités humaines, qui le consolent et lui servent de décor. Ce goût pour la promenade solitaire et pour les paysages vierges et sauvages se manifeste de façon différente chez nos voyageurs. Louise gravit les collines aux alentours d'Aix-la-Chapelle d'où elle a une belle vue sur les forêts tandis que Du Camp en voyageant d'Assen à Meppel à travers un paysage plat et sablonneux, se souvient des paysages sauvages de l'Orient qu'il a traversés auparavant (*Promenade* p. 270 ; *En Hollande*, pp. 208-211).

#### *La promenade publique à la périphérie de la ville*

On a vu ci-dessus que la promenade à pied peut se faire également le long des promenades qui entourent les villes et qui sont embellies par une plantation variée d'arbres, arbustes et fleurs. Louise Colet et Du Camp ont, eux aussi, fait des promenades à la périphérie des villes des Pays-Bas. Ainsi Du Camp se promène dans le bois de la Haye, aux abords de la ville, qu'il décrit comme « le plus beau parc qui puisse se voir en Europe... » comparé au bois de Boulogne « tapageur et parvenu ». Dès son arrivée à Utrecht, Du Camp se plaît à la vue de la ville où le Rhin « ceinture » la ville « avec ses remparts devenus aujourd'hui une magnifique promenade », ce qui illustre bien la combinaison de la ville et la nature à la périphérie des villes. Pourtant on n'a pas l'impression que Du Camp se soit réellement promené sur les remparts, il ne fait que remarquer la présence des promenades aménagées dans la lettre XVI (*En Hollande*, pp. 76, 249).

Quelques mois après, Louise Colet, de son côté «... marche seule et à l'aventure ; [...] je franchis la dernière rue d'Utrecht, et me voilà dans la campagne.», de nouveau, on constate cette ouverture de la ville sur la nature.

---

<sup>249</sup> Schelle, *op.cit*, pp. 30, 42-43, 46, 62-64.

Elle se promène jusqu'au bord du Rhin qui « ceinture » la ville sur la promenade, au même endroit, qui s'appelle *Maliebaan* et qui est :

... bordé de huit rangées d'arbres de tout espèce pittoresquement plantés ; les sinuosités du terrain sont couverts de gazons, un massif de fleurs, d'amoncellements d'arbustes et de plantes... (*Promenade*, pp. 242-243).

Louise Colet est sensible à la nature et tellement charmée par le *Maliebaan* que ce paysage « ravissant » lui inspire un poème. (*ibid.*, p. 243).

En outre en visitant Amsterdam, Louise Colet note encore que les boulevards :

...forment [...] une ceinture d'admirables promenades. Trois de ces promenades sont surtout célèbres : celle de la porte de Harlem, de la porte de Leyde et de la porte d'Utrecht. Ce sont des allées d'arbres, des jardins, des labyrinthes, des entrelacements de canaux et de cours d'eaux d'une fraîcheur attrayante et d'une grâce indéfinie (*ibid.*, p. 229).

Du Camp fait des descriptions précises et plutôt objectives des promenades magnifiques et des beaux parcs un peu à la manière des guides de l'époque. Les paysages urbains ne sont apparemment pas pour lui les paysages les plus attrayants des Pays-Bas. Par contre Louise Colet est attirée surtout par l'eau, les arbres et les fleurs qui embellissent les « admirables » promenades, en fait par une nature soigneusement aménagée par l'homme. Avec des descriptions poétiques et le goût du détail Louise Colet sait stimuler l'imagination des lecteurs qui voient d'un seul coup le tableau des paysages semi-urbains décrits.

### *La promenade au bord de la mer*

Du Camp, las de la ville bruyante, part avec son guide pour Scheveningen. Ils sortent de la périphérie de La Haye, par le « beau chemin » de Scheveningen « une allée plantée de trois rangées de tilleuls » qui aboutit enfin à la mer. Sous les arbres il voit flâner « ...[d]es bourgeois endimanchés, traînant au bras leurs bourgeoises en toilettes, [...] sous les arbres (*En Hollande*, p. 55). Puis il loue les Hollandaises car : « ...elles n'ont point encore adopté ces modes ridicules, boursouflées et menteuses [des cerceaux] qui difforment nos femmes et les rendent risibles (*ibid.*, p. 55) ». Pour enfin ajouter : « ...si l'on se rapporte à Rubens, les Flamandes n'ont, à cet égard, besoin d'aucun auxiliaire (*ibid.*, p. 56).

Comme lors d'une promenade dans la ville, Du Camp aime observer la foule, surtout les femmes hollandaises qu'il compare aux Françaises pour ensuite comparer les Flamandes avec les fameuses femmes de Rubens. Ensuite il prête attention aux femmes de pêcheurs de Scheveningen dans leur costume

traditionnel, coiffées d'un *hoofd-ijzer* en or ou argent qu'il trouve « par derrière [...] fort gracieux... » (*ibid.*, pp. 55-56). Il considère « Le petit village de Scheveningue [...] coquet, fourbi, comme il faut... ». Le village est défendu contre la mer par des dunes « en sable blanc ».

Sur la plage il voit une flottille de bateaux rangés côte à côte. Cependant il regrette surtout que la plage douce et blonde de Scheveningen soit « attristée par une immense construction intitulée : « Etablissement des bains ». Son regret montre une certaine nostalgie des rivages non encore touchés par l'homme et que les stations balnéaires vont changer définitivement.<sup>250</sup> La plupart des voyageurs aiment surtout le spectacle de la mer, élément de la nature sauvage par excellence, avec ses grandes vagues et des ciels nuageux. Mais Du Camp contemple une mer sereine, « la mer est calme, verte et rejoint le ciel par d'imperceptibles transitions » ; soudain la mer évoque chez lui un vers de Lord Byron, poète romantique par excellence : « O mer, je t'ai toujours aimée ! » (*ibid.*, p. 58). Du Camp est vraiment sensible à l'immensité du paysage lorsqu'il note que « la mer rejoint le ciel ». Une image qui lui rappelle une *Vue de Scheveningue* peint par Van der Velde dont il a loué « la profondeur insondable des horizons [et] la largeur du ciel », comme s'il pouvait vraiment respirer l'air frais marin (*ibid.*, pp. 41, 57).

A la différence de Maxime du Camp, Louise Colet apprécie surtout la sociabilité mondaine de la station balnéaire. Elle se fait conduire tout de suite à l'établissement de bains qui « dresse sur la plage sa façade monumentale » (*Promenade*, p. 128). Depuis la cour, elle voit la mer qui « déroule son immensité devant [elle] ». A sa droite, elle trouve le pavillon de la reine et la famille royale qui vient prendre des bains de mer dans les petites voitures qui conduisent les baigneurs vers « les flots montants ». En parcourant la plage, elle croise la princesse Olga de Wurtemberg et son mari et note avec complaisance qu'elle y a croisé des grands de ce monde allant prendre leur bain.

Louise Colet n'est cependant pas insensible au spectacle de la mer avec « ses vagues montantes » et « écumantes ». Elle peint l'immensité de la mer et sa grandeur contrastant avec la mer calme et sereine peinte par Du Camp quelques mois auparavant. La fusion des éléments est également un thème

---

<sup>250</sup> Du Camp, *op.cit.*, p. 51 ; En 1815 les premiers bains de mer pour touristes voient le jour. Mais c'est seulement vers la fin du siècle que l'établissement de bains est remplacé par le *Kurhaus* (1885) et que Scheveningen, l'ancien village de pêcheurs devient une station balnéaire réputée. ; Strien-Chardonneau « Plaisirs de la mer et du rivage : voyageurs français à Scheveningen (XVIIIe-XIXe siècles), *Deshima, revue française des mondes néerlandophones, La Hollande, un radeau submergé par les vagues. Mers, fleuves et canaux aux Pays-Bas*, 2008, 2, p. 145.

cher aux romantiques, pour du Camp c'est la fusion de la mer et du ciel et pour Louise Colet de la mer et de la plage<sup>251</sup>. Puis Louise Colet relate sa promenade sur la plage de Scheveningen pour contempler la mer du Nord :

...qui déroule son immensité devant moi. Je suis encore séparée des vagues montantes par une vaste étendue de sable bleuâtre, où foisonnent par milliers de jolis coquillages [...] cette grande mer à l'onde verte et grise, qui gémit à mes pieds avec de longs sanglots... » (*ibid.*, p. 129).

et s'éloigner finalement à regret de « cette grande mer décolorée » (*ibid.*, p. 129). On voit qu'elle note ses impressions colorées de la mer : l'onde verte et grise et le sable bleuâtre, puis hésite, pour noter un peu plus loin « cette mer si terne, le ciel [...] d'un blanc d'opale, sans transparence, [...] cette grande mer décolorée ». Louise Colet montre surtout sa « veine romantique, en projetant ses sentiments sur la mer qu'elle personnifie : chez elle la mer « gémit » et éclate en « longs sanglots »<sup>252</sup> (*ibid.*, pp. 128-129).

Enfin les dunes et la mer ressuscitent chez les deux voyageurs des souvenirs du bon vieux temps : les dunes blanches rappellent à Du Camp celles que « je frappais joyeusement des pieds [...] avec un cher compagnon »<sup>253</sup> et la mer du Nord rappelle à Louise Colet « la Méditerranée aux flots bleus qui m'a bercée enfant » (*ibid.*, p. 129).

### *La découverte des paysages naturels*

Au cours du XIXe siècle, faire un voyage c'est faire le voyage *pittoresque* c'est-à-dire un voyage où l'on va contempler des sites, des paysages, dignes d'être peints. Le voyage pittoresque a remplacé peu à peu le voyage éducatif et philosophique des siècles précédents. Pendant la période romantique c'est surtout la beauté du paysage que le voyageur auteur est censé observer pendant sa promenade, ce qu'il fait souvent avec l'œil du peintre. Il présente aussi la grandeur de la nature comme un théâtre dans lequel le voyageur est le spectateur : les bois sont gracieux, la vallée est comparée avec un temple et les montagnes ont « l'aspect de ces magnifiques cathédrales du moyen-âge »<sup>254</sup>. Pourtant, le plus souvent le voyageur est trop pressé et n'a pas le temps de bien observer la beauté de la nature en dehors des villes, car à peine arrivé, il doit repartir pour terminer son parcours. Il en est de même avec le voyageur qui parcourt les Pays-Bas, il préfère plutôt les choses « mornes et mortes » tels

<sup>251</sup> Van Strien-Chardonneau, « Plaisirs de mer et du rivage », p. 147.

<sup>252</sup> *Ibidem*, p. 146.

<sup>253</sup> Flaubert, pendant leur voyage à pied en Bretagne en 1846 (*Par les champs et par les grèves*) ; Du Camp, *op.cit.*, p. 58.

<sup>254</sup> Guyot et Massol, *Voyager en France*, pp. 27, 30-31 ; Schelle, *op.cit.*, p. 80.

que monuments et musées, où il espère admirer les paysages des grands peintres que, faute de temps, il ne trouvera guère dans la réalité<sup>255</sup>. Enfin au cours du siècle le pittoresque perd ce rapport à la peinture pour devenir une affaire de touriste et désigne désormais digne d'être vu.

A l'instar de nombre de leurs compatriotes, ni Louise Colet ni Maxime du Camp n'ont fait de grandes promenades dans la nature pendant leur séjour aux Pays-Bas. En général ils suivent le trajet « touristique », le parcours classique des grandes villes du pays. Pourtant ils osent parfois se hasarder en dehors de ce trajet : à la fin de leur voyage, Louise Colet s'aventure en Rhénanie et Du Camp explore les provinces du nord et de l'est du pays.

Les paysages décrits dans leur récit sont le plus souvent ceux qu'ils ont vus dans l'encadrement d'une fenêtre de train, de voiture ou du *trekschuit* et ils sont souvent perçus comme les scènes peintes des tableaux des maîtres du Siècle d'Or.

Lorsque Louise Colet voyage en train de Rotterdam à La Haye elle voit passer :

...de grands nuages blancs qu'éclairent le soleil se dressent magnifiquement dans le ciel en guise de citadelles formidables ou de chaînes de montagnes, qui prêtent à la campagne de fantastiques perspectives (*Promenade*, p. 118).

De même Maxime du Camp voit par la fenêtre de la voiture qui l'amène de Harlingen à Leeuwarden :

Des prés verts, des canelets<sup>256</sup>, des saules, des moulins immobiles, car ils chôment le dimanche, des paysans endimanchés qui passent, quelque village fumant à l'horizon ; coucher de soleil magnifique ; le ciel est un champ de feu labouré dont les sillons roses bordent un océan d'or (*En Hollande*, p. 184).

On reconnaît facilement la vue extatique de Louise Colet et la vue romantique de Du Camp du paysage qui, en état d'admiration et de contemplation profonde, peignent tous les deux la grandeur de la nature hollandaise. Cette « grandeur » se manifeste essentiellement dans la beauté du ciel immense, bien caractéristique du paysage hollandais et que l'on retrouve sur les toiles des peintres paysagistes. Ce sont les paysages-là qui forment le décor de leur promenade et par conséquent de leur récit.

---

<sup>255</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 75-76 ; Beaucoup d'écrivains passent par la Hollande, restent quelque jours ou une ou deux semaines, puis poursuivent leur voyage vers d'autres pays européens. Voir la liste d'écrivains voyageurs dans Andringa, « Annexe 4 Biographies », *op.cit.*, pp. 340-377.

<sup>256</sup> Petit canal qui irrigue les champs. « L'air est froid. L'horizon est clair; la prairie galonnée par l'argent des canelets, s'étend douce et grasse sous les yeux avec un charme infini » (Du Camp, *En Hollande*, 1868, p. 171).

Louise Colet compare les nuages avec des citadelles, aspect architectural du Moyen Age, tandis que Du Camp peint un paysage hollandais dans toute sa splendeur. On peut noter dans la description donnée par Du Camp, le contraste entre la scène de genre des paysans endimanchés qui se promènent dans un cadre charmant où l'homme a domestiqué la nature et la « splendeur » du ciel au soleil couchant tel qu'il est représenté sur les toiles des paysagistes du XVIIIe siècle.

Même la description du monotone paysage hollandais devient sous leur plume une belle peinture pleine de détails, comme chez Louise Colet :

...le paysage est d'une verdure monotone ; à perte de vue, ce sont toujours des prairies sillonnées tantôt de canaux d'irrigation couverts de mousses et de nénufars à fleurs jaunes et bordés de saules rabougris, tantôt de canaux plus larges où glissent les barques ; dans l'immense étendue verte, on voit des troupes de poulains qui, tout à coup, hennissent et se cabrent d'effroi au sifflement de la vapeur, et de belles vaches rousses qui paissent par bandes... (*Promenade*, p. 117).

Du Camp, de son côté, décrit le voyage en *trekschuit* le long du *Smildervaart* à l'est du pays où le paysage diffère beaucoup des terres fertiles et des prairies verdoyantes des provinces de l'ouest :

Ce sont des terrains sablonneux que je vois, couverts de maigres bruyères brûlées par le froid, plantés de pins parmi lesquels s'élance la haute tige de quelques épicéas ; ce sont des marais où les vaches vont paisiblement avec de l'eau jusqu'aux genoux et de l'herbe jusqu'au ventre (*En Hollande*, p. 207).

À première vue, il ne semble pas charmé par ce paysage à perte de vue « sans soulèvements, sans ondulations, uniforme et plat ». Pourtant il ajoute :

À le considérer attentivement, on y découvre mille singularités d'aspect, mille variétés de lignes et de couleurs, et, malgré son apparente monotonie, on ne se lasse pas de le regarder (*En Hollande*, p. 207).

On retrouve la monotonie notée par Louise Colet, qui parle, entre autres, « d'une verdure monotone à perte de vue » (*Promenade*, p. 117), mais l'œil aiguisé de l'observateur, probablement l'œil du photographe qu'est Du Camp, voit plus loin que cette apparente monotonie ; et c'est ce qui le conduit à ce changement d'avis. Du Camp note d'ailleurs, dans cette même lettre XIII, qu'il a vu tellement de montagnes pendant ses voyages lointains, que maintenant qu'il a découvert le paysage plat de la Hollande, il a complètement changé



d'avis et déclare : « ...j'aime les pays plats, les pays accidentés ne sont pas agréables et les montagnes ne me plaisent plus. » (*En Hollande*, p. 207).

Dans le chapitre suivant on passera à l'étude de la modernité de la société contemporaine et la remise en question de certains aspects de cette modernité par les auteurs romantiques qui, pour y échapper, vont à la recherche d'autres sociétés simples, primitives ou exotiques. Louise Colet et Maxime du Camp vont-ils trouver aux Pays-Bas, un pays proche de la France, cette société originelle, simple et immuable ou bien un pays aux allures exotiques, qui font de la Hollande un espace culturel éloigné ?

#### **4.2 Acceptation ou rejet de la modernité et recherche d'un ailleurs dans l'espace et dans le temps**

Si la notion de modernité, « fille du XIXe siècle »<sup>257</sup>, s'utilise d'abord pour désigner les avant-gardes esthétiques et politiques entre 1830-1850, elle s'étend bien vite au domaine de la politique, de la science et de l'économie. De plus le mot implique une période unique et singulière, la confiance et l'espoir et surtout une libération de la tradition et du passé. L'historien Christophe Charle qualifie la période 1850-1890 de période de la « modernité classique » qui suit la « première modernité » avant 1850. La modernité trouve son origine dans la Révolution de 1789, qui selon Charle est « la cassure initiale dans la temporalité »<sup>258</sup>. Stendhal voit dans la technique moderne la « nouvelle reine du monde »<sup>259</sup>. Cependant dès le début, l'optimisme de la modernité va de pair avec des inquiétudes, des doutes et des désillusions. Enfin Baudelaire, dans *Le peintre de la vie moderne* (1863), popularise le mot modernité en la considérant comme « le transitoire, le fugitif et le contingent ». Ainsi le siècle du progrès et de la modernité fut avant tout un siècle ambivalent, car la démocratisation de la société apportait aussi l'exclusion des femmes, l'oppression coloniale, les inégalités sociales et les problèmes écologiques<sup>260</sup>.

Le XIX siècle est le siècle du progrès, siècle de l'invention, du développement technique et économique qui s'accompagne de l'invention d'une culture marchande et d'une modernité urbaine<sup>261</sup>. L'industrialisation va de pair avec les développements de la technologie et des sciences (physique, chimie et

---

<sup>257</sup> Chr. Charle, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 6.

<sup>258</sup> Charle cité par M. Riot-Sarcey, « Christopher Charle, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité* », compte rendu dans la *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 47, 2013, § 4.

<sup>259</sup> Dans son roman *Armance* (1827), cité par E. Fureix, et F. Jarrige, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Paris, La Découverte, 2015, p. 20.

<sup>260</sup> Fureix et Jarrige, *op.cit.*, p. 10.

<sup>261</sup> *Ibidem*, pp. 8-9.

anatomie) qui vont changer profondément les sociétés. Les nouvelles technologies rendent possible l'invention de la machine à vapeur qui facilite entre autres l'industrie textile et l'exploitation des transports. Les lignes télégraphiques ainsi que les lignes ferroviaires ouvrent le monde et imposent un nouvel espace-temps. De plus la presse se développe et, grâce à l'invention de la lithographie et de la photographie, les journaux et livres sont désormais illustrés. Ensuite les expositions universelles de 1855 et 1867 suscitent l'enthousiasme du grand public qui croit fermement dans le progrès.

Cependant l'industrialisation conduit aussi à des contrastes sociaux. Une nouvelle classe montante apparaît, le prolétariat : ce sont le plus souvent des paysans pauvres qui, attirés par la promesse d'un emploi payé, partent pour la ville travailler dans les usines nouvellement créées. Après la Révolution de 1830, le gouvernement doit tenir compte de cette nouvelle classe qui pourrait miner l'équilibre social. La condition misérable du prolétariat ouvrier, opprimé par une bourgeoisie d'affaires, et la prise de conscience de son exploitation et de sa misère, trouvent un écho dans les œuvres des écrivains de l'époque, conscients de la misère sociale, tel que Victor Hugo, considéré comme le « prophète majeur des temps modernes »<sup>262</sup>. Nerval et Gautier parlent d'un « siècle infame, économiste et maussade »<sup>263</sup>. La littérature romantique veut traduire cette révolte contre l'ère industrielle, contre une urbanisation effrénée, contre un monde de plus en plus matérialiste, une bourgeoisie de plus en plus riche et puissante, contre le grand malaise dans la société, ce « mal du siècle ». Cette remise en question et ce rejet s'accompagnent de la recherche de sociétés autres, plus simples, originelles et primitives qui sont en opposition au changement, à l'accélération du temps propres à la société moderne et que l'on espère trouver dans un univers autre, soit dans l'espace, soit dans le temps. Dans les pages qui suivent on analysera comment Louise Colet et Maxime Du Camp réagissent à ces aspects de la modernité. Est-ce qu'ils vont trouver cette société simple et primitive ou bien un ailleurs lointain – celui de l'Orient – aux Pays-Bas ?

---

<sup>262</sup> Charle cité par Riot-Sarcey, *art. cit.*, § 7.

<sup>263</sup> A. Al-Ghamdi, *Histoire de la littérature française à travers les siècles. Aperçu de la littérature française*, pp. 40-41 [en ligne]. ; R. Batranu, *L'écrivain et la société. Le discours social dans la littérature française, du XVIIIe siècle à aujourd'hui*, thèse dirigée par M. Kohlhauer, Université Grenoble Alpes, 2017, pp. 18-20, 225 ; Fureix, *op cit.*, p. 21.

### 4.2.1 La perception de la modernité des Pays-Bas par les yeux de Louise Colet et Maxime du Camp

Dans le premier chapitre on a déjà fait référence à la modernisation des Pays-Bas, un peu tardive par rapport aux autres pays européens. C'est dans la seconde moitié du siècle que le pays va enfin rattraper son retard. Les industries peuvent enfin se développer grâce à l'amélioration de la machine à vapeur. Le gouvernement va investir dans les nouvelles infrastructures comme les voies ferrées et les voies navigables<sup>264</sup>. De plus on a vu que les Hollandais sont réputés pour ce qui est de la lutte contre les eaux : les investissements stimulent l'élargissement des digues le long du rivage et des rivières. Les travaux de poldérisation vont apporter de nouvelles terres agricoles à l'aide de gigantesques machines à vapeur. Le progrès technologique stimule l'avancée de l'industrialisation du pays avec son industrie textile et agricole grandissantes ainsi que le développement de Rotterdam et Amsterdam. Par ailleurs au cours du XIXe siècle, Amsterdam, grande ville maritime des siècles précédents, est en déclin par rapport à Rotterdam avec son grand port plus moderne. Cependant Amsterdam restera la vraie capitale des Pays-Bas et son port cosmopolite, un endroit coloré, exotique et vivant. Pourtant, comme partout en Europe, cette industrialisation apporte également une très forte urbanisation, l'émergence d'un prolétariat pauvre ainsi que la pollution dans les grandes villes hollandaises.

#### **a. *C'est une création qui naît, c'est l'indéterminé, c'est la grâce...*<sup>265</sup> : Louise Colet et la modernité**

Lorsqu'elle traverse la Hollande, Louise Colet ne semble pas en premier lieu s'intéresser aux aspects modernes du pays. En fait, dès le début de son journal, elle exprime le désir de trouver « sur des routes mille fois parcourues et décrites » des lieux préservés de cette modernité. Pourtant en parcourant le pays, elle manifeste de l'admiration pour ses techniques et ses industries. Elle exprime son enthousiasme pour les nouveaux moyens de transport, dont elle loue la vitesse, tel le magnifique paquebot qui traverse la Meuse et le confort du train auxquels elle dédie même des vers :

Le vapeur pousse un cri sauvage,  
Le dernier signal est donné :  
On part ; me voilà mise en cage  
Dans du velours capitonné (*Promenade*, p. 249).

---

<sup>264</sup> B. Speet, « De Tijd van burgers en stoommachines 1800-1900 » dans: *Kleine Geschiedenis van Nederland*, deel 8, Zwolle, Waanders, 2010, pp. 12-17; Koumans, *op.cit.*, p. 30.

<sup>265</sup> Colet sur l'assèchement de la mer de Haarlem, p. 180.

Louise admire les grands ports cosmopolites d'Amsterdam et Rotterdam avec le fourmillement des bateaux et vaisseaux de toutes sortes, un endroit plein d'animation commerciale (*ibid.*, pp. 23, 230). Elle est impressionnée par les travaux de dessèchement de la mer de Haarlem, qui ont changé le lac en terres nouvelles et fécondes avec des routes, des villages et des canaux dont la romantique en elle « voudrait devenir un des habitants primitifs de cette terre à laquelle ne s'est point encore mêlé de poussière humaine » (*ibid.*, p. 180). Enfin l'architecture de l'établissement de bains à Scheveningen semble lui plaire (*ibid.*, p. 128), tandis qu'elle décrit l'établissement thermal à Aix-en-Chapelle comme « une grande bâtisse moderne sans caractère » (*ibid.*, p. 269). Elle admire encore les belles maisons dans le quartier riche de La Haye, « de construction toute moderne » (*ibid.*, p. 119) ainsi que l'hôtel de ville à Utrecht, également « de construction moderne » (*ibid.*, p. 245). On a déjà constaté que Louise Colet ne fait que peu de références aux aspects modernes de la société hollandaise.

### **b. Cinq années suffirent pour pousser cette mer dans l'Océan...<sup>266</sup> : Maxime Du Camp et la modernité**

Si Louise Colet a tendance à s'orienter vers le passé, Maxime du Camp est vraiment épris de la modernité et du progrès et par là, il est un représentant de son temps. Selon lui, l'homme doit s'ouvrir à toutes les nouvelles technologies dues aux découvertes scientifiques. Mais le progrès technique et la modernité peuvent également être des sources d'inspiration pour l'art et la littérature<sup>267</sup>. Du Camp le montre lorsqu'il est chargé par le ministère de l'Instruction publique de « rapporter le premier en Europe l'épreuve photographique des monuments qu'[il] a rencontrés sur [s]a route en Orient » (1849-1851) ; ce premier ouvrage illustré paraît en 1852<sup>268</sup>. Pour ce voyage spécialement, Du Camp a appris la photographie, une méthode plus rapide car avec le dessin « il perdai[t] un temps précieux à dessiner les monuments et les points de vue...»<sup>269</sup>.

C'est pourquoi il est assez étonnant que nulle photo n'accompagne *En Hollande*. Comme les autres voyageurs, il fait l'éloge de la machine à vapeur qui rend possible les nouveaux moyens de transport et les gigantesques machines utilisées pour les travaux d'assèchement du lac de Haarlem commencés en 1849. Pour Du Camp, c'est « un miracle » comme dans le cas du mécanisme

---

<sup>266</sup> Du Camp sur l'assèchement de la mer de Haarlem, *op.cit.*, p. 121.

<sup>267</sup> Senneville, « Un pionnier épris de modernité » dans : *Maxime du Camp polygraphe*, Th. Poyet (ed.), p. 156.

<sup>268</sup> *Ibidem*, p. 155

<sup>269</sup> Du Camp, *Souvenirs littéraires 1822-1850*, Paris, Hachette, 1906, 3<sup>e</sup> édition, pp. 309-311 [en ligne].

puissant des nombreuses écluses qu'il passe pendant son voyage<sup>270</sup>. Il est fasciné par l'animation exceptionnelle des grands ports de commerce d'Amsterdam et de Rotterdam. Quant aux industries hollandaises, Du Camp visite à Amsterdam la taillerie de diamants et assiste à trois procédés qu'il explique en détail dans l'appendice de son récit (*En Hollande*, pp. 279-294). Son goût moderniste le porte également à s'intéresser à la technique moderne dans l'architecture, mais il déteste l'imitation de l'architecture néo-gothique de son époque. Il exprime son aversion pendant sa visite à Rotterdam dans sa description de la gare ogivale :

...imitée de cette bâtarde époque transitoire où le gothique *fleuri* cherche à devenir *flamboyant*. Rien n'y manque : voici les tourelles pentagones surmontées de merlons ; voici le chou frisé, l'ogive en accolade ; voici, sur les murailles qui semblent des courtines les écussons des villes que le *rail-way* traverse ou dessert ; dans la salle d'attente, voici des corniches en feuilles de trèfle, des caissons chardonnés et ornés de culs-de-lampe. Cela jure et fait mauvais effet ; pas plus que le protestantisme, l'industrie ne peut s'allier au gothique. Nos architectes modernes resteront-ils toujours stériles ? [...] Pourquoi donc recommencent-ils toujours ce qui a déjà été magistralement fait avant eux ? Pourquoi copier les monuments gothiques et les temples de l'antiquité ? Pourquoi des ogives ? Pourquoi les rinceaux de la renaissance ? Pourquoi le dôme de Saint-Pierre ? enfin pourquoi se traîner servilement dans l'imitation des choses passées ? Qu'est-ce qui manque ? Est-ce le courage ? Est-ce la science ? Est-ce la foi ? On s'y perd à voir pareille médiocrité ; en vérité, j'aime mieux Sydenham Palace que l'église de la Madeleine et que l'église Sainte-Clotilde ; au moins il y a un effort ! (*En Hollande*, pp. 27, 28).

Cette admiration pour le *Sydenham-Palace* ou *Crystal Palace*<sup>271</sup>, immense bâtisse de verre et de métal, le conduit à s'interroger sur l'admiration de ses contemporains pour les architectures inspirées du passé, pseudo-gothique ou néoclassicisme. Dans son style ironique il note qu'il abhorre le néoclassique du Palais du Dam (*ibid.*, p. 125), qu'il compare avec une caserne, la Synagogue portugaise à Amsterdam qui ressemble à « une de nos fabriques de Normandie » (*ibid.*, p. 141), l'hôtel de ville de Rotterdam « paraît avoir été sculpté dans les îles Sandwich » (*ibid.*, p. 16) et celui de Leyde « à l'air d'une grande architecture en pâtisserie » (*ibid.*, p. 89). Par ailleurs, Du Camp est favorable à l'emploi de techniques modernes dans l'art, entre autres les grandes peintures sur les vitraux, destinées aux bâtiments modernes, grâce à l'amélioration de la technique pour couler le verre en vastes plaques (*ibid.*, p. 133).

---

<sup>270</sup> Du Camp, *op.cit.*, pp. 87, 120-121, 123-124 164, 203-205.

<sup>271</sup> *Sydenham-Palace* (ou *Crystal Palace*), conçue sous la forme d'une croix latine, qui abritait la première Exposition universelle de 1851 à Londres.

Maxime du Camp, cependant, comme Louise Colet, ne fait que peu de références aux aspects modernes des Pays-Bas. Ils montrent tous les deux un certain dégoût pour le monde moderne, car leur imaginaire des Pays-Bas est nourri par les tableaux du Siècle d'Or, qui montrent le pays à une époque révolue, aspect que l'on va étudier dans la dernière partie de ce chapitre. Louise Colet et Du Camp donnent une vision surtout pittoresque du pays, c'est-à-dire de la période préindustrielle. Cela explique la quasi absence des aspects modernes qui pourraient briser le rêve nostalgique. Pourtant cela ne compte ni pour le train qui rend le lointain accessible, ni pour les grands ports d'Amsterdam et Rotterdam, ni pour les travaux d'assèchement des polders et les écluses qui ne s'associent que trop bien au mythe de la lutte des Hollandais contre la menace de l'eau<sup>272</sup>.

Du Camp montre dans son récit de voyage qu'il apprécie la modernité, mais il n'en aime pas tous les aspects comme par exemple le développement des stations balnéaires. Lors de sa visite à Scheveningen, il aime la vue de la mer et des bateaux de pêche tirés sur le sable blanc, vue qui, malheureusement, « est attristée par une immense construction ». Il parle du Grand Hôtel des Bains, en style néoclassique, le futur Kurhaus qui ressemble, selon lui, à l'établissement des bains de mer à Boulogne-sur-mer<sup>273</sup>. Ces établissements le font penser à un couvent ou à une caserne, dans lesquels séjournent trop de gens entassés, une idée épouvantable pour lui. Du Camp dit préférer de loin « ... la plus humble cabane des plus pauvres pêcheurs... » (*ibid.*, p. 58).

Sur quoi repose cette hostilité à l'égard des établissements modernes et la fascination pour la simple cabane de pêcheurs? Dans l'introduction de ce chapitre on a signalé les critiques des contemporains contre la modernité de leur époque. Ils essaient de s'en échapper par la recherche de l'altérité et d'un ailleurs, qu'ils espèrent trouver dans une société pure, simple et immuable ou bien ils rêvent d'un espace lointain, rêve qui les conduit à une vision fantasmée et exotique de la Hollande.

Dans le paragraphe suivant on étudiera d'abord comment les deux voyageurs vont à la recherche de régions, de groupes encore protégés de la modernité. Ensuite on examinera comment les deux voyageurs ont transformé les Pays-Bas en un pays exotique et oriental rêvé.

---

<sup>272</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 75-77.

<sup>273</sup> En fait, Le Grand Hôtel des Bains, inspiré par l'établissement à Boulogne-sur-Mer, fut construit en 1828 puis reconstruit entre 1884-1887 et devint le futur Kurhaus : B. Koopmans, *Vis en vertier op Scheveningen, de ontwikkeling van een vissersdorp, badplaats en zeehaven*, Gemeente Den Haag, 2003, pp. 52-54 ; Y.M. Hilaire, « Loisirs et vie de l'esprit dans une cité balnéaire aux XIXe siècle » dans : A. Lottin, *Histoire de Boulogne-sur-Mer, ville d'art et d'histoire*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 2014, § 10 (pp. 341-344) [en ligne].

## 4.2.2 La recherche d'un ailleurs

### 4.2.2.1: Recherche d'un ailleurs dans l'espace proche ou lointain : primitivisme et exotisme

#### a. Louise Colet

Maints voyageurs n'ont pas les moyens de se permettre des voyages dans les pays lointains pas encore atteints par la modernité. C'est pourquoi on espère trouver en Europe des sociétés originelles où vit encore « l'homme primitif » pour « ...étudier les êtres dont la vie est à la fois antérieure et contemporaine »<sup>274</sup>. Dès le début de son récit, Louise Colet évoque cette recherche d'une société préservée de la modernité qu'elle espère trouver dans les Pays-Bas. On a vu que le pays connaît un certain retard économique par rapport à l'Angleterre et de la France considérées comme des sociétés modernes et par là souvent imitées :

Depuis environ un siècle, tout cachet d'originalité s'efface des nations comme des individus ; il est grand temps de saisir les derniers vestiges de caractère distinct que présentent encore plusieurs pays. Qui dit vestiges dit fragments ; donc ce caractère de certaines particularités qui frappent le voyageur chez quelques peuples n'a plus d'unité : partout l'empreinte uniforme (et désespérante pour celui qui aime le pittoresque et l'inattendu) des usages et des modes anglaises et françaises. [...] La Chine est ouverte ; avant peu d'années elle sera devenue européenne, c'est-à-dire anglaise et française. Le littoral de l'Afrique a vu passer et dominer tous les peuples de l'Europe sur ses rivages ; il ne reste donc plus au voyageur qui cherche des peintures de mœurs nouvelles, que l'intérieur encore sauvage et jusqu'ici presque impénétrable de cette même Afrique.

Hélas ! Ce n'est pas dans ces contrées inexplorées que nous pouvons conduire nos lecteurs ; le chemin de fer nous entraîne banalement sur des routes mille fois parcourues et décrites ; hâtons-nous de saisir dans les villes et dans les campagnes quelques signes de race et de mœurs qui nous font sentir encore que nous ne sommes ni en France ni en Angleterre (*Promenade*, pp. 1-2).

#### 1. *Les bons vieux jours : la vie simple*

Ainsi Louise Colet va à la recherche des lieux « pittoresques » préservés de la modernité aux Pays-Bas. Les voyageurs aiment comparer ces lieux avec la modernité des grandes villes. Ainsi trouve-t-on une description de La Haye,

---

<sup>274</sup> Guenter, *Esquisses littéraires*, p. 32.

centre du gouvernement, avec dans ses environs Scheveningen, simple village de pêcheurs, ou bien Amsterdam, grande ville de commerce qui contraste fortement avec les villages simples et originaux tels que Broek et Marken. Louise ne manque pas d'évoquer ces lieux authentiques, mais ne développe guère cette recherche de la société originelle. À Scheveningen, elle se rend d'abord dans les établissements des bains où les rencontres mondaines semblent l'intéresser davantage que les mœurs simples des pêcheurs. Elle ne fait qu'une remarque quelque peu ironique sur les costumes traditionnels, mais curieux, des femmes qui ressemblent, selon elle, à ceux des femmes chinoises (*ibid.*, pp. 128-130).

Finalement à Zeist, Louise trouve une communauté, qui correspond à une société simple et originelle, celle des frères Moraves, fondée sur le principe de l'égalité chrétienne, qui s'est installée à Zeist au début du XVIIIe siècle. Elle est impressionnée par les mœurs préservées, la bonne organisation, l'éducation dispensée aux enfants par les plus anciens et par leur service religieux. Elle est charmée de leurs habillements simples et élégants dont les couleurs distinguent l'âge et la hiérarchie, bref elle est « touchée de la sérénité et de la grâce de cette société heureuse ». La communauté morave, encore soustraite aux influences modernes, est un vrai exemple d'une société où le temps semble s'être arrêté. C'est certainement cet « îlot préservé du passé », qu'elle vise au début de son journal. De plus, il semble que la voyageuse, qui souffre d'une mauvaise santé et d'une vie pénible et tourmentée, veuille se libérer de ce « manteau de plomb des damnés de Dante » (*ibid.*, p. 274), et trouve finalement à Zeist un rythme plus détendu, insouciant et calme que le rythme de sa vie ordinaire à Paris. Il n'est pas étonnant qu'à la fin de sa visite elle conclue :

Je m'éloignais avec tristesse de Zeyst ; je saluai avec respect et envie cette petite république tranquille. Il me semblait que j'aurais pu vivre si facilement là et m'y recueillir jusqu'à la mort (*ibid.*, pp. 245-248).

2. « *Les chaudes brises des Indes [...] dans les arbres du Nord* »<sup>275</sup> ;  
*l'exotique*

D'après Moura la valeur objective de l'adjectif exotique a d'abord eu le sens d'« étranger », qui veut dire barbare ou d'une autre culture que la culture européenne. Mais au XIXe siècle le terme a acquis une connotation impressive, qui désigne ce qui est étrange, bizarre, séduisant ou répugnant<sup>276</sup>.

---

<sup>275</sup> Colet, *op.cit.*, p. 75.

<sup>276</sup> J.-M. Moura, *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 23.



Le voyageur auteur aime se référer aux pays orientaux, bien que sa vision exotique de la Chine et du Japon vienne surtout des relations de voyage qu'il a lues ou des gravures vues dans les cabinets privés ou musées et non pas de voyages faits en Orient.

On a vu que Louise n'aspire pas vraiment, pour échapper à la modernité, à visiter des pays lointains, qui, selon elle, sont déjà corrompus par l'influence de la modernité anglaise et française. Néanmoins on retrouve l'atmosphère orientale dans ses descriptions détaillées des ornements, bibelots et marchandises orientales dont sont ornées les riches maisons des grandes villes hollandaises. Ces marchandises ont été rapportées de l'empire colonial néerlandais depuis le début du XVIIe siècle par les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales à laquelle la Hollande doit sa grandeur et sa richesse ; le port d'Amsterdam est alors devenu le plus grand entrepôt de marchandises d'Orient. A la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle l'attention se déplace vers la Chine et c'est désormais ce pays qui fascine les pays européens. La Chine s'ouvre grâce au commerce et se fait connaître grâce aux relations détaillées des Jésuites, qui présentent une image positive de cet immense empire, pays de la tolérance, de vertus familiales et de l'innocence des mœurs, qualités que les voyageurs attribuent aussi au peuple hollandais. La Chine, ainsi que le Japon sont à la mode : leurs épices, le thé, dont la consommation par les Hollandaises frappe les voyageurs, puis les chinoiseries (meubles, étoffes, laques vernies et porcelaines et paravents en soie peinte) sont très demandés. Dans les jardins, mais aussi dans les parcs publics, on trouve des pagodes et des ponts en dos d'âne, bref une Chine de fantaisie<sup>277</sup>. La Hollande est désormais l'« Orient de l'Occident, Chine de l'Europe »<sup>278</sup>. La Chine et le Japon sont présents dans les récits de voyage depuis le XVIIIe siècle, mais il y a une différence par rapport aux textes du XIXe siècle. Ces textes contemporains ne sont pas seulement plus subjectifs et personnels mais aussi plus impressifs, ironiques, paradoxaux ou amusants, tels que celui de Gautier qui note lors de sa visite à Amsterdam : « Les délicieuses habitations que j'ai regardées en passant mélangeaient dans une charmante proportion le caprice chinois à l'exactitude hollandaise »<sup>279</sup>.

Ainsi Louise fait des descriptions détaillées des ornements orientaux des riches maisons au *Plantage* à Rotterdam : les stores des fenêtres sont décorés « de

---

<sup>277</sup> Van Strien-Chardonneau, « La vision exotique de la Hollande dans les récits de voyageurs français (XVIIIe – XIXe siècles) » dans : *Journées internationales d'études sur l'exotisme, 10-11 mai 2007, Actes*. Textes réunis et publiés par N. Demir et G. Çetin, Ankara Üniversitesi Basımeri, 2009, pp. 80-81.

<sup>278</sup> Charles Baudelaire, *Oeuvres Complètes*, Tome IV, *Petits Poèmes en Prose*, Paris, Michel Levy frères, 1869, p. 49. Pourtant Baudelaire n'a jamais visité la Hollande qu'il évoque dans ce poème en prose.

<sup>279</sup> Th. Gautier, *Caprices et Zigzags, un tour en Belgique et en Hollande*, Paris, Hachette, 1865, pp. 88-89 [en ligne].

grands oiseaux de l'Inde, de la Chine et du Japon », (*ibid.*, p. 50), les façades sont ornées de « chinoiseries où d'idoles japonaises peintes en couleurs criantes » (*ibid.*, p. 48). Ou bien elle voit dans les jardins des piliers soutenant « quatre vases [...] où se groupaient les plus belles fleurs de l'Asie, des lotus, des liliums, des cactus, des orchidées (*ibid.*, p. 49). Elle voit arriver les plus grands vaisseaux chargés de ces produits lointains qui arrivent « avec orgueil » jusque devant les magasins des riches commerçants pour y déposer leurs cargaisons (*ibid.*, p. 40).

Grâce à sa lettre de recommandation, elle est autorisée à visiter le Palais du Bois notamment la fameuse *Oranjezaal* : « un magnifique salon tendu de satin blanc brodé d'oiseaux chinois en plumes naturelles aux vives couleurs » et meublé d'objets précieux de Chine et du Japon (*ibid.*, pp. 126-127). Elle parcourt à La Haye le cabinet de curiosités chinoises et japonaises dont elle admire « le modèle de la factorerie hollandaise à Canton » et « les bizarres figures de l'empereur et l'impératrice » (*ibid.*, pp. 136-138). Enfin Louise ressent l'atmosphère de l'Orient lorsqu'elle se promène dans le « magnifique bazar Européen » à La Haye, comme si elle se trouvait réellement dans des marchés lointains, car à côté des produits européens, on y vend les :

... plus rares et [d]es plus charmants objets [...] de l'industrie orientale : [...] des tableaux sur glaces du Japon, et de merveilleuses potiches de la Chine ; Alger, Constantinople, Damas et Téhéran ont là des broderies, des étoffes et des coffrets (*ibid.*, p. 131).

Mais les descriptions, qui parsèment son récit, montrent plus que tout que Louise adore ces produits de luxe et de confort qui probablement lui assurent une familiarité réconfortante et reposante<sup>280</sup>.

## **b. Maxime du Camp**

Du Camp, voyageur de profession, sans soucis financiers, a pu se permettre des voyages lointains pour explorer, décrire et photographier non seulement des pays européens, mais aussi des sociétés lointaines considérées comme « simples », au Moyen-Orient et en Afrique avant de partir pour les Pays-Bas.

### *1. J'aime mieux la plus pauvre cabane des plus pauvres pêcheurs*<sup>281</sup>

Si Du Camp ne cherche pas en premier lieu une société originelle pour échapper au monde moderne, il regrette pourtant que « la plage douce, blonde et engageante » de Scheveningen soit « attristée » par l'établissement des

---

<sup>280</sup> Van Strien-Chardonneau, « La vision exotique de la Hollande », p. 86.

<sup>281</sup> Du Camp, *op.cit.*, p. 58.

bains construit pour les touristes, qui a repoussé à l'arrière-plan l'ancien village des pêcheurs. Mais il critique l'architecture du bâtiment plus qu'il n'envie la vie simple des pêcheurs. Il trouve que Zaandam est une ville vivante, joyeuse, modeste et calme, dont il adore les maisons en bois peintes de toutes les couleurs et la vie tranquille et lente de ses habitants et que Leeuwarden respire l'atmosphère de « la vieille Hollande » (*En Hollande*, pp. 166-167, 185). Du Camp note que les provinces du nord et de l'est du pays sont encore peu touchées par l'industrialisation et que la construction des infrastructures modernes se fait encore attendre. Un jour, « las des voitures hollandaises, cahotantes machines [...] où les voyageurs ont la fâcheuse habitude de dormir sur les épaules les uns des autres », il préfère prendre le *trekschuit*, (le coche d'eau), un ancien moyen de transport, pour faire le voyage d'Assen à Meppel. Du Camp apprécie ce voyage plus lent mais plus agréable et moins bruyant et fait la description d'un pays paisible où les habitants mènent une vie en dehors du temps (*ibid.*, pp. 203-205). Tout comme Louise Colet, Du Camp visite la colonie des frères Moraves à Zeist. Alors que Louise a une opinion positive de cette société simple et pieuse, Du Camp est nettement plus critique envers les Moraves qui, malgré leur simplicité, leur charité et leur goût de travail mènent une vie peu enviable. Il estime qu'ils n'ont aucune liberté et il est même d'avis que si « la liberté personnelle est opprimée [...] il y a crime de lèse-humanité ». Dans ses lettres, Du Camp met plutôt l'accent sur leur histoire qu'il raconte en détail à l'aide de documents (*ibid.*, pp.257-276). En somme Du Camp n'a certainement pas trouvé un ailleurs dans la société simple des frères Moraves.

## 2. « Les villages [...] ressemblent dans l'éloignement à des ombres chinoises »<sup>282</sup>

Avant son voyage aux Pays-Bas, Du Camp était déjà fortement influencé par l'Orient, par ses voyages faits au Moyen-Orient et dans les pays méditerranéens. La Hollande, pays européen proche de la France, fait rêver d'un ailleurs exotique, qui est, selon Smeets, « la figure paradoxale » d'un pays lointain et un chez soi<sup>283</sup>.

Du Camp fait l'expérience de ce paradoxe lorsqu'il voyage dans l'habitacle du *trekschuit*, « accroupi dans cette posture musulmane », et tout à coup il ne longe plus le *Smildervaart*, mais se trouve dans sa cange, remontant le Nil. Puis, plus loin, il ne contemple plus « les terres sablonneuses [...] couvertes de maigres bruyères brûlées par le froid ... » qui bordent le *Smildervaart*, mais il se trouve soudainement sur un sentier pierreux qui mène au monastère de Saint-Saba (Ve siècle), dans le désert de Judée où « au-delà de la mer Morte

---

<sup>282</sup> Du Camp, *op.cit.*, p. 180.

<sup>283</sup> Smeets, « Du côté de chez soi », p. 110.

miroitant sous le ciel implacable [...] les montagnes du pays de Hauran (Syrie) soulevées ainsi que des mamelles gonflées de lait » (*ibid.*, pp. 208-209). En se réveillant de son rêve, il s'exclame :

Ah, comme les souvenirs sont bavards et comme les transitions de la pensée sont pleines de trahison ; me voici loin, bien loin de cette paisible Hollande, du canal où glisse notre bateau (*ibid.*, p. 210).

Dans ce passage, Du Camp montre que le paysage sablonneux et uniforme de l'est de la Hollande, d'un coup, le ramène en Egypte qu'il a visitée il y a des années. Il avoue que, bien qu'il ait admiré beaucoup de montagnes pendant ses voyages « chefs d'œuvre de la création », il aime les paysages plats de la Hollande, malgré leur monotonie. (*ibid.*, pp. 207-210). Pour faire saisir encore mieux l'altérité des paysages hollandais, il utilise la figure de style de la comparaison. Ses descriptions des (petits) villages hollandais respirent également cette atmosphère orientale. Lorsque Du Camp traverse le Zuiderzee pour aller à Enkhuizen, les villages qu'il aperçoit au loin « ressemblent dans l'éloignement, à des ombres chinoises de couleur grise [et] les toits de maisons construites derrière les digues, [...] de petites pyramides ». Il s'imagine qu'il est emporté « sur les océans lointains » et mêmes les bandes de canards qui survolent la mer, lui font penser à l'Orient où on les appelle « des âmes en peine » (*ibid.*, pp. 180-181). Chez maints voyageurs-auteurs du XIXe siècle<sup>284</sup>, on retrouve l'Orient dans les descriptions des villes, surtout Amsterdam, ville exotique, ville portuaire en ligne directe avec l'Orient par le commerce des produits exotiques. Pourtant lorsque Du Camp visite Amsterdam il n'évoque nulle part l'Orient. Même pas de manière humoristique ou ironique comme le fait Huysmans qui, dans son lit d'auberge à Amsterdam, navigue seulement en rêve :

de Java, de Batavia, des îles de la Sonde, des Indes, de l'Océanie, tout en ronflant comme un bienheureux loir. Ce sont les vraies traversées [...] sans périls, sans perte de temps, et, qui, plus est, gratis<sup>285</sup>.

Pour conclure, on peut dire que Du Camp n'a pas besoin de « fantasmer » l'Orient, car nombre de paysages, sites et odeurs en Hollande évoquent des réminiscences des paysages orientaux et méditerranéens qu'il a visités auparavant et qui font ainsi de la Hollande un espace exotique et culturel à la fois proche et éloigné.

---

<sup>284</sup> Par exemple Colet, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Victor Hugo, Eugène Fromentin, Jules Michelet etc.

<sup>285</sup> Joris-Karl Huysmans, *En Hollande*, Paris, L'Échoppe, 1993, p. 48.

Dans les pages suivantes, on va étudier pourquoi l'intérêt pour le passé national, l'attrait exercé par les traces du passé et les tableaux du Siècle d'Or, qui réfèrent tous à un ensemble culturel perçu comme éloigné dans le temps, vont offrir à nos voyageurs romantiques, un ailleurs dans le temps, une alternative au malaise du siècle.

#### 4.2.2.2 Recherche d'un ailleurs dans le temps : l'histoire et la peinture

##### 1. Le XIXe siècle, le siècle de l'histoire

*L'histoire est éloquente, l'histoire passionnée, l'histoire apparaît comme le royaume même de la pensée*<sup>286</sup>

Le XIXe siècle est avant tout le siècle de l'historiographie qui va susciter l'engouement pour le passé. Le goût grandissant pour les récits populaires tels que les contes (Grimm), légendes, « sagas » scandinaves et chants populaires ainsi que la vogue pour les romans et drames historiques (Walter Scott, Dumas, Hugo) ont tous une grande influence sur l'histoire savante. « Tout prend aujourd'hui la forme de l'histoire : polémique, théâtre, roman, poésie », note Chateaubriand en 1831<sup>287</sup>. Les historiens, ainsi que les poètes, veulent rompre avec les règles traditionnelles du classicisme, surtout avec son approche philosophique de l'histoire à la manière des historiens du XVIIIe siècle tels que Montesquieu ou Jean-Jacques Garnier<sup>288</sup>. Cette évolution fut en partie inspirée par *De l'Allemagne* (1810), où Mme de Staël loue la littérature et l'historiographie allemandes très en avance sur celle de la France, sans « règles » et qui donnent une liberté absolue à l'auteur. Cette nouvelle conception de l'histoire voit le jour sous la Restauration (1814-1830) où l'histoire atteint une popularité sans précédent simultanément avec une production historiographique immense, représentée par une nouvelle génération d'historiens tels que Cousin, Villemain, Michelet, Guizot, Taine, Barante et Thierry. Les œuvres révolutionnaires de Barante : *l'Histoire des Ducs de Bourgogne* (1824-1826) et de Thierry: *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* donnent une vision toute différente du Moyen-Age et rompent pour toujours avec la tradition du XVIIIe siècle. L'histoire est devenue une science et les cours de Guizot, de Michelet et de Cousin, attirent un large public qui se passionne pour l'histoire.

---

<sup>286</sup> P. Petitier, « Entre concept et hypotypose: L'histoire au XIXe siècle », *Romantisme* 2009/2 no. 144, p. 69-80 / § 2 [en ligne].

<sup>287</sup> Ch.-O. Carbonell, (éd.), « Le siècle de l'histoire » dans : *L'historiographie*. Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2002, pp. 83-100, p. 84 [en ligne].

<sup>288</sup> Carbonell, *art. cit.*, pp. 97-98.

La création de l'École des Chartres (1821) et du Comité des Travaux historiques (1834) va stimuler l'étude et la publication des sources primaires (documents inédits et chroniques). Cette utilisation de documents originaux va nourrir une nouvelle conception de l'histoire, ainsi qu'on peut le voir dans le récit que fait Michelet de sa première visite aux Archives et dans lequel « il retrace sa confrontation avec les multiples voix sortant des documents et demandant toutes à revivre »<sup>289</sup>. Cette « nouvelle histoire » implique le renversement de la vision aristocratique et monarchique sur l'histoire, et influencera également la politique, la littérature (Chateaubriand, Nodier), le théâtre (Dumas, Hugo), la poésie (Lamartine, Hugo, Vigny) et la peinture (Delacroix, Ary Scheffer). Dans la littérature et la peinture, cela se manifeste par des thèmes empruntés non plus à l'Antiquité, la Bible ou la mythologie mais au passé national. Dès lors l'histoire et la culture romantique sont étroitement liées et l'histoire est perçue comme un spectacle ou comme un tableau<sup>290</sup>.

Cette nouvelle vogue de l'historiographie « moderne » se fait également entendre dans la littérature de voyage des auteurs de la génération romantique qui partent pour les Pays-Bas (Hugo, Gautier, Marmier etc.), parmi lesquels se trouvent également Louise Colet et Maxime du Camp. Bien que les Pays-Bas soient un pays proche de la France, ces voyageurs n'ont que peu de connaissances sur le pays. Par suite les informations qu'ils donnent sont souvent fragmentaires et anecdotiques. Pour s'informer, ils réfèrent surtout aux œuvres d'auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle comme Guicciardini, *Description de tous les Pays-Bas*, (1567), des savants comme Scaliger (1540-1609), philologue et historien, ensuite les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle comme Parival avec *Les Délices des Pays-Bas*, (1651) ainsi que les mémoires des hommes d'église et hommes politiques (le cardinal Guido Bentivoglio (1577-1644) et le comte de Guiche (1637-1673). On cite rarement les historiens contemporains qui semblent peu exciter l'imagination des voyageurs, excepté Esquiros, Taine, Michelet et Van Hasselt<sup>291</sup>. Pourtant Louise nomme Guizot (*Promenade*, pp. 239, 241), Lamartine (*ibid.*, pp. 61, 241) et Villemain (*ibid.*, p. 239), puis Du Camp évoque Michelet et le cite même (*En Hollande*, pp. 62, 235, 259). Dans les paragraphes qui suivent on étudiera si et comment cette nouvelle conception de l'histoire, qui caractérise le XIX<sup>e</sup> siècle, se manifeste dans les textes de Louise Colet et Maxime du Camp.

---

<sup>289</sup> P. Petitier, *art. cit.*, § 9.

<sup>290</sup> J. Tollebeek, *De illusionisten. Geschiedenis en cultuur in de Franse Romantiek*, Leuven, Universitaire Pers, 2000, pp. 1-4, 11-13 ; Guentner, *op.cit.*, p. 31.

<sup>291</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 197-200.

## 1.a Louise Colet et l'histoire

Louise Colet dit ne pas employer de guide sur la Hollande, ce que l'on peut mettre en doute car elle montre qu'elle est bien documentée sur le pays. Elle connaît les œuvres et les historiens de l'époque mentionnés ci-dessus. Elle visite les bibliothèques et archives hollandaises et rencontre entre autres le bibliothécaire de La Haye et l'archiviste de la bibliothèque d'Amsterdam qui lui montrent des documents originaux et précieux (*Promenade*, pp. 122, 208). Lors de sa visite à la Bibliothèque universitaire d'Utrecht, Louise aperçoit sur les rayons non seulement les livres de Voltaire, Diderot et Rousseau, mais aussi le *Cours de littérature et d'histoire* d'Abel-François Villemain (1790-1870) ainsi que les œuvres de François Guizot (1787-1874) (*ibid.*, pp. 241, 239). De plus elle connaissait certainement les œuvres de Victor Cousin (1792-1867), qui fut son amant et protecteur pendant plusieurs années.

Louise Colet montre un intérêt érudit pour les documents inédits conservés dans les archives. Pendant son voyage elle consulte des experts et utilise ces documents pour enrichir son récit de voyage. A la Haye, le bibliothécaire lui montre l'original de l'acte de l'Union d'Utrecht du 23 janvier 1569, fondement des Provinces-Unies, témoin silencieux de l'identité nationale des Pays-Bas (*ibid.*, p. 122). Par le biais des voix diverses du passé Louise fait entendre des témoins de l'histoire des Pays-Bas. En route pour la Hollande, elle fait escale à Anvers, la ville « héroïque » qui l'inspire à insérer une lettre inédite, d'un bourgeois / soldat, datant du 19 janvier 1583, qui s'est battu contre les Espagnols pendant le siège d'Anvers. La note en bas de page confirme l'authenticité de cette lettre et la met elle-même en scène comme une auteure érudite (*ibid.*, pp. 4, 11-18). Plus tard M. Scheltema, archiviste de la ville d'Amsterdam lui fournit un rapport d'un fonctionnaire français datant de 1812 contenant des informations détaillées sur les habitants de la région d'Alkmaar. Comme elle n'a pas le temps de visiter la Hollande septentrionale, elle insère ce rapport dans son journal. Ensuite, n'ayant pu visiter l'île de Marken, Louise copie, avec permission, quelques pages du journal de voyage de son amie Mme Panckoucke, rédigé dans l'été de 1816, pour compléter *Promenade* et en même temps s'assurer que ses lecteurs seront suffisamment informés sur l'île de Marken<sup>292</sup>. Bien que ces derniers documents originaux doivent réaffirmer son approche sérieuse, ils montrent surtout que le temps s'est écoulé et que cette région n'a pas pu échapper à la modernité de 1859<sup>293</sup>.

---

<sup>292</sup> Colet, *op.cit.*, p. 232 ; Ernestine Panckoucke (1784-1860), peintre, aquarelliste, élève de Redouté (1759-1840), peintre et botaniste. Traductrice de l'allemand en français, entre autres des poésies de Goethe ; Colet, *op.cit.*, document de M. Scheltema: pp. 220-228, journal de voyage de Mme Panckoucke: pp. 231-234.

<sup>293</sup> Van Strien-Chardonneau, « Louise Colet, *Promenade* », p. 10.

Une deuxième conception qui caractérise l'histoire du XIXe siècle et qui connaît une popularité sans égal, est le désir de faire revivre le passé à travers des événements et des personnages historiques. La science historique influence fortement les romans historiques très en vogue, surtout les romans de Walter Scott (1771-1832), mais les romans historiques influencent également l'historiographie<sup>294</sup>. Les historiens et romanciers utilisent souvent la même méthode de travail en mettant en scène des personnages vivants dans des récits détaillés aux descriptions évocatrices et précises avec l'accent mis sur la couleur locale des lieux<sup>295</sup>. Par ailleurs il est sûr que la lecture des romans historiques ont pu influencer le regard des voyageurs.

Emue par le récit du bourgeois d'Anvers, qui s'est battu contre l'armée française du duc d'Anjou. Louise évoque sur place ce « *horrible meurtre* » :

... je me fis conduire à cette partie des remparts où la scène de carnage s'était passé tout à coup. Je mis pied à terre et je me plaçai en face de la porte Ripdorp, encore debout : les lueurs rouges d'un soleil d'orage remplissaient le vide de son arceau ; il me semble revoir la porte *estouppée* par les cadavres sanglants. Je cueillis encore quelques brins d'herbes dans l'anfractuosité des pierres, et je m'éloignai en pensant à ces hécatombes inutiles de l'histoire (*ibid.*, p. 19).

En soulignant la vision picturale de la scène « les lueurs rouges d'un soleil d'orage », mais aussi par l'emploi d'un terme ancien « *estouppée* » [= bouchée] qui contribue à cette « résurrection » du passé, elle évoque le lieu et l'atmosphère de la porte Ripdorp, d'une façon qui aide à bien visualiser la lutte meurtrière et sanglante.

La nuit éclairée par la lune est le cadre romantique par excellence pour faire revivre le passé et ses personnages. À l'Hôtel de ville à Leyde, Louise entre en contact avec ce passé au clair de lune et cherche même à le « repeupler ». Elle en fait une description « animée », comme une journaliste qui verrait la scène en direct :

Le perron à double escalier, couronné de deux lions ailés, me paraissait d'un beau style au clair de lune. Je repeuplais ce monument à présent si calme ; j'évoquais les scènes tumultueuses qui s'y étaient passées ; je ranimais le héros Van der Werff<sup>296</sup> et ce bizarre chef des séditieux anabaptistes, Jean de

---

<sup>294</sup> Tollebeek, *op.cit.*, pp. 3, 93, 94, 97.

<sup>295</sup> *Ibidem*, pp.1-4, 93-97, 128-130.

<sup>296</sup> Le bourgmestre Pieter van de Werff, qui résista héroïquement pendant le siège de Leyde par les Espagnols en 1574.



Leyde ! On aime à ces heures sévères et recueillies de la nuit à ressaisir ces vestiges de l'histoire, seules traces de leur passage que les générations laissent ici-bas (*ibid.*, p. 144).

Et lors de sa promenade le long du *Vijverberg* à La Haye, la nuit offre un cadre favorable : « La soirée est superbe. Une pleine lune projette sur les monuments cette lueur laiteuse qui double leur beauté » (*ibid.*, p. 119). Enfin elle visite la *Plaats* où furent massacrés Adélaïde de Poelgeest (1392) et les frères de Witt (1672). Louise explique pourquoi elle préfère plus que tout :

[I]a tranquillité de cette belle nuit [qui] répandait sur ces spectres sanglants comme une sérénité éternelle. C'était bien l'heure où il fallait les évoquer : car au milieu des bruits du jour et du mouvement des passants, ils auraient encore emprunté à la vie quelque chose de son tumulte et de ses douleurs (*ibid.*, pp. 120-121)

Elle tente encore de revivre et repeupler le passé lors de sa visite à la synagogue des Juifs portugais à Amsterdam qui « se repeuplait [...] des rabbins fanatiques qui anathématisèrent un jour le tranquille et studieux Spinoza et le chassèrent du temple » (*ibid.*, p. 200). Les anecdotes sur les difficultés de Spinoza avec sa communauté font partie du répertoire traditionnel de la « matière » de Hollande, mais ce passage montre justement la façon nouvelle d'évoquer des événements historiques.

Un passage plutôt grandiloquent et sentimental se trouve à la fin de son récit lors de sa visite à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle où le silence et la lumière la ramènent au passé et l'inspirent soudainement à évoquer la gloire des trois grands empereurs : « Un jour aussi, ils méditèrent dans cette église, les trois hommes qui, à distance de plusieurs siècles, ont le plus remué le monde » (*ibid.*, p. 259). Elle insère d'abord une traduction d'un passage de la *Vita Karoli* d'Einhart (770 – ca. 840)<sup>297</sup>, un passage célèbre par la vivacité du portrait physique que l'auteur donne de Charlemagne. Selon l'historien Barante (1782-1866) c'est la « touche » nécessaire, à côté des traits de caractère personnels, qui font du personnage historique un être humain de chair et de sang<sup>298</sup>. Ensuite Louise déclame à haute voix un poème à Charles-Quint, « vieux, cassé et moine à Saint-Juste », qui ne peut penser qu'à son grand amour pour Barbe Blumberg. Et c'est comme si la cathédrale envoyait en écho le rythme de ses vers : « on dirait que les voix des tombes me répondent » (*ibid.*, p. 261).

---

<sup>297</sup> Elle met en note: « traduction de M. Alexandre Teulet », *op.cit.*, p. 267.

<sup>298</sup> Tollebeek, *op.cit.*, p. 116.

Cependant l'apparition la plus rocambolesque est certainement celle de l'empereur Napoléon :

Il me semble que la nef se remplit de ténèbres ; puis tout à coup quelque chose de lumineux rayonne vers le dôme et se place au milieu sur le cercueil de Charlemagne. Je crois voir debout, les mains derrière le dos, le troisième des grands empereurs ! C'est le feu de ses yeux qui éclaire l'espace autour de lui, et, tandis qu'il marche l'irradiation se fait plus large. Il entend sous ces voûtes deux noms retentir ; il voit sur toutes les dalles flamboyer ces deux noms : Charlemagne, Charles-Quint ! il pèse leur grandeur et mesure leur fortune et leur destinée. N'est-il pas désormais leur vainqueur ? N'a-t-il pas conquis leurs royaumes ? N'est-il pas le maître de leur poussière, et ne pourrait-il pas au gré de son caprice, les jeter au vent !  
Mais lui-même, qu'elle sera sa fin ? Que deviendront ses cendres ?

[Puis] ...la figure de Napoléon s'assombrit ; son regard cesse d'éclairer les profondeurs de l'église, l'ombre du troisième des grands empereurs disparaît ; je la vois s'évanouir au loin des dunes brûlantes de l'océan Atlantique » (*ibid.*, pp. 262-263).

Dans les passages ci-dessus, c'est surtout le personnage historique que Louise Colet fait revivre. De plus, elle montre qu'elle sait décrire une scène, une situation de façon réaliste et animée. Elle est certainement inspirée par les historiens de l'époque, qui se servent de la figure de style de l'hypotypose, consistant à décrire une scène, une situation, de façon si frappante qu'on croit la vivre. C'est Guizot qui note dans *l'Histoire de la civilisation en France* (1830) qu'« on n'attend pas seulement de l'histoire 'une opinion sur les faits' » mais aussi une « connaissance intime » de ceux-ci<sup>299</sup>.

### **1.b. Maxime du Camp et l'histoire**

On a vu que la grandeur historique des anciennes Provinces-Unies intéresse les auteurs voyageurs du XIXe siècle. Ils ne sont pas seulement inspirés par les œuvres des historiens contemporains, qui utilisent une documentation scientifique, mais aussi par les romans historiques qui visent également « la résurrection du passé »<sup>300</sup>. Les auteurs voyageurs semblent moins s'intéresser aux périodes pendant lesquelles l'histoire de la France et des Pays-Bas se mêle, telles que les campagnes de Louis XIV ou l'époque batavo-française (1794-1814), sous le règne du roi Louis Bonaparte (1806-1810), suivi de l'annexion du

---

<sup>299</sup> Petitier, *art. cit.*, § 24.

<sup>300</sup> Tollebeek, *op.cit.*, pp. 95, 137, 182.

pays par Napoléon Ier. Leur intérêt se porte surtout sur les événements de la naissance de la République des Provinces-Unies et du Royaume des Pays-Bas, et encore plus sur le destin des grands hommes « de génie et de courage »<sup>301</sup>.

Maxime du Camp, comme maints autres auteurs, évoque l'héroïsme des grands hommes de la République dont la vie a donné lieu à de nombreuses anecdotes. C'est l'assassinat atroce des frères de Witt qui marque le plus Du Camp qui note que « de ce jour, la cause de la liberté fut perdue en Hollande » (*En Hollande*, pp. 67-68). Dans des scènes vivantes et détaillées, Du Camp débute l'épisode par l'histoire des frères de Witt en 1672, « l'année désastreuse » (*Rampjaar*)<sup>302</sup>. Pour rendre plus crédible son récit il insère la voix de Michelet qui relate l'invasion de la République par l'armée française suivi du massacre des frères de Witt :

Dans le premier moment, la République amphibie voulut se jeter à la mer et s'embarquer pour Batavia avec son or. Puis la guerre se ralentissant, elle reprit l'espoir de résister sur terre, le peuple se jeta furieux sur les chefs du parti de la mer, les de Witt, et les mit en pièces ; Ruyter pensa être traité de même. On confia toutes les forces de la république au jeune Guillaume d'Orange<sup>303</sup> (*ibid.*, pp. 62-63).

Du Camp reprend ensuite le cours de l'histoire qui précède le meurtre, pour tout d'un coup laisser la parole à un témoin de l'époque<sup>304</sup> « dont la simplicité même de sa narration ne fait que mieux ressortir l'odieux épouvantable du crime » :

[La] populace, n'ayant pas encore assouvi sa rage, les pendit par les pieds [...]. La barbarie de ces gens n'en demeura là ; on leur coupa les parties honteuses, qui furent vendues à l'encan, et un boucher étant survenu avec son couteau, il ouvrit le ventre du pensionnaire, lui tira le cœur, et, ayant mordu dedans, il demanda à haute voix qui en voulait faire autant (*ibid.*, pp. 64-66).

En visitant la prison *Gevangenpoort*, « décor de la scène où se joua cet effroyable drame », Du Camp évoque encore un autre prisonnier politique connu, l'ancien grand pensionnaire, Johan van Oldenbarnevelt, mis à mort à

---

<sup>301</sup> Andringa, *op.cit.*, p. 48.

<sup>302</sup> En cette « année désastreuse » la République fut attaquée par la France, l'Angleterre et les évêchés de Cologne et Munster. Le parti anti-orangiste, dirigé par le grand-pensionnaire Johan de Witt, perd le pouvoir au profit du parti orangiste et Johan de Witt fut massacré, avec son frère Cornelis, par un attroupement orangiste. (Th. Beaufils, *Histoire des Pays Bas*, p. 191).

<sup>303</sup> Note de Du Camp, *op.cit.*, p. 63 : Michelet, *Précis de l'Histoire de France* (1838).

<sup>304</sup> Du Camp emprunte ce passage à *l'Histoire de la guerre de Hollande* (1689) de Gatien Courtilz de Sandras (1644-1712).

l'âge de soixante-douze ans par Maurice, prince d'Orange le 13 mai 1619 (*ibid.*, pp. 68-69). Du Camp se rend ensuite à la *Plaats* à côté de la prison, où il décrit le lieu du massacre des frères de Witt :

C'est là, au milieu, que se dressa la potence où, défigurés, ouverts, sanglants, les intestins dispersés, le cœur arraché, furent pendus les cadavres de Jean et Cornelis de Witt (*ibid.*, p. 69).

Pour mieux « réanimer le passé », Du Camp se sert de trois voix différentes qui rapportent l'histoire du lynchage : les voix de Michelet, de Courtilz de Sandras et la sienne<sup>305</sup>. Michelet raconte la scène du meurtre en une seule phrase et n'entre pas dans les détails du lynchage, tandis que le récit du témoin contemporain et de Du Camp font vraiment revivre la scène atroce et sanglante. Ensuite Du Camp prie ses lecteurs :

Ne me reprochez pas de revenir trop souvent sur ce massacre impie ; il a porté malheur à la Hollande ; car c'est depuis ce crime qu'elle a commencé à perdre le haut rang qu'elle occupait dans le monde politique.

Pour enfin conclure qu' « Il n'est pas prudent de tuer les grands citoyens, leur sang retombe toujours sur les nations meurtrières » (*ibid.*, p. 69).

En effet, le double lynchage est l'épisode politique le plus connu, le plus lu et le plus cité par les auteurs voyageurs et leurs lecteurs. Cependant les passages ci-dessus montrent que Du Camp s'est bien informé sur l'histoire de la République. Son intérêt pour l'histoire se manifeste également dans de longs passages informatifs sur divers événements historiques, avec des références aux ouvrages consultés en note, ce qui donne une garantie scientifique à ses propos. Du Camp réfère entre autres au *Précis de l'Histoire de France jusqu'à la Révolution* (1838) de Michelet (*ibid.*, p. 63). Il utilise les mémoires de Luther et la correspondance de Mozart, considérés comme des témoignages directs de l'histoire plus réels et plus vivants<sup>306</sup>. On a vu qu'il s'appuie également sur des témoignages anciens tels que *L'Histoire de la Guerre de Hollande* (1689) de G. de Courtilz de Sandras (*ibid.*, pp. 66 -67). En passant par l'ancien hôtel de ville d'Utrecht, il rappelle l'acte de l'*Union d'Utrecht* qui a été signée en 1579 et deux siècles plus tard *la Paix d'Utrecht* en 1712, qui lui rappelle aussi un fait de l'histoire française car cette paix « mit fin à cette implacable guerre qui nous valut l'élévation du duc d'Anjou au trône espagnol... » (*ibid.*, p. 251).

<sup>305</sup> Petitier, *art. cit.*, § 9 ; Tollebeek, *op.cit.*, p. 137.

<sup>306</sup> *Les mémoires de Luther écrits par lui-même* (1837), publiés par Michelet ; *Lettres de Mozart et de son père*, I. Goschler, *Vie d'un artiste chrétien au dix-huitième siècle* (1857) ; Du Camp, *op.cit.*, pp. 118, 258 ; Tollebeek *op.cit.*, p. 183.

A la différence de Louise Colet, Maxime du Camp n'a pas réellement vu tous les actes ou documents originaux, mais il note tout de même en détail cet événement important de la naissance des Provinces-Unies.

Finalement il n'oublie pas non plus de raconter, souvent d'un ton cocasse et ironique, toutes sortes de contes et légendes anecdotiques. C'est une méthode utilisée par les historiens de l'époque pour rendre tangible l'histoire, de plus la représentation anecdotique capte l'attention du lecteur<sup>307</sup>. Ainsi Du Camp évoque la légende de la comtesse Mathilde de Loosduinen, qui aurait accouché de 365 enfants (*ibid.*, pp. 81-82) et ensuite l'anecdote, illustrant la « tulipomanie », qui raconte l'histoire d'un matelot qui dévore onze bulbes de tulipes rares pour son déjeuner, car il les a pris pour des oignons et ruina ainsi le propriétaire « qui intervint trop tard et chassa à coups de trique le matelot dont le repas frugal lui coûtait plus de trente mille florins. Un déjeuner de Cléopâtre ! » (*ibid.*, p. 115).

L'histoire des Pays-Bas occupe une place considérable dans le récit de Du Camp<sup>308</sup> : il y entremêle événements et anecdotes historiques avec des légendes et mythes sur la Hollande faisant partie de la « matière » traditionnelle. Tout comme Louise Colet, Maxime du Camp fait revivre le passé en faisant entendre diverses voix du passé pour compléter certains épisodes de l'histoire. Il s'appuie en même temps sur les études d'historiens.

### *L'attrait du Moyen Age : Louise Colet et Maxime du Camp et les marques du passé*

On constate chez les voyageurs français un engouement pour le Moyen Age, période méprisée et négligée pendant les Lumières. Au début du XIXe siècle le Moyen Age est l'un des centres d'intérêt des Romantiques et ceci se manifeste, entre autres, en un goût très vif pour les vestiges architecturaux du passé », qui conduit à une « poétique des ruines »<sup>309</sup>. La vue de ces vestiges, suscite une méditation sur la fuite du temps et sur ce qui n'est plus. Dans son article « Voyages littéraires » Gautier associe ainsi les prestiges du lointain à ceux d'autrefois : « la fièvre du Moyen Age a engendré la couleur locale qui a engendré les voyages »<sup>310</sup>. La redécouverte du Moyen Age suscite également un nouvel intérêt pour le patrimoine architectural et le désir de protéger les

---

<sup>307</sup> Tollebeek, *op.cit.*, pp. 117-120.

<sup>308</sup> Par exemple il parle de la Toison d'Or (1546) p. 34, de l'Union d'Utrecht (1579) p. 250, de la paix de Westphalie (1648) p. 267, de la *Rampjaar* (1672) pp. 61-68 et de la paix d'Utrecht (1712) p. 251.

<sup>309</sup> D. Méaux, « La 'Mission héliographique' : entre inventaire et archéologie » dans : Guyot et Massol (éd.), *op.cit.*, pp. 369-370.

<sup>310</sup> Guentner, *op.cit.*, p. 31.

anciens édifices. Le projet est soutenu par les grands écrivains de l'époque tels que Hugo, Michelet et Chateaubriand, qui plaident pour la préservation du patrimoine monumental français<sup>311</sup>. Dans ce but, Guizot, dans sa fonction de ministre de l'Instruction publique, crée en 1837 la Commission des Monuments historiques, sous la direction de Prosper Mérimée<sup>312</sup>. Leur tâche comprend l'inventorisation des monuments nationaux et la restauration architecturale pour ainsi sauvegarder les marques du passé de la France<sup>313</sup>.

Le Moyen Age, période « barbare », fut longtemps méprisé pour son ignorance et son manque de règles, de clarté et de rigueur, qualités caractéristiques de l'esthétique classique. Ces règles, inspirées par l'art antique, furent respectées dans tous les domaines culturels (littérature, peinture, théâtre, musique) et s'appliquèrent également à l'architecture.

Toutefois, l'époque médiévale se voit réhabilitée au cours du XIX siècle sous l'influence du Romantisme, qui veut se libérer de ces règles et qui désormais est ouvert à l'« étrange, [le] mystérieux, [l']exquis et [le] barbare », bref à l'éclectisme de l'architecture médiévale<sup>314</sup>. Cette réhabilitation, en combinaison avec l'intérêt renouvelé pour le patrimoine architectural, incitent un grand nombre d'auteurs français à se mettre en route pour découvrir les richesses architecturales de leur pays<sup>315</sup>. Il n'est donc pas surprenant que les auteurs voyageurs, qui visitent les Pays-Bas, aillent à la recherche du patrimoine hollandais, c'est-à-dire cathédrales, églises, remparts, beffrois et ruines médiévales dans les villes et la campagne.

Ainsi trouve-t-on dans le récit de Louise Colet cette influence du goût nouveau dans l'intérêt qu'elle porte aux vestiges architecturaux qui affirment la mémoire glorieuse des origines des villes néerlandaises<sup>316</sup>. En route pour les Pays-Bas, elle voit apparaître par la fenêtre du train, les remparts et les portes d'Anvers qui l'impressionnent fortement :

---

<sup>311</sup> O. Gannier, « Des ruines aux monuments historiques : les notes de voyage de l'inspecteur Mérimée » dans : Guyot, *art. cit.*, pp. 181-199 : p. 196 ; J. Prunghaud, « L'image de l'architecture dans la littérature fin-de-siècle », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, 2/1996, pp. 137-147 : pp. 137, 145-147 [en ligne].

<sup>312</sup> Prosper Mérimée (1803-1870), historien, archéologue et auteur romantique qui publia lui-même de nombreuses notes de voyages sur l'archéologie française.

<sup>313</sup> Méaux, « La 'Mission héliographique', pp. 359, 369 ; Carbonell, « Le siècle de l'histoire », § 34-36.

<sup>314</sup> M.-H. Girard, « Un monument à l'épreuve de la description, la basilique Saint-Marc de Venise » dans : Gomez-Géraud et Antoine (éd.), *Roman et récit de voyage*, Université de Paris-Sorbonne, 2001, pp. 224-225 ; Gautier sur la basilique Saint-Marc à Venise, *ibidem*, p. 227.

<sup>315</sup> Entre autres Stendhal, Dumas, Hugo, Nerval, Colet, Flaubert et Du Camp.

<sup>316</sup> Sylvain Venayre, *Panorama*, p. 166.

Je saluai ces remparts avec respect. Anvers pourrait être appelée l'« héroïque », car elle a dans l'histoire des pages glorieuses, des jours belliqueux où des bourgeois se changent en soldats téméraires qui savent vaincre ou mourir (*Promenade*, p. 4).

Une fois arrivée à Anvers, elle se fait conduire en vigilante jusqu'aux remparts près de la porte Ripdorp, depuis des siècles « témoin[s] de tant de sièges, d'assauts et de boucheries humaines » (*ibid.*, p. 9). Plus tard, en parcourant les Pays-Bas elle découvre, que la plupart des remparts et portes, notamment celles de Leyde (la Porte Blanche), d'Amsterdam et Utrecht ont tous trouvé une autre destination « moderne » en tant que belles promenades, c'est-à-dire des lieux de plaisir et de détente qui conviennent mieux à l'époque contemporaine<sup>317</sup>.

Quelques mois plus tôt, Maxime du Camp avait, lui aussi, observé que les remparts d'Utrecht et de Leeuwarden avaient été transformés en de magnifiques promenades. Des remparts de Haarlem il ne reste qu'un « curieux bastion » et la ruine d'une tour (*En Hollande*, pp. 114, 185, 249). Il décrit minutieusement ce qui reste des fortifications à Zwolle, qui ont pu échapper « aux démolisseurs qui démantelèrent la ville en 1672 », et, ce faisant, manifeste une grande maîtrise des termes d'architecture :

...il ne reste qu'une porte [...] [qui] se compose d'un très-haut massif carré, ouvert de longues baies ogivales et s'unissant, sur chaque angle, à une tourelle qui, prenant naissance à neuf pieds du sol environ, appuie sa base arrondie sur des modillons trilobés, devient tout à coup heptagone et se termine par un clocheton pointu. Ces quatre tourelles sont reliées [...] par des galeries abritées d'un toit et dont les machicoulis sont actuellement aveuglés par des moellons noyés de mortier... [etc.] (*ibid.*, pp. 235-236).

Du Camp est surtout fortement séduit, tout comme d'autres romanciers romantiques de la première moitié du XIXe, par la beauté de l'architecture gothique du Moyen Age qui se manifeste en particulier dans les cathédrales.

#### *Louise Colet et Maxime du Camp et la cathédrale*

Parallèlement à la redécouverte du Moyen Age et la création d'une mémoire des monuments nationaux, *Le Génie du Christianisme* (1802) de Chateaubriand, initie en quelque sorte par son succès, l'intérêt pour les églises et cathédrales gothiques. Au XVIIIe siècle la cathédrale est encore considérée comme un espace « impénétrable à la lumière [et] d'un goût misérable », mais au cours du

---

<sup>317</sup> Voir chap. 4.1 La Flânerie et la Promenade.

XIXe siècle elle va susciter l'admiration et le respect des voyageurs<sup>318</sup>. La cathédrale devient un objet architectural et un espace symbolique qui, avec ses œuvres d'art décoratives (sculptures, vitraux de toutes couleurs, mosaïques, peintures) est un « sanctuaire de l'art [et] l'expression la plus achevée de l'art gothique ». Par conséquent la cathédrale est en vogue chez les auteurs romantiques qui intègrent cet édifice dans leurs œuvres, ce dont témoignent les récits de Louise Colet et de Maxime du Camp<sup>319</sup>.

### *Louise Colet*

On retrouve cet engouement pour le Moyen Age également dans le récit de Louise Colet qui relate sa visite aux cathédrales gothiques dans les villes hollandaises. Mais ces visites ne semblent pas vraiment suscitées par un vif intérêt pour l'architecture gothique ; elles sont surtout l'occasion pour l'écrivaine de se projeter dans le passé en évoquant l'histoire de leur origine et les personnages célèbres qui y sont enterrés tels que, entre autres, l'amiral de With (1599-1658) dans la cathédrale à Rotterdam (*Promenade*, p. 43) et l'amiral de Ruyter (1607-1676) dans l'Eglise Neuve à Amsterdam (*ibid.*, p. 210).

Enfin en faisant un détour en Rhénanie, destination de voyage très en vogue au XIXe siècle, elle visite les cathédrales de Cologne et d'Aix-la-Chapelle, qui suscitent encore plus d'intérêt et d'admiration pour l'histoire romantique du haut Moyen Age. Finalement on constate que Louise Colet n'est pas une vraie adepte de l'architecture médiévale, car elle ne s'étend guère sur le style gothique, dont elle ne fait que peu d'observations dans son récit de voyage.

### *Maxime Du Camp*

On a vu ci-dessus que Maxime du Camp n'est absolument pas un adepte du néogothique de son époque. Par contre ses lettres de voyage témoignent qu'il est épris de la grandeur et de la beauté de l'architecture du « vrai » gothique des cathédrales du Moyen Age. Tout juste arrivé à Rotterdam, il se rend à la cathédrale Saint-Laurent, qui est en restauration. Bien qu'il constate qu'elle est le principal temple protestant de la ville, il estime que « le style gothique est le style catholique par excellence », même si la Réforme a privé les églises de leurs décorations. Cette réflexion amène Du Camp à imaginer la cathédrale avec des prêtres « en éclatants costumes, pour se noyer sous des flots d'encens et pour célébrer les pompes éblouissantes du papisme », pour enfin conclure que les protestants doivent se trouver « dépaysés et comme désorbités dans ces grandes nefs » (*En Hollande*, p. 15). Les églises des Pays-Bas sont souvent

---

<sup>318</sup> Meaux, « La 'Mission héliographique », p. 359 ; Girard, « La basilique Saint-Marc », p. 223.

<sup>319</sup> Victor Hugo avec *Notre-Dame de Paris* (1831) et J.-K. Huysmans avec *La cathédrale* (1898) ; Prunghaud, « L'image de l'architecture gothique dans la littérature fin-de-siècle », pp. 137-138, 141 [en ligne].



en mauvais état, c'est d'ailleurs le cas des églises et cathédrales partout en Europe. Du Camp note que l'intérieur de l'église Saint-Jacques à la Haye « est un vaste vaisseau gothique de la bonne époque ». Il y découvre encore un vitrail, cadeau de l'empereur Charles-Quint, représentant un chapitre de la Toison-d'Or, qui malheureusement, est fortement endommagé. Comme à la cathédrale Saint-Laurent, on travaille aussi aux réparations les plus urgentes du bâtiment.

En France on s'intéresse à la façon de procéder aux restaurations, par exemple selon le héros du *Carillonneur*<sup>320</sup>, il faut « panser les sculptures, guérir les fenêtres malades, assister la vieillesse des murs » des cathédrales. Les restaurations effectuées ne sont pas toujours très réussies, à en croire Rodin : « On a substitué aux pierres vivantes – qui sont au bric-à-brac – des choses mortes »<sup>321</sup>. Vers la fin du siècle, les amateurs d'art et les écrivains critiquent ardemment les restaurations et pensent qu'il faut plutôt préserver que « rajeunir » les cathédrales gothiques<sup>322</sup>. Du Camp l'avait compris car dans son récit de voyage on retrouve déjà la métaphore du médecin appliquée à l'architecte-conservateur. La restauration de la cathédrale Saint-Martin à Utrecht, détruite en 1674 par un ouragan et seulement restaurée en 1827, lui fait remarquer : « une lourde maçonnerie a pansé les blessures béantes de l'église » (*ibid.*, p. 252). Enfin en parlant de la restauration du *Dom*, la cathédrale d'Utrecht, Du Camp est d'avis que « [l]es architectes ressemblent aux chirurgiens qui ne peuvent remplacer une jambe coupée que par une jambe de bois » (*ibid.*, p. 256). Comme plusieurs auteurs de la fin du siècle, Du Camp condamne les mauvaises interprétations et imitations appliquées par les restaurateurs de l'époque, « gâcheurs de plâtre »<sup>323</sup>.

Du Camp est sensible non seulement à la beauté du gothique mais aussi au spectacle harmonieux de la cathédrale et des maisons qui l'entourent, par exemple à Haarlem : « ... se dresse la cathédrale, entourée, selon l'habitude du moyen âge, par des basses maisons qu'elle domine de sa vaste tour où sonne un carillon... » (*ibid.*, pp. 118-119), ou bien à Leyde : « Elle est toujours pressée de maisons qui laissent apercevoir son entrée principale, énorme pinacle escorté de deux frêles et élégantes tourelles... » (*ibid.*, p. 108). Il est conscient de l'importance de la préservation nécessaire des cathédrales médiévales et de leur environnement immédiat, comme le sera plus tard dans le siècle Huysmans :

---

<sup>320</sup> *Le Carillonneur*, roman de George Rodenbach (1897).

<sup>321</sup> Rodenbach et Rodin dans *Les cathédrales de France*, cité par Prunghaud, *art. cit.*, pp. 138-139.

<sup>322</sup> Prunghaud, *art. cit.*, pp.138-139.

<sup>323</sup> *Ibidem*, *art. cit.*, pp. 138-139.

... au lieu de ranimer ces lieux, on les a tués en les dépouillant de leur sens primitif [...]. Les cathédrales étaient faites pour être vues dans un cadre que l'on a détruit, dans un milieu qui n'est plus ; elles étaient entourées de maisons dont l'allure s'accordait avec la leur ; aujourd'hui elles sont ceinturées de casernes à cinq étages, de pénitenciers mornes, ignobles...<sup>324</sup>.

Selon Prungraud, la cathédrale est l'ultime vestige d'un monde féodal disparu, témoin d'une harmonie perdue. Célébrée au nom de critères esthétiques, elle est devenue le produit d'une période historique idéalisée. La cathédrale traduit en fait « l'esprit gothique », résultat d'un travail collectif d'une société féodale. Par sa présence dans la ville elle rappelle en quelque sorte la faillite de la société contemporaine trop matérialiste et individualisée<sup>325</sup>.

C'est bien ce que ressent Du Camp, qui regrette la rupture de la cathédrale avec « son ordre ancien », son rôle important au sein de la cité médiévale, qu'elle a perdu du fait de l'architecture moderne et « stérile » de l'époque (*ibid.*, pp. 109, 118).

On peut conclure que Louise Colet et Maxime du Camp s'inscrivent dans une certaine mesure, dans la tradition du voyage éducatif qui prescrit de s'intéresser à « l'histoire du pays ». Mais, voyageurs de leur époque, ils s'appuient sur les œuvres des grands historiens contemporains et adhèrent à leur nouvelle conception de l'histoire. Leur engouement pour le Moyen Âge traduit le désir de renouer avec un autre monde, celui du passé.

Cette recherche d'un ailleurs dans le passé se manifeste également dans le très vif intérêt pour la peinture flamande et hollandaise, en particulier celle du Siècle d'Or. On va examiner dans les pages qui suivent l'influence de ces tableaux sur la perception du pays par nos voyageurs.

## **2. « La peinture hollandaise [...] est l'image même, le vivant miroir du pays »<sup>326</sup>**

Avant leur voyage aux Pays-Bas, les auteurs voyageurs du XIXe siècle avaient déjà une préperception du pays qui reposait sur deux catégories d'images. Premièrement une image textuelle transmise par l'histoire, dont on a parlé dans le paragraphe précédent, mais aussi par les nombreux guides et récits de voyage antérieurs, qui ont contribué à véhiculer une certaine image des Pays-Bas et de ses habitants, et deuxièmement, une image visuelle, transmise par la

---

<sup>324</sup> Huysmans, *La Cathédrale*, Paris, Stock éd. 1898, p. 84 [en ligne].

<sup>325</sup> Prungraud, *art. cit.*, pp. 140-141, 145-146.

<sup>326</sup> V. Fournel, *Voyage hors de ma chambre*, Paris, Charpentier, 1878, « La Hollande artistique », p. 329 [en ligne].

peinture. Ces deux éléments, qui occupent une place importante dans la vision qu'ont les voyageurs français du pays, créent tous les deux l'imaginaire des Pays-Bas<sup>327</sup>.

On a vu que depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, la notoriété des peintres hollandais et flamands attirent bon nombre de voyageurs dans les cabinets de tableaux et les musées des Pays-Bas. Cependant l'attraction exercée par les tableaux du Siècle d'Or est encore beaucoup plus vive chez les auteurs voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle surtout grâce à l'évolution de la critique artistique, qui engendre un engouement pour les portraits et les paysages<sup>328</sup>. Avant leur voyage aux Pays-Bas, ils ont pu admirer les tableaux exposés au Louvre et dans les Salons, mais aussi à travers des reproductions, gravures et lithographies<sup>329</sup>. Ils découvrent pour ainsi dire les Pays-Bas à travers les yeux des peintres du Siècle d'Or c'est-à-dire par le biais d'une représentation de la Hollande du XVII<sup>e</sup> siècle. Ces tableaux incitent au voyage dans les Pays-Bas car les voyageurs veulent voir en vrai les paysages pittoresques, les moulins, les patineurs et les femmes de Rubens. Cela compte certainement pour les auteurs qui étaient en même temps des critiques d'art et qui expriment leurs idées sur l'art des peintres hollandais dans la presse ou même dans leurs romans<sup>330</sup>. Cette imagerie du Siècle d'Or qu'ils ont en tête, forme une partie de leur « musée imaginaire ». Ils viennent aux Pays-Bas pour voir, de leurs propres yeux, les paysages et les scènes qu'ils ont pu déjà admirer sur les tableaux. Une fois sur place le souvenir de ce qu'ils ont vu sur les tableaux se mêle aux originaux des scènes représentées. Selon Andringa ce sont les voyageurs eux-mêmes qui veulent se rendre en quelque sorte dans ces peintures et se mêler aux originaux des scènes représentées<sup>331</sup>.

Dans les paragraphes suivants on va examiner si l'on peut retrouver cette image de la Hollande, restituée par le truchement des tableaux du Siècle d'Or, dans les récits de nos deux auteurs voyageurs.

## **2.a Louise Colet et la peinture**

En route pour les Pays-Bas, Louise Colet fait une brève escale à Anvers où elle se rend tout de suite dans les églises et les musées pour admirer les toiles des peintres flamands, surtout celles de Rubens parmi lesquels un Calvaire :

---

<sup>327</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 43-45.

<sup>328</sup> Van der Tuin, *Les vieux peintres des Pays-Bas*, p. 55.

<sup>329</sup> *Ibidem*, pp. 47, 109, 113.

<sup>330</sup> Tels que Théophile Gautier, Victor Hugo, Gérard de Nerval, Alfred de Musset, Arsène Houssaye, Jules Janin, Alphonse Royer, Roger de Beauvoir ; Van der Tuin, *Les vieux peintres des Pays Bas*, p. 56.

<sup>331</sup> Andringa, *op.cit.*, p. 175.

... dans la contorsion nerveuse des deux larrons se manifestent les qualités outrées du peintre ; un soldat perce le Christ d'une lance ; la Madeleine éplorée qui est au pied du crucifix est d'une grande beauté d'expression ; sa douleur mouvementée contraste avec la douleur du calme et la pâleur morbide de la Vierge. Saint Jean, le disciple bien-aimé, semble défaillir et s'appuie contre l'épaule de la mère du Christ (*Promenade*, pp. 5-6).

Mais aussi des scènes de la vie exubérante et heureuse représentées sur ses toiles, telle que la figure :

... d'une belle femme, pleine de vigueur, auprès d'elle un superbe enfant robuste et nu, aux chairs roses comme celle de sa mère ; au-dessus de l'enfant sur un fût de colonne, est perché un grand perroquet ; derrière ce groupe, un vieillard assis regarde avec convoitise la jeune femme... (*ibid.*, pp. 6-7).

La description que Louise donne des deux tableaux de Rubens montre d'emblée le style baroque de Rubens, mais révèle aussi sa vision sentimentaliste de la représentation, propre à stimuler l'imagination de ses lecteurs. A Anvers elle admire encore des tableaux de Teniers (1610-1690), Van Dyck (1599-1641) et De Vos (?)<sup>332</sup>, qui lui donnent un avant-goût de ceux qu'elle va voir dans les Pays-Bas (*ibid.*, pp. 5-9). Pourtant, une fois arrivée dans le pays, elle ne court pas tout de suite aux musées des grandes villes. A Rotterdam, son hôte et guide l'invite d'abord dans sa belle maison et celle de ses amies à Rotterdam avec leurs intérieurs richement décorés, pleins d'objets d'art. Elle fait cependant une brève visite au musée Boijmans, auquel elle ne consacre qu'une page en notant quelques noms des peintres connus et leurs tableaux (*ibid.*, pp. 44-45). En fait, c'est ainsi qu'elle procède pour presque toutes ses visites dans les musées. Au musée de La Haye elle évoque évidemment « l'emblème » de la peinture hollandaise, le *Taureau* de Potter (1625-1654). Selon les critiques d'art cette toile est « la parfaite imitation du réel »<sup>333</sup>, mais Louise, pour sa part, se contente de noter : « La vie tressaille dans cette toile d'un peintre mort si jeune », ce qui est plutôt une constatation sentimentale qu'une opinion artistique. Sur le programme figure ensuite une visite obligatoire au musée d'Amsterdam qui abrite « de magnifiques Rembrandt », elle admire d'abord la *Ronde de Nuit* dont elle loue la lumière et les ombres et ses coloris merveilleux. Puis elle décrit en détail le sujet des *Cinq Régents*, et termine en donnant une de ses rares critiques d'ordre artistique :

---

<sup>332</sup> Il y a plusieurs peintres De Vos à l'époque.

<sup>333</sup> Andringa, *op.cit.*, p. 138.

Quelle vigueur et quelle science consommée dans la matière dont ces figures sont rendues ! Les chairs, les cheveux, les étoffes, tout est en relief, tout frémit ; si l'on est du métier et en étudiant les touches du maître, de quels procédés il usait pour fondre les ombres et la lumière ; mais à quelque pas c'est la nature, la nature surprise par le génie et dont aucune étude ne donne le secret (*ibid.*, pp. 192-193).

Impressionnée par le génie de Rembrandt, Louise formule une critique plutôt « éloquente et poétique », comme elle l'a fait dans sa biographie romancée du peintre hollandais Jean van Huysem (1682-1749) *Les cœurs brisés* (1843)<sup>334</sup>.

Pour étoffer son exposé sur Rembrandt, Louise insère des passages empruntés à l'historien de l'art Descamps<sup>335</sup>, qui explique la manière dont le grand peintre travaille, ses techniques et sa maîtrise du clair-obscur.

Par ailleurs Louise semble souvent se contenter d'une énumération des noms de peintres et de leurs tableaux, telle qu'une touriste qui sait d'avance ce qu'elle doit voir. Elle consacre quelques pages aux tableaux qu'elle a admirés au musée à La Haye, mais enfin admet qu'il faut mieux s'arrêter « ... car les descriptions de tableaux participent toujours de la sécheresse d'une nomenclature... (*ibid.*, p. 136) ».

Puis après avoir vu la quintessence de la peinture au *Rijksmuseum*, elle s'arrête tout d'un coup de noter ses impressions, car « on ne peut tout décrire » (*ibid.*, p. 199). Pour Louise Colet, la peinture hollandaise semble principalement un thème quasi-obligé dans son récit de voyage.

Dans l'ensemble, il n'y a que peu de relation entre les tableaux contemplés et l'évocation d'une Hollande d'autrefois dans son récit. Pourtant pendant sa visite à Leyde, elle passe devant le moulin où naquit Rembrandt et elle voit que « ... le soleil couchant éclair[e] le faîte et les ailes du moulin, à la façon dont Rembrandt l'aurait fait lui-même dans le tableau... (*ibid.*, p. 177) ». Un bref moment la voyageuse a la sensation d'être transportée à l'époque d'un des tableaux du peintre. La relation entre tableaux et passé est surtout sensible lorsque Louise voit des portraits de personnages historiques comme celui d'Érasme peint par Holbein, qu'elle admire dans la maison du docteur A.J. à Rotterdam (*ibid.*, pp. 42-43). Puis l'apothéose du prince Frédéric-Henri, qui se trouve dans la fameuse *Oranjezaal* du palais des Bois, réalisée entre 1648-1651, la transporte tout de suite au XVIIe siècle. Les tableaux dans cette salle sont peints par les artistes les plus importants de ce siècle parmi lesquels Rubens, Jordaens et Honthorst. Et Louise en dit :

---

<sup>334</sup> Van der Tuin, *Les vieux peintres des Pays-Bas*, p. 66.

<sup>335</sup> Jean-Baptiste Descamps (1714-1791), historien de l'art et peintre français, auteur du dictionnaire biographique *La vie des Peintres Flamands, Allemands et Hollandois* (1753-1763).

Cette peinture est d'une vigueur et d'un coloris admirables ; l'ensemble est grandiose, et les groupes sont disposés avec aisance et cette *maestria* dont les peintres de génie ont seul le secret (*ibid.*, pp. 125-126).

Mais subitement elle se laisse distraire pour noter les faits et gestes de la reine et sa suite royale qui traversent au même moment le salon pour s'installer sur une terrasse couverte. Dans les autres salons du palais elle admire encore tous les portraits de la famille de la maison Nassau parmi lesquels un portrait en pied de la reine Sophie :

La reine est debout, vêtue d'une robe traînante en velours noire ; le corsage décolleté de cette robe est garnie de belles dentelles de Flandre rehaussées par des agrafes de perles fines. Sur la blancheur du cou des épaules et sur le modelé admirable des bras s'enlacent plusieurs rangs de perles ; des perles forment aussi l'ornement jeune et gracieux de la magnifique chevelure blonde dont les longues boucles caressent les joues au pur contour. Les yeux bleu clair ont une suavité d'expression indicible ; tout le visage est d'une beauté parfaite (*ibid.*, p. 127).

Cette description détaillée de la toilette et des bijoux magnifiques de la reine trahit sa profession de journaliste de modes, et révèle peut-être aussi ce qui la fascine le plus.

A Leyde, devant le tableau historique de Mattheus Ignatius van Bree (1773-1839) peint en 1817, Louise, au lieu de décrire le tableau, évoque l'histoire du bourgmestre de Leyde, Van der Werff, offrant son corps en nourriture à ses concitoyens, affamés par le siège de la ville (1574), et les convaincant de résister encore aux Espagnols. Cet épisode glorieux de l'histoire des Pays-Bas a souvent été raconté sous forme d'anecdote reprise dans les récits de voyage en Hollande. On a vu que les voyageurs- auteurs ont une perception de l'histoire des Pays-Bas, fragmentée et incomplète, souvent anecdotique ou pittoresque. Ici, Louise s'attache à faire revivre le personnage de Van der Werff en utilisant imagerie textuelle et imagerie picturale.

Louise Colet ne prétend pas être un véritable critique artistique en quête des tableaux du Siècle d'Or. Pourtant, tout comme d'autres auteurs voyageurs de son temps, elle croit retrouver le passé par la médiation de ces tableaux. Elle le retrouve surtout par le truchement des portraits de personnages historiques et parfois dans les paysages paisibles du XVIIe siècle qui lui permettent d'échapper à sa vie turbulente à Paris comme « deux paysages [...] deux chutes d'eau de Ruysdaël, qui bondissent et renvoient leur poussière dans l'air. Il me

semble que la fraîcheur en monte jusqu'à moi et rafraîchit mon front...» (*ibid.*, p. 196).

## 2.b Maxime du Camp et la peinture

Au début du XIXe siècle il n'y avait que quelques critiques d'art français de profession, spécialistes de l'école hollandaise, notamment Charles Blanc, Louis Viardot et Théophile Thoré-Bürger. Plus tard leurs idées furent reprises par des écrivains qui ont aussi pratiqué la critique d'art, tels que Hugo, Nerval, Houssaye etc. Les auteurs voyageurs /critiques d'art et leur récit forment en quelque sorte une transition entre critique formelle et littérature. Ce qui les distingue des critiques d'art mentionnés ci-dessus, c'est que la combinaison du voyage et de l'expérience personnelle occupent une place importante dans leur récit. En relatant leurs impressions de voyage, les auteurs voyageurs contribuent à faire mieux apprécier les trésors artistiques des Pays-Bas par leur public français. Ainsi leurs récits, souvent publiés en première instance dans les revues littéraires, exercent une influence remarquable et aident à faire connaître les tableaux du Siècle d'Or. Par suite le goût du public change aussi, il s'intéresse moins aux « beautés classiques de l'école de David »<sup>336</sup>, mais s'oriente désormais vers le pittoresque et l'anecdotique qui selon les conceptions de l'époque, seraient caractéristiques de la peinture hollandaise du XVIIe siècle<sup>337</sup>.

Maxime Du Camp fait partie de ces romanciers qui font de la critique d'art. Il avait déjà publié bon nombre de critiques dans des revues spécialisées<sup>338</sup>. Il n'est donc pas étonnant que son voyage en Hollande soit aussi en grande partie un pèlerinage artistique. Ainsi, Il ouvre son récit par l'évocation d'un tableau de Potter et termine son livre par des annexes comprenant les catalogues des musées de Rotterdam. Du Camp semble avoir en vue qu'*En Hollande* pourrait servir de guide pour les futurs voyageurs et amateurs d'art, ce dont témoignent les multiples descriptions des œuvres d'art et les annexes de son livre. En parcourant La Haye, il n'écoute plus son guide qui lui montre des sites intéressants, car il « ne pensait qu'aux tableaux » (*En Hollande*, p. 35) et à la fin de son récit Du Camp conclut en mettant lui-même au premier plan les œuvres d'art : « ... j'ai vu des merveilles artistiques, un peuple intelligemment

---

<sup>336</sup> Van der Tuin, *Les vieux peintres des Pays-Bas*, p. 14.

<sup>337</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 160-161; Van der Tuin, *Ibidem*, p. 55.

<sup>338</sup> Telles que « Les Beaux-Arts au Salon de 1852 », la *Revue de Paris*, mai 1852 ; *Les Beaux-arts à l'exposition universelle de 1855*, *Les Six Aventures : le Salon de 1857, 1859 et de 1861 et Les Beaux-Arts à l'exposition universelle et aux Salons de 1863, 1864, 1865, 1866 et 1867*.

ingénieux et de beaux paysages : que pouvais-je demander de plus ? » (*ibid.*, p. 277).

Du Camp aborde souvent les musées et les tableaux avec dévotion et adoration comme s'il entrait dans un espace sacré et spirituel. En entrant au *Mauritshuis* à La Haye il note :

Nous gravâmes les degrés du musée et le cœur me battait un peu lorsque je franchis la porte du sanctuaire où, dans toute sa gloire, s'épanouit un des plus triomphants chefs-d'œuvre de Rembrandt (*ibid.*, p. 35).

Du Camp, amateur de la peinture hollandaise et flamande, exprime fortement son admiration pour Rembrandt et reconnaît le génie de Vermeer. Par contre il ne semble guère apprécier Jordaens ni même Rubens.

La vogue de Rembrandt date du XIXe siècle et va de pair avec le nouvel intérêt pour la peinture hollandaise du siècle d'Or. Rembrandt jouit de la plus grande notoriété auprès des romantiques. Du Camp, tout comme beaucoup d'autres auteurs/critiques d'art, admire le réalisme et le naturel des scènes peintes : « la vraie vie qui circulent dans les veines de ses personnages » qui semblent avoir tous une propre expression et pensée et sont si vrais qu'ils ressemblent à des personnes réelles sortant de la toile<sup>339</sup>. Lorsque Du Camp s'arrête longtemps devant le portrait d'un jeune homme « vulgaire, presque grossier » il exprime ainsi ce qu'il ressent : « ... ce jeune homme et moi, nous nous sommes contemplés si longtemps, que je suis surpris qu'il ne m'ait point parlé » (*ibid.*, p. 25).

L'œuvre phare de Rembrandt est la *Ronde de nuit* (1642) dont Du Camp loue surtout la maîtrise du clair-obscur. Il décrit l'effet magique du contraste entre zones claires et zones sombres, où la lumière met en vedette une fillette de douze ans et un lieutenant. Il compare la *Leçon d'Anatomie* (1632) avec un daguerréotype, un procédé photographique inventé par Daguerre, qui souligne encore plus la reproduction réelle de la scène<sup>340</sup>. Pour Du Camp, la *Leçon* est l'expression naturaliste la plus vraie d'un « artiste surhumain » (*ibid.*, p. 160). En outre, Du Camp est également l'un des rares voyageurs qui met en valeur le génie de Vermeer :

...laissez-moi vous dire un mot d'un certain tableau de Jean Van Der Meer, un peintre que, jusqu'à présent, je ne connaissais que de nom. Cette toile représente une vue de la ville de Delft [...]. La ville s'étend avec ses maisons en briques rouges, ses toits pointus, son haut clocher, ses ponts couverts

---

<sup>339</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 132-134.

<sup>340</sup> Inventé en 1839 par Louis Daguerre (1787-1851), peintre et photographe français.



d'arbres, son canal d'eau dormante, ses bateaux amarrés le long des quais déserts et frôlant une grève jaunâtre où causent cinq ou six personnes ; c'est là tout ; mais, sauf le ciel, qui est mou et cotonneux, cela est peint avec une vigueur, une solidité, une fermeté d'empâtement très-rares chez les paysagistes hollandais, qui, reproduisant la propre nature de leur pays, ont une propension innée à peigner le détail outre mesure. Van Der Meer est un rude peintre, qui procède par teintes plates largement appliquées, surhaussées en épaisseur ; il a dû visiter l'Italie. C'est un Canaletto exagéré (*ibid.*, pp. 39-40, 169).

Du Camp apprécie « sa touche italienne » et reconnaît le génie de Vermeer, jusque-là un peintre méconnu, ceci juste avant la parution des *Musées de la Hollande* (1858), où le crique d'art notoire Thoré-Bürger fait l'éloge du talent de Vermeer et le fait connaître au grand public<sup>341</sup>.

L'intérêt pour l'histoire, déjà évoqué dans les paragraphes précédents, se manifeste également dans l'intérêt porté aux portraits de personnages historiques et à la peinture d'histoire de la Hollande qui louent la grandeur du passé national. Pendant ses visites dans les musées, Du Camp admire les toiles qui évoquent les périodes héroïques ou horribles d'une Hollande d'autrefois. Tout comme Louise Colet, il se rend au Palais du Bois pour admirer la fameuse *Oranjezaal*, remplie de tableaux des plus grands maîtres du Siècle d'Or, représentant les triomphes et la gloire du stathouder Frédéric-Henri : Du Camp juge celui de Jordaens vraiment « insensé », « ... c'est un carnaval de viandes crues bon à jeter à la voirie ; j'ai horreur de ce peintre ! » (*ibid.*, pp. 78-79). Il est clair que Jordaens ne compte pas parmi ses peintres favoris. Par ailleurs on observe que Du Camp n'oublie jamais son humour et son ironie lorsqu'il décrit et analyse les scènes historiques allégoriques des tableaux dans la même *Oranjezaal* :

... près de la porte principale, Rubens a peint [...] une Venus ; la déesse est ravissante, nue, blanche comme du lait et blonde à faire envie ; mais c'est perpétuellement la même femme ; pour lui, il n'y a nulle différence entre la vierge Marie et Venus, et c'est toujours *La Dame au chapeau de paille*<sup>342</sup> (*ibid.*, p. 79).

Apparemment Du Camp, à la différence d'autres voyageurs du XIXe siècle, n'aspire pas à voir en vrai les femmes de Rubens, représentées sur les toiles du dix-septième siècle, comme par exemple Gautier qui est toujours en quête de :

---

<sup>341</sup> Andringa, *op.cit.*, pp. 123-124.

<sup>342</sup> Portrait de Suzanne Fourment par Rubens, fait entre 1622-1625.

... ces belles femmes aux formes rebondies, ces beaux corps si pleins de santé, toutes ces montagnes de chair rose d'où tombent des torrents de chevelures dorées...<sup>343</sup>.

Dans un autre salon du palais, il trouve quelques « très curieu[x] » portraits historiques des Nassau, pour la plupart peints par Gerrit van Honthorst (1590-1656), portraitiste et peintre d'histoire qui « d'une grâce de touche et d'une finesse d'expression très remarquables » a peint :

... un Guillaume III : son front tout entouré d'une vaste perruque noire [...] ; l'œil froid regarde fixement, la mâchoire inférieure avance comme celle d'un Bourbon d'Espagne [...] c'est un visage dur, sans émotion, un visage politique et nullement humain [...].

*Le Taciturne* : tête carrée, méditant et robuste, œil oblique, lèvres invisibles sous d'épaisses moustaches, [...] larges oreilles, cheveux gris et rares couverts sous une calotte noire, [...] une figure étrange, du reste quelque chose de Sganarelle<sup>344</sup> et de Danton.

Et il conclut : « ...je vous donne mon impression naïve, sans la raisonner... » (*ibid.*, pp. 79-80).

Ensuite il admire à La Haye les portraits des frères de Witt par J. de Baen (1633-1702) qui a peint aussi les corps mutilés des deux frères après leur mort.

Du Camp montre sa préférence pour Cornelis qui :

... a une physionomie plus douce [...] et ressemble quelque peu à un chien épagneul [*cocker spaniel*] ; ses traits sont à la fois maigres et mous et indiquent, par leurs grosses lèvres et leurs yeux franchement ouverts, une bonté prévoyante et pleine de pardon (*ibid.*, p. 161).

En faisant des comparaisons inattendues, plutôt ironiques comme celles entre Guillaume III et Sganarelle et entre Cornelis de Witt et un chien épagneul, Du Camp cherche à mieux caractériser les deux princes d'Orange<sup>345</sup> et Cornelis de Witt. Les descriptions précises et détaillées qu'il fait de de leur visage, font croire que les personnages historiques représentés peuvent à tout moment sortir de leur cadre.

---

<sup>343</sup> Gautier, *Caprices et Zigzags*, p. 2 [en ligne].

<sup>344</sup> Sganarelle est le nom d'un personnage de plusieurs comédies de Molière [en ligne].

<sup>345</sup> Guillaume Ier d'Orange-Nassau (1533-1584) ; Guillaume III d'Orange-Nassau (1650-1702).

Comme on l'a déjà signalé, Du Camp ouvre son récit par une description détaillée d'un paysage de Potter vu à Londres, sans doute avec l'ami auquel il adresse ses lettres de voyage :

Vous souvenez-vous, cher ami, d'avoir vu dans la galerie du marquis de Westminster, à Londres, un paysage de Paul Potter? Des vaches et des moutons broutant l'herbe grasse sont répandus dans une large prairie que coupe une rangée de saules; près d'eux, une jeune femme se garantit, à l'aide de son éventail, des trop vifs rayons du jour; au-delà des arbres, on aperçoit une vaste plaine où s'élèvent les quelques maisons d'un village dominé par un moulin qui fait pirouetter ses ailes [...]  
...c'est noyé de lumière et éclatant, mais cependant doux comme une caresse et d'une harmonie intime qui va au profond du cœur. Ce tableau, c'est toute la Hollande ! (*ibid.*, pp. 1-2).

Dans cette première lettre, Du Camp met l'accent à la fois sur le réalisme et l'harmonie du tableau de Potter ainsi que sur l'adéquation entre le paysage représenté dans ce tableau du XVII<sup>e</sup> siècle et la Hollande contemporaine ce qui suggère l'idée d'une Hollande « immuable » et intemporelle.

Ensuite non loin de Dordrecht, il est impressionné par la grande quantité de moulins, à quelque point de l'horizon qu'il regarde, il en observe un qui :

... gaiement remue ses larges élytres ; dans ce pays, Don Quichotte n'aurait pas vécu longtemps [...].  
Ils sont « charmants [...] ; ils sont en bois peint de couleur ardoise [...] ils sont tout vêtus d'un chaume épais [...]. Ce n'est pas l'affreux moulin de Montmartre laid, bête et resté brutal [...] ; c'est le moulin coquet, vivant, joyeux, gracieux, indépendant [...] ; c'est le moulin rond et octogone comme une tourelle du Moyen Age [...] ; c'est le moulin des peintres, le moulin du vieux Van Ryn, le moulin de Cuyp et de van der Neer, le moulin hollandais : en un mot, le moulin ! (*ibid.*, pp. 7-8).

Il n'est pas étonnant que la vue d'un moulin évoque chez les auteurs voyageurs tout de suite les tableaux de l'école hollandaise, car le moulin, symbole même de la Hollande, est un sujet cher aux peintres du Siècle d'Or.

Du Camp découvre également Amsterdam par le prisme du *Marché aux herbes* (1660-1661) de « Metzu »<sup>346</sup> qu'il a vu au Louvre et qui représente le mieux la ville qui apparemment n'aurait pas beaucoup changé :

---

<sup>346</sup> Du Camp, *op.cit.*, pp. 1, 2, 121-122 ; Gabriel Metsu (1629-1667).

... des maisons en briques, des fenêtres peintes en noir, un haut pignon orné du sommet d'une poulie abritée sous un petit appentis en bois peint, des canaux bordés d'arbres où passent des barques sans voiles, des échoppes où sont étalés des légumes ; des gens affairés qui vont, viennent, se hâtent en ne se retournent pas, une ville populeuse et pleine, une vraie capitale commerciale en un mot (*ibid.*, p. 123).

Non seulement il se plaît à retrouver dans la Hollande contemporaine, celle représentée dans les tableaux admirés avant son voyage en Hollande, mais son regard de critique d'art l'incite à décrire les paysages hollandais comme il le ferait d'un tableau :

Des toits rouges, des cheminées qui fument, de hauts clochers pleins de sonneries, des canaux dont l'eau paraît dormir, les mâts des navires qui, dans la brume transparente, s'élèvent comme une forêt ébranchée, le détroit de l'Y, et tout à l'horizon, à peine visible à travers un brouillard de couleur rousse, le Zuyderzée ; dans une prairie un canal s'allonge à perte de vue sous le soleil, et ressemble à une route bleue damasquinée d'argent (*ibid.*, p. 131).

Cette vision de la Hollande, de ses villes et de ses paysages du XIXe siècle, par le prisme des tableaux du XVIIe siècle est sous-tendue par la recherche nostalgique du passé, par une aspiration à une forme d'immuabilité par rapport à la société moderne sans cesse en changement.

On constate que le récit de voyage de Maxime du Camp diffère de celui de Louise Colet par son savoir artistique qui prévaut. Pendant son voyage, Du Camp essaie de retrouver dans les Pays-Bas contemporains, la Hollande telle qu'elle a été représentée par les peintres du XVIIe siècle. De plus, il témoigne d'une maîtrise remarquable des termes techniques et d'une connaissance profonde de l'art et de l'histoire de l'art qu'il montre dans ses descriptions, sans oublier son humour et ironie.

Finalement la quête pour les tableaux du Siècle d'Or est aussi une manière de combattre cet « ennui maladif »<sup>347</sup> dont souffrent les romantiques. Ainsi en contemplant ces tableaux, les romantiques pensent pouvoir retrouver la vie simple et le repos dans les paysages des Pays-Bas représentés par les « vieux » peintres du Nord.

---

<sup>347</sup> Van der Tuin, *Les vieux peintres des Pays-Bas*, p. 116.

## Conclusion

Le XIXe siècle est la période où l'intérêt pour la Hollande atteint son apogée et où bon nombre d'auteurs voyageurs, parmi lesquels Maxime du Camp et Louise Colet, entreprennent le voyage vers ce pays. On constate que les deux voyageurs se sont inspirés des récits de voyages des siècles précédents. En effet on retrouve les itinéraires, les lieux à visiter, les sujets traditionnels de la « matière de Hollande » des anciens guides dont ils reprennent parfois les informations : Maxime du Camp par exemple utilise « l'aimable et pompeux Parival ». Mais il ose se hasarder hors des sentiers battus puisqu'il visite les provinces du nord et de l'est des Pays-Bas. Quant à Louise Colet, elle prétend ne pas utiliser de guide mais son trajet et ses centres d'intérêt sont ceux des siècles précédents, à l'exception de son voyage en Rhénanie, en vogue depuis le XIXe siècle.

Cependant les récits de nos deux voyageurs ne sont pas une simple reprise des textes des siècles précédents, ils reflètent aussi l'esprit de leur siècle. Le récit de Louise Colet combine journal de voyage, reportage et œuvre littéraire et montre qu'elle ajuste sa vue à la situation du XIXe siècle en rapportant par exemple la triste situation des très jeunes prostituées et des orphelins pauvres, victimes de la grande urbanisation de l'époque. Son récit devient reportage lorsqu'elle relate les faits et gestes du monde diplomatique et royal. Ses descriptions précises de la mode et les intérieurs des palais et des riches maisons témoignent de son regard féminin et de sa profession de journaliste de mode. Elle se pose aussi en touriste mondaine qui aime flâner dans les jardins publics et faire des achats dans les magasins et bazars des grandes villes. Mais elle se présente avant tout comme auteure en insérant ses poésies et historiettes littéraires.

Le récit de Maxime du Camp, de forme épistolaire, révèle qu'il est plutôt voyageur que touriste mondain et contrairement à Louise Colet, il n'investit pas dans des relations personnelles. Il s'intéresse à la peinture, aux sciences, à l'industrie et à l'architecture des Pays-Bas. Du Camp se distingue avant tout par son talent littéraire, il se présente comme écrivain en voyage et critique d'art dont témoignent les maintes descriptions de tableaux ainsi que les catalogues des trois musées hollandais en annexe. Son récit prend le ton tantôt d'un journal intime, tantôt d'un reportage lorsqu'il nous rapporte sa visite aux colonies agricoles ou nous fait part de ses réflexions politiques et sociales sur les Pays-Bas. On pourrait conclure que l'auteur voyageur du XIXe siècle est plus présent chez Maxime du Camp. Louise Colet se profile avant tout comme une voyageuse avec des ambitions littéraires.

On a comparé les deux textes, autour de deux thèmes caractéristiques et représentatifs des récits du XIXe siècle, la promenade / flânerie et l'attitude ambivalente vis-à-vis de la modernité.

Nos deux voyageurs aiment se promener dans la ville. Louise Colet montre une préférence pour la promenade nocturne et romantique, ses promenades quotidiennes dans les jardins publics et sur les promenades embellies, sont surtout sociales, elle se promène pour voir et se faire voir.

Par contre Maxime du Camp aime se promener seul, au hasard, dans la ville, sans parler à personne pour enfin noter ses impressions, ainsi Du Camp ressemble plutôt au flâneur baudelairien. Pour lui la promenade signifie aussi une quête artistique, une recherche des scènes pittoresques qu'il a vues sur les tableaux du siècle d'Or. Du Camp ne s'intéresse guère aux promenades sociales dans la ville ou sur les promenades aménagées. Probablement les deux voyageurs n'ont guère eu le temps de faire des promenades sauvages dans la nature, mais ils ont pu tous deux contempler la mer à Scheveningen. Du Camp se montre sensible à l'immensité du paysage, mais sa vue est perturbée par l'architecture néo-gothique des établissements de bains. Par contre pour Louise Colet, Scheveningen est avant tout une station balnéaire mondaine. En tant qu'auteure romantique, elle peint tout de même l'immensité et la grandeur de la mer. Si Louise Colet est plus sensible aux sentiments et sensations suscités par la nature, Du Camp reste plutôt l'observateur à distance. La promenade du XIXe siècle implique liberté et sociabilité, ce que l'on trouve plutôt chez Louise Colet. Par contre Maxime du Camp se présente comme un flâneur, personnage typique du XIXe siècle pour qui flâner est un acte littéraire.

Au XIXe siècle, la littérature romantique veut traduire la révolte contre la modernité en recherchant un ailleurs soit dans des sociétés autres, simples et primitives, soit dans un ailleurs lointain. Maxime du Camp et Louise Colet s'inscrivent dans ce courant. En effet leur position vis-à-vis la modernité est ambivalente. D'une part ils embrassent le progrès technique qui apporte une évolution dans tous les domaines comme les nouveaux moyens de transport et de meilleures conditions de vie. Ils profitent du train et de la vapeur, admirent les ports d'Amsterdam et Rotterdam et les travaux de poldérisation. Louise Colet ne semble pas en premier lieu s'intéresser aux aspects modernes du pays. Du Camp, pour sa part, est vraiment épris de la modernité, il est impressionné par les nouvelles industries telle que la tailleuse des diamants ainsi que par les techniques modernes en architecture. Mais il y a également une remise en question de certains aspects de cette modernité qui va jusqu'au rejet, car la modernité conduit également aux contrastes sociaux dont nos deux voyageurs

ont pu voir les conséquences dans les grandes villes et les colonies agricoles. Louise Colet et Maxime du Camp trouvent cet ailleurs dans les sociétés simples, entre autres dans les petits villages des provinces de l'ouest de la Hollande, et chez les Moraves à Zeist. Du Camp préfère de loin le humble cabane des pêcheurs du village de Scheveningen aux établissements de bains. Il respire « la vieille Hollande » dans les provinces du nord et de l'est du pays et préfère même la lenteur du coche d'eau.

Les Pays-Bas respirent depuis longtemps l'atmosphère de l'Orient grâce à leurs colonies. Louise Colet trouve un ailleurs exotique par le biais des gravures et des objets d'art orientaux, qui abondent aux Pays-Bas, dans les collections privées, les musées, les maisons des particuliers, les jardins et parcs et les boutiques. Maxime du Camp par contre, n'a pas besoin de fantasmer un Orient, car il a déjà fait plusieurs voyages en Orient, par conséquent les Pays-Bas lui rappellent souvent les pays orientaux visités. Mais il n'évoque pas l'Orient en visitant Amsterdam, qui pour d'autres voyageurs est la ville « exotique » par excellence.

Le XIXe siècle suscite l'engouement pour le passé sous l'influence des romans historiques, de la création de l'Ecole des chartes et d'une nouvelle génération d'historiens qui rompent avec la tradition de l'histoire du XVIIIe siècle. Louise Colet et Maxime du Camp sont fortement influencés par cette « nouvelle » histoire les en témoignent leurs visites aux bibliothèques et archives. Pour faire revivre le passé, ils insèrent documents originaux, lettres et rapports et font ainsi entendre d'autres voix, témoins du passé. L'intérêt des auteurs voyageurs se porte surtout sur l'héroïsme des grands hommes de la République : le lynchage des frères de Witt est l'épisode politique le plus lu et le plus cité. Du Camp entremêle ses références historiques avec des contes et légendes faisant partie de la « matière de Hollande », et souvent d'un ton cocasse et ironique. Louise Colet est surtout inspirée par le style des historiens contemporains et présente les scènes historiques de façon réaliste et animée qui fait que son récit est à la fois érudit et romanesque.

L'engouement des auteurs romantiques pour les vestiges du passé conduit à une « poétique des ruines ». Ainsi Louise Colet et Du Camp vont à la recherche des remparts, fortifications, portes, églises, cathédrales etc. dans les villes et la campagne des Pays-Bas. Du Camp est séduit par la beauté de l'architecture gothique des cathédrales mais il est déçu par leurs intérieurs, tous dépourvus des décorations catholiques. Il est conscient de leur importance dans leur environnement ainsi que de leur préservation. Par contre Louise Colet ne fait

que peu d'observations sur le style gothique, ce sont plutôt les tombes des grands personnages de l'histoire qui captent son intérêt. Les cathédrales de Cologne et d'Aix-la-Chapelle suscitent surtout son goût pour l'histoire romantique du Moyen Age. Somme toute, l'engouement pour l'histoire, en particulier pour le Moyen Age, témoigne aussi du désir de renouer avec un autre monde, celui du passé, susceptible de servir de refuge de la modernité.

La recherche du passé se fait aussi par le truchement des tableaux du siècle d'Or. Les récits du XIXe siècle véhiculent l'image de la Hollande du XVIIe siècle, représentée sur ces tableaux et restituent ainsi un pays pittoresque, préindustriel et quasi immuable. Les auteurs voyageurs veulent en quelque sorte se rendre dans les peintures et se mêler aux originaux des scènes représentées. Pour Louise Colet la peinture du Siècle d'Or n'a pas son premier intérêt et sa vision artistique est plutôt sentimentaliste. Elle s'intéresse essentiellement aux portraits des personnages historiques qu'elle a vus dans la fameuse *Oranjezaal*, mais elle se laisse aussi facilement distraire par la reine et sa suite royale qui passent. Elle évoque les emblèmes de la peinture hollandaise mais le plus souvent elle ne fait que des énumérations des noms de peintres et de leurs tableaux.

En revanche Maxime du Camp se présente comme un auteur voyageur et critique d'art renommé qui s'intéresse aux grands peintres tels que Rembrandt et Rubens et qui reconnaît le talent de Vermeer. Ainsi que Louise Colet, il admire les portraits historiques et la peinture d'histoire de la Hollande. Chez Du Camp c'est son savoir artistique qui prévaut, il montre une maîtrise remarquable des termes techniques et une connaissance profonde de l'art et de l'histoire. Du Camp sait décrire les paysages hollandais comme il le ferait d'un tableau et *vice versa* et suggère ainsi une Hollande immuable et intemporelle loin de la réalité de la société moderne. La quête des tableaux est ainsi une manière de combattre l'« ennui maladif » dont souffrent les romantiques. Par le biais des tableaux du Siècle d'Or, ils retrouvent pour un moment la vie simple et le repos dans les paysages de la Hollande représentés par les « vieux » peintres du Nord.

Le récit de Maxime du Camp est une recherche surtout esthétique et littéraire et en même temps un compte rendu réaliste du pays. Par contre Louise Colet, plus sérieuse et plus romantique, se met avec plus de sensibilité au centre des scènes qu'elle dépeint avec verve. Louise Colet se positionne surtout comme femme auteur dans son récit, à la différence de Maxime du Camp, qui ne semble pas éprouver le besoin de s'affirmer comme écrivain. C'est que le



monde littéraire de l'époque était fortement dominé par les hommes, par suite on ne trouve guère de récits féminins publiés.

# Annexe



Source : A.J. Veenendaal, *Spoorwegen in Nederland van 1834 tot nu*  
 Amsterdam, Boom, 2004

## Bibliographie

### Sources

Bacon, Fr., *Essays/Essais* (1625), Paris, Ausier, 1948.

Bost, A., *L'histoire ancienne et moderne de l'Eglise des frères de Bohème et de Moravie depuis son origine jusqu'à nos jours*, 2 vol, Genève, Droz S.A., 1844, 2<sup>e</sup> éd. [en ligne].

[https://books.google.fr/books?id=cy7vP1San\\_4C&printsec=frontcover&hl=nl&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](https://books.google.fr/books?id=cy7vP1San_4C&printsec=frontcover&hl=nl&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false) (consulté le 20 novembre 2020).

Bürger, W., (Théophile Thoré), *Musées de la Hollande. I. Amsterdam et La Haye. Etudes sur l'école hollandaise. Paris, Renouard, 1858* et *Musées de la Hollande. II. Musée Van der Hoop, à Amsterdam et musée de Rotterdam. Suite et complément aux Musées d'Amsterdam et de La Haye. Paris : Renouard, 1858, t.1, p.xvi* [en ligne]. [https://archive.org/details/gri\\_museesdelaho00thor](https://archive.org/details/gri_museesdelaho00thor) (consulté le 15 mai 2021).

Colet, L., *Promenade en Hollande*, Paris, Hachette, 1859 [en ligne]:

<https://books.google.nl/books?id=9v406ISSnd4C&pg=PA95&dq=lettres+colet+hollande+lettres&hl=nl&sa=X&ved=0ahUKEwjOlumioe7gAhWE-qQKHZxuCJcQ6AEIOjAD#v=snippet&q=%C3%A9duqu%C3%A9&f=false> (consulté depuis avril 2020).

Du Camp, *Les Convictions*, Paris, Librairie nouvelle, 1858 [en ligne].

[https://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Du\\_Camp\\_-\\_Les\\_Convictions,\\_1858.djvu](https://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Du_Camp_-_Les_Convictions,_1858.djvu) (consulté le 20 novembre 2021).

Du Camp, M., *En Hollande, lettres à un ami suivies des catalogues des musées de Rotterdam, La Haye et Amsterdam*, Michel Lévy frères, Paris, 1868 [en ligne].

[https://books.google.nl/books?id=h2VKAAAAYAAJ&printsec=frontcover&hl=nl&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q=tourbe&f=false](https://books.google.nl/books?id=h2VKAAAAYAAJ&printsec=frontcover&hl=nl&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q=tourbe&f=false)

Du Camp, *Ibidem*, 1859 [en ligne].

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58312883/f5.item.texteImage> (consulté depuis avril 2020).

Du Camp, M., « En Hollande, lettres à un ami », *Revue de Paris*, tome 34, septembre 1857 [en ligne].  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1127051/f345.item.r=En%20Hollande>  
(consulté le 7 octobre 2020).

Du Camp, M. *Souvenirs littéraires 1822-1850*, Paris, Hachette, 1906, 3<sup>e</sup> éd. [en ligne].  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6575237m/f17.item.r=epreuve%20photographique>  
(consulté le 7 février 2021).

Fournel, V., *Voyage hors de ma chambre*, Paris, Charpentier, 1878 [en ligne].  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5721845w/f333.item.r=image.textelimage.zoom>  
(consulté le 15 mai 2021).

Gautier, Th., *Caprices et Zigzags, un tour en Belgique et en Hollande*, Paris, Hachette, 1865, 3<sup>e</sup> éd. [en ligne]. <https://books.google.nl/books?id=f-I5AAAAcAAJ&pg=PA1&dq=Th%C3%A9ophile+Gautier+un+tour+en+belgique+et+la+hollande&hl=nl&sa=X&ved=2ahUKEwiZ5q6n2ajvAhVByaQKHV1MBR4Q6wEwAHoECAIQAQ#v=onepage&q=caprice&f=false>  
(consulté le 11 mars 2021).

*Gazette des beaux-arts ; courrier européen de l'art et des curiosités*, Paris, septembre 1859 [en ligne].  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k203066j/f323.image.r=Ducamp?rk=21459;2>  
(consulté le 5 juin 2021).

Hugo, V., *Œuvres Complètes*, Ch. Sarolea (éd.), Tome I, *Le Rhin, lettres à un ami*, Paris, [s.d.], Nelson éditions, 1842 [en ligne].  
[https://books.google.nl/books?id=Q1jj6xJIPfYC&printsec=frontcover&hl=nl&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](https://books.google.nl/books?id=Q1jj6xJIPfYC&printsec=frontcover&hl=nl&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false)  
(consulté le 15 mai 2021).

Huysmans, J.-K., *La Cathédrale*, Paris, Stock, 1898 [en ligne].  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6212438d/f96.image.r=%22ceinturees%20de%20casernes%22>  
(consulté le 30 mai 2021).

Huysmans, J.-K., *En Hollande*, Paris, L'Échoppe, 1993.

*L'Indépendance Belge* (28 juin 1854) :

[https://www.belgicapress.be/pageview.php?all\\_q=inauguration%20chemin%20ofer%20anvers%20roosendael&any\\_q=&exact\\_q=&none\\_q=&from\\_d=&to\\_d=&per\\_lang=&per=&sig=JB555&lang=NL](https://www.belgicapress.be/pageview.php?all_q=inauguration%20chemin%20ofer%20anvers%20roosendael&any_q=&exact_q=&none_q=&from_d=&to_d=&per_lang=&per=&sig=JB555&lang=NL) (consulté le 2 juin 2021).

Lacroix, A. de, « Le Flâneur », *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Curmer, 1840 [en ligne]. <http://www.bmlisieux.com/curiosa/lacroi01.htm> (consulté le 19 mai 2021).

Marmier, X., *Lettres sur la Hollande*, Paris, Delloye, 1841 [en ligne]

<https://books.google.ki/books?id=xn5OAAAACAAJ&printsec=frontcover#v=onepage&q&f=false> (consulté 15 novembre 2020).

Meurice, P. (éd.), « Victor Hugo et Louise Colet, lettres inédites », *La Revue de France*, vol. VI, nr. 10, 15 mai 1926 [en ligne].

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8572147.image> (consulté le 15 mai 2021).

Montégut, E., *Les Pays-Bas. Impressions de voyages et d'art*, Paris, Baillière, 1869 [en ligne]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97480218.textelImage> (consulté le 15 mai 2021).

Nerval, G. de, « les Fêtes de Mai en Hollande », *Revue des deux mondes, Nouvelle période*, tome 14, Paris, 15 juin 1852, pp. 1186-1204 [en ligne].

[https://fr.wikisource.org/wiki/Les\\_F%C3%AAtes\\_de\\_Mai\\_en\\_Hollande](https://fr.wikisource.org/wiki/Les_F%C3%AAtes_de_Mai_en_Hollande) (consulté 16 juillet 2020).

« Koning Gorilla », *Pamflet*, Nationaal Archief Den Haag, Archief Binnenlandse Zaken (1887) [en ligne]. <http://www.gahetna.nl/actueel/nieuws/2003/koninggorilla> (consulté le 5 juin 2021).

Parival, J.-N. de, *Les délices de la Hollande. Avec un traité du H, Gouvernement, et un abrégé de ce qui s'est passé de plus mémorable jusques à l'an de grâce 1660*, Leiden, Charles Gerstsecoren, 1660 [en ligne].

<https://play.google.com/books/reader?id=hVhbAAAQAAJ&hl=nl&pg=GBS.PA5> (consulté 19 mai 2021).

Parival, J.-N. de, *Les délices*, La Haye : Vve de Meyndert Uytwere, 1710, f.3 , « Avertissements », [en ligne].

<https://books.google.nl/books?id=OFlaAAAACAAJ&printsec=frontcover&hl=nl&>

source=gbs\_ge\_summary\_r&cad=0#v=onepage&q=sagesse&f=false (consulté le 19 mai 2021).

*La Presse*, Paris, 10<sup>e</sup> année, no. 36, 16 juin 1846 [en ligne].

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k430333m.item> (consulté le 19 mai).

Texier, E., *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique*, Paris, Morizot, [1857] [en ligne].

[https://books.google.nl/books?vid=KBNL:KBNL03000138145&reir\\_esc=y](https://books.google.nl/books?vid=KBNL:KBNL03000138145&reir_esc=y) (consulté le 12 juin 2021).

Verlaine, P., *Quinze jours en Hollande, lettres à un ami*, La Haye, Blok, 1893 [en ligne]. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86184243/f14.item.textelimage> (consulté le 15 novembre 2020).

Voltaire, *Œuvres complètes, Correspondance*, L. Moland (éd.), Tome 33, 1721-1730, 1721 lettre 62 [en ligne].

[https://fr.wikisource.org/wiki/Correspondance\\_de\\_Voltaire/1722/Lettre\\_62](https://fr.wikisource.org/wiki/Correspondance_de_Voltaire/1722/Lettre_62) (consulté le 15 mai 2021).

Voltaire, *Ibidem*, 1722 lettre 74 [en ligne].

[https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Voltaire\\_-\\_%C5%92uvres\\_compl%C3%A8tes\\_Garnier\\_tome33.djvu/92](https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Voltaire_-_%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_Garnier_tome33.djvu/92) (consulté le 15 mai 2021).

*Voyage du Duc de Rohan, fait en l'an 1600, en Italie, Allemagne, Pays-Bas Uni, Angleterre, & Escosse*, Amsterdam, Louys Elzevier, 1646 [en ligne].

<https://archive.org/details/ned-kbn-all-00003713-001> (consulté le 15 mai 2021).

## Etudes

Al-Ghamdi, A., *Histoire de la littérature française à travers les siècles. Aperçu de la littérature française* [en ligne]. [https://cte.univ-setif2.dz/moodle/pluginfile.php/7878/mod\\_resource/content/7/Histoire%20de%20la%20litt%C3%A9rature%20fran%C3%A7aise%20%C3%A0%20travers%20les%20si%C3%A8cles.pdf](https://cte.univ-setif2.dz/moodle/pluginfile.php/7878/mod_resource/content/7/Histoire%20de%20la%20litt%C3%A9rature%20fran%C3%A7aise%20%C3%A0%20travers%20les%20si%C3%A8cles.pdf)

[https://cte.univ-setif2.dz/moodle/pluginfile.php/7878/mod\\_resource/content/7/Histoire%20de%20la%20litt%C3%A9rature%20fran%C3%A7aise%20%C3%A0%20travers%20les%20si%C3%A8cles.pdf](https://cte.univ-setif2.dz/moodle/pluginfile.php/7878/mod_resource/content/7/Histoire%20de%20la%20litt%C3%A9rature%20fran%C3%A7aise%20%C3%A0%20travers%20les%20si%C3%A8cles.pdf) (consulté le 24 mai 2021).

Andringa, K., *L'Imaginaire des Pays-Bas dans la littérature française du XIXe siècle*, Thèse de doctorat, Sorbonne Paris-IV, 2007.

Antoine, Ph., « Une rhétorique de la spontanéité: le cas de la Promenade » dans : *Voyager en France au temps du Romantisme, poétique, esthétique, idéologie*, textes réunis et présentés par A. Guyot et Ch. Massol, Grenoble, ELLUG Université Stendhal, 2003, pp. 131-146.

Antoine, Ph. et V. Pârlea, « Introduction » au séminaire *Voyage et intimité* dans *Voyage et intimité*, Paris, Classiques Garnier, 2018, pp. 7-15. [en ligne]. <http://www.crlv.org/colloque/intimit%C3%A9-et-voyage> (consulté le 19 mai 2021).

Antoine, Ph., *Quand le voyage devient promenade. Ecritures du voyage au temps du romantisme*, PUPS, Paris, 2011.

Arous, M., compte-rendu sur Th. Poyet, « L'autre romancier » Éditions Kimé, 2013, dans : *Studi Francesi*, 175 (LIX / I), 2015, pp. 176-177 [en ligne]. <https://journals.openedition.org/studifrancesi/545> (consulté 21 juin 2020).

Atwater, V.L., « The Netherlandish vogue and print culture in Paris, 1730-1750 », *Simolius : Netherlands Quarterly for the History of Art*, 34 : 3-4 (2009-10), pp. 239-250 [en ligne]. <https://www.jstor.org/stable/41407905?seq=1> (consulté le 15 mai 2015).

Bates, R., « The Petit Tour to Spa, 1763-1787 », dans : *Beyond the Grand Tour. Northern Metropolises and Early Modern Travel Behaviour*, R. Sweet, G. Verhoeven and S. Goldsmith (éd.), London/New York, Routledge, 2017, pp. 127-146.

Batranu, R., *L'écrivain et la société. Le discours social dans la littérature française, du XVIIIe siècle à aujourd'hui*, Thèse de doctorat, Université Grenoble Alpes, 2017.

Baudelaire, Ch., *Oeuvres Complètes IV, Petits Poèmes en Prose*, Paris, Michel Levy frères, 1869.

Beaufils, Th., *Histoire des Pays-Bas des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2018.

Beck, R., « La promenade urbaine au XIXe siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 116-2 / 2009, pp. 165-190 [En ligne]. <https://journals.openedition.org/abpo/116> (consulté le 20 mai 2021).

Berchet, J.-C., « Un voyage vers soi », *Poétique* 53, février 1983, Seuil, pp. 91-108.

Bertrand, G., « La place du voyage dans les sociétés européennes (XVIe-XVIIIe siècle) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'ouest*, t. 121-3 (2014), pp. 7-26 [en ligne]. <https://journals.openedition.org/abpo/2834> (consulté le 03 mars 2020).

Bonnaud, P.-B., « Le flâneur, personnage-époque », *ResearchGate*, avril 2013 [en ligne]. [https://www.researchgate.net/publication/267390007\\_Le\\_flaneur\\_personnage-epoque](https://www.researchgate.net/publication/267390007_Le_flaneur_personnage-epoque) (consulté le 3 janvier 2021).

Boutier, J., *Le voyage à l'époque moderne*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004.

Boyer, M., *Typologies et changements dans le tourisme*. Aix, Centre des Hautes Études Touristiques, coll. Les Cahiers du tourisme, 1987.

Bijleveld, N., *Voor God, Volk en Vaderland*, Delft, Eburon, 2007.

Braamhorst, K., *Nederland in de Negentiende eeuw*, Lexicon, Terra-Lannoo, Amsterdam, 2006.

Carbonell, Ch.-O., (éd.), « Le siècle de l'histoire », dans : *L'historiographie*. Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2002, pp. 83-100 [en ligne]. [https://www.cairn.info/feuilleter.php?ID\\_ARTICLE=PUF\\_CARBO\\_2002\\_02\\_0083](https://www.cairn.info/feuilleter.php?ID_ARTICLE=PUF_CARBO_2002_02_0083) (consulté le 24 mars 2021).

Charle, Chr., *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris, Armand Colin, 2011.

Chevalier, A., *Les voyageuses au XIXe siècle*, Tours, Alfred Mame et Fils, 1889 [en ligne]. [https://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Chevalier\\_-\\_Les\\_voyageuses\\_au\\_XIXe\\_si%C3%A8cle,\\_1889.pdf](https://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Chevalier_-_Les_voyageuses_au_XIXe_si%C3%A8cle,_1889.pdf) (consulté le 19 mai 2021).

Chevret, C., « Une histoire des grands magasins », *Sté des Amis de la Bibliothèque Forney*, Paris, 2012, Bulletin no. 193 [en ligne]. <http://sabf.fr/hist/arti/sabf193.php#> (consulté le 5 juin 2021).

Chupeau, J., « Les récits de voyage aux lisières du roman », *Revue de l'Histoire littéraire de la France*, 77<sup>e</sup> année, mai-août 1977, no. 3-4, pp. 536-553.



Clébert, J.-P., *Louise Colet ou la muse*, Paris, Presses de la Renaissance, 1986.

Corbin, A., *Le Territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, Paris, Aubier, Collection Historique, 1988.

Dekker, R.M. , « Nederlandse Reisverslagen van de 16<sup>e</sup> tot begin 19<sup>e</sup> eeuw », *Opossum, Tijdschrift voor Historische en Kunstwetenschappen* 4 (1994), pp. 1-20 [en ligne].

[http://www.egodocument.net/pdf/Nederlandse\\_Reisverslagen.pdf](http://www.egodocument.net/pdf/Nederlandse_Reisverslagen.pdf) (consulté le 10 mars 2020).

Deschamps, H. Th., *La Belgique devant la France de Juillet de 1839-1848*, Genève, Droz, 1956 [en ligne].

[https://books.google.nl/books?id=zv51T4l31MEC&pg=PA505&dq=la+presse+in+auguration+Paris+Valenciennes&hl=nl&sa=X&ved=0ahUKEwi\\_9cnbw-PpAhVNCewKHWp\\_CggQ6AEITTAE#v=onepage&q=la%20presse%20inauguration%20Paris%20Valenciennes&f=false](https://books.google.nl/books?id=zv51T4l31MEC&pg=PA505&dq=la+presse+in+auguration+Paris+Valenciennes&hl=nl&sa=X&ved=0ahUKEwi_9cnbw-PpAhVNCewKHWp_CggQ6AEITTAE#v=onepage&q=la%20presse%20inauguration%20Paris%20Valenciennes&f=false) (consulté 2 juin 2020).

Deshusses, P., Préface : « Promenade au pays de l'utopie » dans : K.G. Schelle, *L'Art de se promener*, Paris, Payot & Rivages (Poche), 1996, pp. 7-14.

Doiron, N., *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy/Paris, Les Presses de l'Université Laval/Klincksieck, 1995.

Dufief, P.-J., « Présentation » dans : *La lettre de voyage : Actes du colloque de Brest novembre 2004*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, pp. 5-10 [en ligne]. <https://books.openedition.org/pur/39293> (consulté le 14 novembre 2020).

Durand-le Guern, I., *Le Moyen Age des Romantiques*, Presses université de Rennes, 2001 [en ligne]. <https://books.openedition.org/pur/29621> (consulté le 10 avril 2021).

Fureix, E., F. Jarrige, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIXe siècle français*, Paris, La Découverte, 2015.

Gannier, O., « Des ruines aux monuments historiques : les notes de voyage de l'inspecteur Mérimée », dans : Guyot et Massol (éd.), *op.cit.*, pp. 181-199.

Gardes-Tamine, J., « Louise Colet la méprisée », *RELIEF* 10 (2), 2016 [en ligne].  
<https://revue-relief.org/search/search?query=Louise+Colet+la+m%C3%A9pris%C3%A9e&dateFromYear=&dateFromMonth=&dateFromDay=&dateToYear=&dateToMonth=&dateToDay=&authors=Gardes-Tamine> (consulté le 24 avril 2020), pp 13-24.

Gardes-Tamine, J., « Dans la grande ombre de Flaubert. Louise et Maxime », dans : Th. Poyet (éd.), *Minores XIX-XX. Maxime Du Camp polygraphe*, *La Revue des lettres modernes* 2019-4, Minard, Classiques Garnier, Paris, pp. 281-294.

Gillieaux, L., *Les chemins de fer belges, hier, aujourd'hui, demain*, Tielt, Lannoo, 2017 [en ligne].  
<https://www.racine.be/sites/default/files/books/issuu/9789401448055.pdf> (consulté 25 mai 2020).

Girard, M.-H., « Un monument à l'épreuve de la description, la basilique Saint-Marc de Venise », dans : *Roman et récit de voyage*, M.-Chr. Gomez-Géraud et Ph. Antoine, (éd.), Université de Paris-Sorbonne, 2001, pp. 223-237.

Gourmont, R. de, « Sur les voyages » dans : *Petits Crayons*, Paris, Ed. Crès et Cie, 1921 [en ligne].  
[http://www.remydegourmont.org/de\\_rg/oeuvres/petitscrayons/textes.htm#surlesvoyages](http://www.remydegourmont.org/de_rg/oeuvres/petitscrayons/textes.htm#surlesvoyages) (consulté le 5 juin 2021).

Guentner, W., *Esquisses littéraires: Rhétorique du spontané et récit de voyage au XIXe siècle*, Saint-Genouph, Nizet 1997.

Hartog, F., *Le Miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980.

Jackson, J.F., *Louise Colet et ses amis littéraires*, Yale University Press, 1937.

Jobé, J., *Van Koetsen en Karossen*, Haarlem, De Haan, 1977.

Koopmans, B., *Vis en vertier op Scheveningen. De ontwikkeling van een vissersdorp, badplaats en zeehaven*, Gemeente Den Haag, 2003.

Koumans, M.M.S., *La Hollande et les Hollandais au XIXe siècle vus par les Français*, Maastricht, E. en Ch. van Aelst, 1930 [en ligne].

[https://www.dbnl.org/arch/koum003holl01\\_01/pag/koum003holl01\\_01.pdf#page=2](https://www.dbnl.org/arch/koum003holl01_01/pag/koum003holl01_01.pdf#page=2) (consulté le 19 mai 2021).

Krakovitch, O., « Paris sur scène au XIXe siècle. Mythe ou décor ? », dans : *Sociétés & Représentations*, 2004/1, no. 17, pp. 195-210 [en ligne].  
<https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2004-1-page-195.htm> (consulté 22 septembre 2020).

Lebrun, F., *Le XVIIIe siècle* (1967), Paris, Armand Colin, 1978.

Lecarme, J., « Louise Colet rabaissée par Flaubert et par les Flaubertistes » dans : H. Maurel-Indart, (dir.), *Femmes artistes et écrivaines dans l'ombre des grands hommes*, Paris, Classiques Garnier, 2019, pp. 85-97.

Le Huenen, R., « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *Études littéraires*, 20(1), pp. 45-61 [en ligne]. <https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/1987-v20-n1-etudlitt2233/500787ar.pdf> (consulté le 7 mars 2020).

Liechtenhan, F.-D., « Entre l'érudition et la poétique : Réflexions sur le récit de voyage au Grand Siècle », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte. Cahiers d'histoire des littératures romanes*, 13 (1989), pp. 259-274.

Hilaire, Y.M., « Loisirs et vie de l'esprit dans une cité balnéaire aux XIXe siècle » dans : A. Lottin, (éd.), *Histoire de Boulogne-sur-Mer, ville d'art et d'histoire*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 2014, pp. 321-344 [en ligne].  
<https://books.openedition.org/septentrion/7594> (consulté le 22 septembre 2020).

Mailles, G. et P. Clapot, *Les passages couverts de Paris*, Paris, Éds. Du Mécène, 2003.

Martels, Z. von, (ed.), *Travel fact and travel fiction, studies on fiction, literary tradition, scholarly discovery and observation in travel writing*, Leiden/New York/Köln, E.J. Brill, 1994, pp. xi-xviii [en ligne].  
[https://books.google.nl/books?id=ZZ5ZH-f38E4C&printsec=frontcover&hl=nl&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](https://books.google.nl/books?id=ZZ5ZH-f38E4C&printsec=frontcover&hl=nl&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false) (consulté le 25 avril 2020)

Méaux, D., « La 'Mission héliographique' : entre inventaire et archéologie » dans : *Voyager en France au temps du Romantisme, poétique, esthétique*,

*idéologie*, textes réunis et présentés par A. Guyot et Ch. Massol, Grenoble, ELLUG Université Stendhal, 2003, pp. 359-374.

Monicat, B., *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1996.

Montandon, A., « Le paysage du promeneur », *Revue germanique internationale*, 7 | 1997, pp. 193-203 [en ligne].  
<http://journals.openedition.org/rgi/627> (consulté le 3 janvier 2021).

Moura, J.-M., *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XXe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2000.

Nuvolati, G., « Le flâneur dans l'espace urbain », *Géographie et cultures*, 70 | 2009 [en ligne]. <http://journals.openedition.org/gc/2167> (consulté le 7 janvier 2021)

Pelckmans, P., « Le voyage en Hollande de Diderot », *Neuphilologische Mitteilungen*, LXXXVI, 1985, pp. 294-306 [en ligne].  
[https://www.jstor.org/stable/43343665?read-now=1&seq=9#metadata\\_info\\_tab\\_contents](https://www.jstor.org/stable/43343665?read-now=1&seq=9#metadata_info_tab_contents) (consulté le 23 mars 2021).

Petitier, P., « Entre concept et hypotypose: L'histoire au XIXe siècle », *Romantisme* 2009/2 no. 144, pp. 69-80 [en ligne].  
<https://www.cairn.info/revue-romantisme-2009-2-page-69.htm> (consulté le 24 mai 2021).

Plessix Gray, F. du, *Rage & Fire. A life of Louise Colet pioneer feminist, literary star, Flaubert's muse*, New York/London, Simon & Schuster, 1994.

Pommier, E., *L'Art de la liberté. Doctrines et débats de la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 207-246.

Poutrin, I., « La tolérance hollandaise. Protestants et catholiques aux 16e-17e siècles », *Conversion/ Pouvoir et religion (Hypotheses.org)*, [en ligne].  
<https://pocram.hypotheses.org/489> (consulté le 15 mai 2021).

Prunghaud, J., « L'image de l'architecture dans la littérature fin-de-siècle », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, 2/1996, pp. 137-147 [en ligne]. <https://journals.openedition.org/crm/2495> (consulté le 10 avril 2021).

Riot-Sarcey, M., « Christopher Charle, Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité », compte rendu dans la *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 47, 2013 pp. 193-197 [en ligne].

<http://journals.openedition.org/rh19/4578> (consulté le 7 février 2021).

Roche, D., *Humeurs Vagabondes, de la circulation des hommes et de l' utilité des voyages*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2003.

Scanff, Y. le, « Les *Lettres d'un voyageur* de George Sand. Une poétique romantique du paysage », *Recherches & Travaux*, 70, pp. 167-180 | 2007 [en ligne]. <http://recherchestravaux.revues.org/230> (consulté le 15 mai 2021).

Senneville, G. de, *Maxime du Camp. Un spectateur engagé du XIXe siècle*, Paris, Stock, 1996.

Senneville, G. de, « Un pionnier épris de modernité » dans : *Minores XIX-XX. Maxime du Camp polygraphe*, Th. Poyet (éd.), Paris, *La Revue des lettres modernes* 2019-4, Minard, Classiques Garnier, Paris, pp 151-166.

Smeets, M., « Du côté de chez soi », *Relief - Revue Électronique de Littérature Française*, 7(2), 2013, pp.107–117 [en ligne]. <https://revue-relief.org/article/view/URN%3ANBN%3ANL%3AUI%3A10-1-115796> (consulté le 15 mai 2021).

Speet, B., « De Tijd van burgers en stoommachines 1800-1900 », dans : *Kleine Geschiedenis van Nederland*, deel 8, Zwolle, Waanders, 2010.

Stampacchia, A.A., *Lettres inédites de Louise Colet à Honoré Clair, 1839-1871*, Cahiers d'études sur les correspondances du XIXe siècle, no. 9, Clermont Ferrand, Université Blaise Pascal, 1999.

Strien-Chardonneau, M. van, « Plaisirs de la mer et du rivage : voyageurs français à Scheveningen (XVIIIe-XIXe siècles), *Deshima, revue française des mondes néerlandophones, La Hollande, un radeau submergé par les vagues. Mers, fleuves et canaux aux Pays-Bas*, 2008, 2, pp. 137-150.

Strien-Chardonneau, M. van, « Louise Colet (1810-1876), *Promenade en Hollande* (1859): voyage et histoire », *Genre & Histoire* 9, automne 2011, Voyageuses et histoire(s) 2/2 [en ligne]. <https://journals.openedition.org/genrehistoire/1428> (consulté le 17 avril 2020).

Strien-Chardonneau, M. van, « La vision exotique de la Hollande dans les récits de voyageurs français (XVIIIe – XIXe siècles) » dans : *Journées internationales d'études sur l'exotisme*, 10-11 mai 2007, Actes. Textes réunis et publiés par Nurmelek Demir et Gülser Çetin, Ankara, Ankara Üniversitesi Basımeri, 2009.

Strien-Chardonneau, M. van, « Introduction Voyage en Hollande », dans : Diderot, D., *Œuvres complètes, Réfutations, Idées VI*, Dieckmann, H. et J. Varloot, (éd.), Tome XXIV, Paris, Hermann, 2004, pp. 5-29.

Strien-Chardonneau, M. van, « Amsterdam gezien door Franse reizigers in de 18<sup>e</sup> en 19<sup>e</sup> eeuw », *Rozenberg Quarterly : The Magazine 1* (2014), pp. 1-8 [En ligne]. <https://rozenbergquarterly.com/amsterdam-gezien-door-franse-reizigers-in-de-18e-en-19e-eeuw/> (consulté le 19 mai 2021).

Strien-Chardonneau, M. van, « Trois voyageuses » dans : N. Bourginat (éd.), *Le voyage au féminin, perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe siècles)*, Strasbourg, Presses Universitaires, 2008, pp. 73-88.

Strien-Chardonneau, M. van, « *Le Voyage de Hollande* ». *Récits de voyageurs français dans les Provinces-Unies (1748-1795)*, Thèse de doctorat, Faculté des Lettres, Université de Groningue, 1992.

Strien-Chardonneau, M. van, *Ibidem*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1994.

Strien-Chardonneau, M. van, « Leiden, metropool der muzen en tuin van Holland. Leiden in Jean Nicolas Parivals *Les délices de la Hollande* », *De Zeventiende Eeuw*, jaargang 22, Verloren, 2006, dans : *DBNL* [en ligne] : [https://www.dbnl.org/tekst/\\_zev001200601\\_01/\\_zev001200601\\_01\\_0010.php](https://www.dbnl.org/tekst/_zev001200601_01/_zev001200601_01_0010.php) (consulté le 20 novembre 2020).

Tollebeek, J., *De illusionisten. Geschiedenis en cultuur in de Franse Romantiek*, Leuven, Universitaire Pers, 2000.

Tuin, H. van der, *Les vieux peintres des Pays-Bas et la littérature en France dans la première moitié du XIXe siècle*, Paris, Nizet, 1953.

Tuin, H. van der, « Art et littérature comparés. Voyageurs français aux Pays-Bas dans la première moitié du XIXe siècle », *Revue d'histoire de la philosophie et d'histoire générale de la civilisation*, 15 octobre 1935, pp.360-384 ; 15 janvier 1936, pp. 55-74.

Turcot, L., « La fonction de la promenade dans les récits de voyage à Paris », *Dix-huitième siècle*, 2007/1 no 39, pp. 521-541. [ En Ligne].  
[https://www.academia.edu/722864/La\\_fonction\\_de\\_la\\_promenade\\_dans\\_les\\_r%C3%A9cits\\_de\\_voyage\\_%C3%A0\\_Paris?email\\_work\\_card=thumbnail](https://www.academia.edu/722864/La_fonction_de_la_promenade_dans_les_r%C3%A9cits_de_voyage_%C3%A0_Paris?email_work_card=thumbnail)  
(consulté le 19 mai 2021).

Turcot, L., « Le corps de la ville, le corps du promeneur (XVIIe-XVIIIe siècles) », *Géographie et cultures*, 70, pp. 131-140, 2009 [en ligne].  
<http://journals.openedition.org/gc/2340> (consulté le 27 janvier 2021).

Turcot, L. et Chr. Loire, « La promenade : un objet de recherche en plein essor » dans : *La promenade au tournant des XVIIIe et XIXe siècles (Belgique - France - Angleterre)*, Bruxelles, Édition de l'Université de Bruxelles, coll. "Études sur le XVIIIe siècle", 2011, pp. 7-20 [en ligne].  
[https://digistore.bib.ulb.ac.be/2015/i9782800415123\\_f.pdf](https://digistore.bib.ulb.ac.be/2015/i9782800415123_f.pdf) (consulté le 19 mai 2021).

Venayre, S., *Panorama du Voyage (1780-1920), Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

Venayre, S., : « Pour une histoire culturelle du voyage au XIXe siècle » dans : *Sociétés et Représentations* 2006/1 (no. 21) pp. 5-21 [en ligne].  
<https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-5.htm>  
(consulté 20 août 2020)

Veenendaal, A.J., *Spoorwegen in Nederland van 1834 tot nu*, Amsterdam, Boom, 2004.

Verhoeven, G., « Foreshadowing tourism. Looking for modern and obsolete features – or some missing link – in early modern travel behavior (1675-1750) », *Annals of Tourism Research*, n° 42 (1), 2013, pp. 262-283.

Versendaal, R., « Pourrait-on identifier l'ami d'*En Hollande, lettres à un ami* (1859) ? » dans : Th. Poyet (éd.), *Minores XIX-XX. Maxime Du Camp polygraphe, La Revue des lettres modernes*, 2019-4, Minard, Classiques Garnier, Paris, pp. 247-263.

Versendaal, R. « Le voyage au service d'une peinture de la France et des Français : Maxime du Camp en Hollande », *RELIEF* 10 (2), 2016 – ISSN: 1873-

5045. pp. 46-59 [en ligne]. <http://www.revue-relief.org> (consulté 8 juillet 2020).

Wolfzettel, F., *Le discours du voyageur: pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIIIe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

### Sites Internet

Entrée « flâneur/flâneuse » dans : *Centre de Ressources Nationales Textuelles et Lexicales (CNRTL)*, [en ligne]. <https://www.cnrtl.fr/definition/fl%C3%A2neur> (consulté le 28 janvier 2021).

Entrée « Pittoresque » dans : *CRNTL* [en ligne].

<https://www.cnrtl.fr/etymologie/pittoresque> (consulté le 2 février 2021).

Entrée « Louise Colet » dans : *Dictionnaire Gustave Flaubert, Classiques Garnier*, Paris, 2017, pp. 270-273.

Entrée « Maxime du Camp », dans : *Ibidem*, pp. 380-382.

Entrée « Grégoire VII » dans : *Larousse Encyclopédie* [en ligne].

[https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/saint\\_Gr%C3%A9goire\\_VII/122244](https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/saint_Gr%C3%A9goire_VII/122244) (consulté le 2 juin 2021).

Entrée « Jean-Louis Guez de Balzac » dans : *Ibidem* [en ligne].

[https://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Jean-Louis\\_Guez\\_de\\_Balzac/171230](https://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/Jean-Louis_Guez_de_Balzac/171230) (consulte le 15 mai 2021).

Entrée « Sganarelle » dans : *Ibidem* [en ligne].

<https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Sganarelle/144065> (consulté le 24 avril 2021).

Entrée « Wratisslas II » dans : *Ibidem* [en ligne].

[https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Vratislav\\_II/149337](https://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Vratislav_II/149337) (consulté le 2 juin 2021)

« Keepsake » dans : *Encyclopédie Universalis* [en ligne].

<https://www.universalis.fr/encyclopedie/keepsake/> (consulté 15 août 2020).

« Het Pauperparadijs. Heropvoeding van armen in de 19<sup>e</sup> eeuw », *Geschiedenis Magazine*, IsGeschiedenis [en ligne]. <https://isgeschiedenis.nl/nieuws/het-pauperparadijs-heropvoeding-van-armen-in-de-negentiende-eeuw> (consulté le 27 février 2020).



« Verenigingen voor armenzorg en armoedepreventie in de 19e eeuw » dans: *Historici.nl*, projet numérique de l'Institut de l'Histoire néerlandaise, Den Haag (s.d.) [en ligne].  
<http://resources.huygens.knaw.nl/armenzorg/gids/inleiding/inleiding> (consulté le 5 novembre 2020).

Entrée « Koning Willem I der Nederlanden » dans : *Historiek* [en ligne].  
<https://historiek.net/koning-willem-i-der-nederlanden-1772-1843/321/>  
(consulté le 25 février 2020).

« Leidse hoogleraren vanaf 1575 » site de l'Université de Leiden [en ligne].  
<https://hoogleraren.leidenuniv.nl/id/412> (consulté le 22 février 2020).

« De Nederlandse Grondwet » [en ligne].  
[https://www.denederlandsegrondwet.nl/id/vi42bzpswzn/staatsregeling\\_van\\_1798\\_eerste\\_grondwet](https://www.denederlandsegrondwet.nl/id/vi42bzpswzn/staatsregeling_van_1798_eerste_grondwet) (consulté le 27 février 2021).

Entrée « Koning Willem I » dans : *Parlement.com* [en ligne].  
[https://www.parlement.com/id/vg09llxqm0r4/koning\\_willem\\_i\\_koning\\_willem\\_frederik](https://www.parlement.com/id/vg09llxqm0r4/koning_willem_i_koning_willem_frederik) (consulté le 25 février 2020)

Entrée « flâneur » dans : *Le Petit Robert I alphabétique & analogique de la langue française*, P. Robert (éd.), Paris, 1979.